CE JOUR-LÀ

AU CŒUR DU COMMANDO QUI A TUÉ BEN LADEN

MARK OWEN
KEVIN MAURER

SEUIL

Cahiers hors-texte. Tous droits réservés.

Titre original : *No Easy Day*
Éditeur original : Dutton, by Penguin Group Inc., New York
© original : Mark Owen, 2012
ISBN original : 978-0-525-95372-2

ISBN 978-2-02-110263-5

© Octobre 2012, Éditions du Seuil, pour la traduction française

www.seuil.com
Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Table des matières

Couverture

Copyright

Table des matières

Préface de Philippe Legorjus ex-commandant du GIGN

Note de l’auteur

PROLOGUE Chalk One

1 - La Green Team

2 - Les cinq premiers / les cinq derniers

3 - Le second niveau

4 - Delta

5 - L’homme de tête

6 - Maersk Alabama

7 - La longue guerre

8 - Sentier de chèvres

9 - Il se passe des choses à Washington

10 - Le Promeneur

11 - Tuer le temps

12 - Le Jour J

13 - Infiltration

14 - Khalid

15 - Deuxième étage

16 - Geronimo

17 - Exfiltration

18 - Confirmation

19 - Toucher la magie du doigt

Épilogue

Sources

Les auteurs

La seule journée facile, c'était celle d'hier.
Devise des Navy SEAL.

Longue vie à la Fraternité.

Préface de Philippe Legorjus
ex-commandant du GIGN

Novembre 1986. Camp militaire de Fort Bragg, Caroline du Nord.

Une pluie glaciale tombe en cette fin d'après-midi et j'ai un pincement au cœur en parcourant *Normandy Drive*, au cœur de l'immense camp. Ayant vécu toute mon enfance dans les dunes et sur les plages qui ont accueilli en juin 1944 les troupes alliées venues libérer le territoire national, je passe avec émotion devant les casernements. Ils abritent certaines des unités qui furent au cœur des combats. Je repense à la *82 nd Airborne Division*, parachutée aux premières heures du Débarquement pour conquérir le village de Sainte-Mère-Église.

Fort Bragg est un lieu mythique qui héberge la fameuse Delta Force et le JSOC (*Joint Special Operations Command*). Le JSOC a été créé en octobre 1980 à la suite de l'opération *Eagle Claw*. Cinquante-trois otages ont été enfermés dans l'ambassade des États-Unis à Téhéran. L'opération, décidée par le président Jimmy Carter, devait se dérouler sur deux nuits en utilisant trois bases créées pour l'occasion. Mais une suite d'incidents a conduit le colonel Beckwith, fondateur et commandant de la Delta Force, à annuler l'opération. En effet, trois des huit hélicoptères d'assaut tombèrent en panne, il y eut l'arrivée impromptue d'un bus rempli de civils sur le premier site de regroupement et de violentes tempêtes de sable. Un hélicoptère, en décollant de la base *Desert One* a heurté un avion C-130 *Hercules*, provoquant la mort de huit hommes et l'abandon sur place de documents ultrasensibles classés confidentiels. Cette opération a pris fin

dans un coin désertique d'Iran, abandonnant les cinquante-trois otages retenus à Téhéran.

Le gouvernement américain décide alors de réorganiser ses forces spéciales et de créer des unités à même de gérer des missions particulières en dehors du sol américain. Ces unités spéciales seraient rigoureusement sélectionnées et subiraient un entraînement spécial. Elles deviendraient le fer de lance de la lutte contre le terrorisme. Ses membres auraient plus d'autonomie, connaîtraient le terrain. Le JSOC est créé. Depuis 1980, il coordonne l'ensemble des unités des forces spéciales des différentes branches de l'armée américaine. Il intègre les forces de terre, de l'air et de mer et les unités de renseignement sous un commandement unifié : la Navy avec les SEAL, la Delta Force (armée de terre) et l'aviation avec la *24 th Special Tactics Squadron* (hélicos) et la *Joint Aviation Unit* (aéronefs).

Je suis à la tête du GIGN (Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale) depuis dix-huit mois lorsque je me rends à Fort Bragg pour effectuer un stage passionnant. J'y découvre que les techniques les plus en pointe ne sont pas si éloignées des nôtres : largage de personnels à très haute altitude, assaut de bateaux par tous les moyens, par les airs (parachute), par la mer (bateaux rapides) et grâce à la nage de combat… L'après-midi, à Virginia Beach, on nous montre un nouveau type de lance-grappin capable de faire passer en un temps record une équipe de SEAL ou du GIGN de la surface de l'eau au pont d'un navire.

J'échange avec mes homologues de la SEAL Team Six, la célèbre unité que Mark Owen intégrera quelques années plus tard.

Je suis très intéressé par le savoir-faire technique des unités visitées. Mais plus encore par deux points qui retiennent mon attention. Après un échec aussi traumatisant que la mission *Eagle Claw*, est-il possible de modifier profondément les modes de commandement et de communication à l'œuvre dans ce type d'opérations ? Et, d'autre part, comment développer une conception radicalement novatrice au sein même des forces dédiées à ces interventions si délicates et si particulières ?

À l'époque, l'exemple de référence pour les forces spéciales qui interviennent lors de prises d'otage est celui des Jeux olympiques de Munich. Il apparaissait évident qu'une unité de police, même spécialisée, ne pouvait à elle seule, et malgré le courage de ses membres, répondre efficacement à la situation. *Eagle Claw* avait démontré de son côté qu'une opération militaire complexe avec un commandement dispersé ne pouvait pas être efficace non plus. Malgré, encore une fois, la qualité extrême des personnels engagés. Mais trop d'imprévus et un commandement éclaté entravaient la mission.

La lecture du livre de Mark Owen constitue pour moi la preuve incontestable que mes interrogations d'il y a plus de vingt-cinq ans ont trouvé une traduction très concrète dans ce que ce « frère d'armes » a vécu au cours de la dernière décennie. *Eagle Claw* et Munich ont servi à élaborer le JSOC et la fameuse SEAL Team Six dans les années quatre-vingt. Et le livre de Mark démontre aujourd'hui leur extraordinaire efficacité.

En France, nous ne savions pas toujours tirer parti collectivement des échecs, totaux ou partiels, de certaines missions. Les debriefings avaient lieu dans les unités, rarement dans les états-majors. Et la plupart de mes supérieurs hiérarchiques ne savaient pas communiquer, car ils étaient souvent conditionnés par le « politiquement correct » attendu de leurs donneurs d'ordres politiques. À Fort Bragg, j'avais été frappé par la transparence et l'analyse sans concession des causes qui avaient entraîné l'échec d'*Eagle Claw*.

J'étais encore plus étonné qu'un général trois étoiles, commandant le JSOC, sollicite l'avis du jeune officier de trente-cinq ans que j'étais sur les conditions d'engagement des forces spéciales lors d'interventions très complexes. L'accès à des informations protégées sur le déroulement de l'opération en Iran laissait en effet apparaître de graves dysfonctionnements, à la fois dans la conception de la mission, mais également dans la préparation des unités appelées à opérer. Tout cela combiné à une météorologie défavorable – et non détectée en amont – ne pouvait conduire au succès.

Me revenaient alors les enseignements très épurés reçus au cours de ma formation au GIGN : simplifier les objectifs de la mission et les rendre compréhensibles à tous, la faire exécuter par des unités homogènes, sous un commandement unique, limiter au minimum l'intervention du politique.

Mark décrit avec tact, mais sans concession, le différentiel de vision entre les hommes de terrain et les politiques. Les motivations très pures qui l'ont conduit vers les SEAL puis vers le DEVGRU ressemblent à ce que la plupart d'entre nous, au sein des SAS britanniques ou du GIGN, ont décidé pour leur propre vie. Cette forme d'« égoïsme généreux », tourné vers la protection de ses concitoyens et de son pays trouve, dans les pays d'essence démocratique, une expression formidable qui permet, dans des circonstances exceptionnelles, de rendre possible ce qui paraît impossible au plus grand nombre.

Le témoignage de Mark, au-delà de la mission qui a servi de révélateur à son livre, plonge au cœur de la vie des membres de la « Green Team ». J'y reconnais le travail des unités au sein desquelles j'ai eu la chance et le bonheur de servir. Mark délivre un témoignage d'une grande vitalité aux membres anciens ou actuels des unités d'intervention, serrant au plus près la vie intime de celles-ci, leur quotidien et le sens profond de leur mission.

En lisant *Ce jour-là*, ce quotidien me revient naturellement à l'esprit. C'est, comme le dit très bien Mark, la mission qui structure tout. Elle est un formidable concept, qui concentre l'objectif, les moyens de l'atteindre et le respect des valeurs du pays que l'on sert.

Il parle très bien de l'impondérable aussi. L'impondérable qui ne manque pas de perturber les missions et qui doit tout de même être évalué en amont. Dans ces cas-là, l'autonomie de décision des hommes sur le terrain est capitale pour réagir. Par exemple, il arrive fréquemment qu'on prévoie une descente des hommes sur la cible par corde lisse, et qu'il soit impossible à l'hélicoptère de les déposer au point prévu. Ou, qu'au dernier moment, le vol stationnaire soit compromis et que l'appareil soit obligé de remettre les gaz et de revenir sur la zone une deuxième fois. L'effet de surprise alors gâché et les ennemis alertés, aux aguets. Plusieurs fois au GIGN, à une époque où le GPS n'était pas en dotation, nous avons dû recentrer notre base d'assaut. Chaque fois, c'est une dose supplémentaire de

stress d'autant mieux maîtrisée qu'elle a fait l'objet d'exercices préalables, trivialement dénommés : « cas non conformes »…

Ce qui fait la différence alors, et permet la réussite de la mission, sera tout ce qui la précède : des ordres clairs, un entraînement intensif et, plus encore, une autonomie de décision qui laisse à un individu ou une équipe la capacité de choisir sur le terrain une variante du mode d'intervention, sans mettre en péril l'objectif final.

Et lorsque volonté politique et savoir-faire des états-majors se combinent, il est formidable de constater que rien ne manque matériellement aux membres des unités. S'il faut loger quatre fois la même arme ou un équipement spécifique dans quatre sacs d'intervention, il suffit de le demander au magasinier. Si, pour rendre plus efficace son arme individuelle, il est souhaitable de la modifier, pas de problème non plus… Je revois, à travers les souvenirs de Mark, l'œil émerveillé de nos jeunes gendarmes, terminant leur stage de formation de neuf mois, et pénétrant dans la caverne d'Ali Baba. Une fois le GIGN intégré, ils découvraient avec surprise un « chef magasinier », soudain plus ouvert, répondant sans réserve à tout ce qu'il leur refusait quelques jours plus tôt.

Mark Owen a passé plus de dix ans à vivre « à fond » la première partie de sa vie d'adulte. Il a su aussi « décrocher à temps ». Je partage fraternellement avec lui plusieurs des raisons qui l'ont animé au moment de prendre cette décision. Je pense à l'intensité de la mission qui l'a conduit à diriger l'une des équipes d'intervention à Abbottabad. Même si l'opération *Victor* à Ouvéa n'a pas été ma mission la plus délicate, techniquement du moins, elle a, après huit ans de présence dans une unité d'intervention, servi de déclencheur à ma décision de quitter, quinze mois plus tard, cet univers.

En prenant des responsabilités dans son unité, Mark a pu également approcher l'une des problématiques constantes des responsables des formations : l'extrême inconstance des choix politiques, lesquels peuvent amener à changer radicalement les processus opérationnels sur le terrain, et compromettre l'équilibre des unités.

Je pense aussi à la fatigue morale et physique, au stress accumulé par la répétition des missions, même s'il est toujours canalisé. Paradoxalement, pour se préserver moralement et conserver au plus haut l'idéal auquel ils

aspirent, des militaires de très grande qualité préfèrent raccourcir leurs carrières, théoriquement prometteuses, et ne pas courir le risque de la frustration ou, pire, du service imparfaitement accompli.

En 1990, alors que je venais de quitter le GIGN, j'écrivais, en prologue au livre *La Morale et l'Action*, les mots suivants :

« Adolescent, je rêvais comme les autres de changer le monde. Adulte, j'ai cherché à mettre mes aspirations personnelles les plus profondes face au monde de l'action. À l'absolu des valeurs, j'ai confronté le relatif des détresses humaines devant lesquelles je me retrouvais, des violences auxquelles mon métier était de mettre fin par tous les moyens – y compris la violence elle-même. »

Il y a une vie après… et les jours faciles ne sont pas toujours ceux d'hier. On le comprend bien plus tard. Mark Owen a en lui toutes les clefs pour le découvrir.

Nantes, le 22 septembre 2012

Note de l'auteur

Quand j'étais au lycée, en Alaska, on nous avait demandé de faire un compte rendu de lecture sur le livre de notre choix. J'étais allé à la bibliothèque, et j'étais tombé sur *Men in Green Faces*, de l'ex-SEAL[1] Gene Wentz. C'était une chronique des missions qu'il avait accomplies au Vietnam, dans le delta du Mékong. Le récit, plein d'embuscades et de fusillades, tournait autour de la poursuite d'un colonel nord-vietnamien devenu fou.

Dès la première page, j'ai su que je voulais devenir un SEAL moi aussi. Et plus j'avançais dans ma lecture, plus j'avais envie de savoir si je serais de taille.

Sur les plages du Pacifique, pendant ma formation, j'ai découvert d'autres hommes comme moi : des hommes qui redoutaient l'échec et voulaient toujours se surpasser. J'avais le privilège de servir tous les jours avec eux et d'être inspiré par leur exemple. Travailler auprès d'eux a fait de moi quelqu'un de meilleur.

Après treize déploiements consécutifs au combat sur le terrain, ma guerre est terminée. Ce livre referme ce chapitre de ma vie. Mais avant de le conclure, je voudrais expliquer ce qui nous motivait à accepter le brutal entraînement auquel les SEAL sont soumis, et ces années de présence constante au combat.

Nous ne sommes pas des super-héros, mais un lien spécial nous attache au service d'une cause qui nous dépasse. Une forme de fraternité s'instaure entre nous, qui nous permet d'affronter ensemble tous les dangers.

Ce jour-là, c'est l'histoire d'un groupe d'hommes hors du commun, aux côtés desquels j'ai eu la chance de servir entre 1998 et 2012. J'ai

changé les noms de tous les protagonistes, y compris le mien, pour protéger notre identité, et aucune information concernant des opérations en cours ne sera ici révélée.

J'ai aussi pris le plus grand soin à ne trahir aucune des tactiques, techniques et procédures utilisées par les équipes qui mènent la bataille quotidienne contre les terroristes partout dans le monde. Si vous cherchez des secrets de ce genre, ce livre n'est pas pour vous.

En effet, bien que l'ouvrage tente de décrire avec précision les événements du monde tels qu'ils se déroulent réellement, nous nous sommes assurés, mon éditeur, un juriste et moi-même, qu'aucune information classée confidentielle, qu'aucun sujet interdit ne puissent être utilisés par des ennemis comme source d'informations sensibles susceptibles de compromettre les États-Unis ou leur porter tort. Je suis certain que ceux qui ont travaillé avec moi sur ce livre ont tout fait pour préserver et promouvoir les intérêts des États-Unis.

Lorsque je fais allusion à tel ou tel organisme du gouvernement ou de l'armée, ou à telle activité et à telle agence, je le fais pour la cohérence du récit et seulement si une autre publication ou un document déclassifié ont déjà mentionné la participation de cet organisme à la mission que je décris.

Je donne parfois leur véritable nom à des hauts gradés de l'armée connus du grand public, mais seulement si cela ne nuit pas à la sécurité des opérations. Dans tous les autres cas, j'ai volontairement rapporté les événements de manière à préserver l'anonymat des personnes impliquées. Je ne décris aucune technologie qui compromettrait la sécurité des États-Unis.

Toutes les informations que l'on trouvera dans ce livre proviennent de publications et de sources déclassifiées ; rien de ce qui est écrit ici ne confirme ou nie, officiellement ou pas, les événements décrits ou les activités de tel ou tel protagoniste, du gouvernement et des agences. Afin de mieux protéger la nature d'opérations spécifiques, je reste parfois vague sur les dates et la chronologie des événements. Cela ne retire rien à la précision de mes souvenirs ou à la manière dont je décris le déroulement de ces événements. Les opérations décrites dans ce livre l'ont déjà été dans de nombreuses autres publications, gouvernementales, non militaires, et sont libres d'accès. On trouvera la liste de ces sources en fin d'ouvrage.

Les événements rapportés dans *Ce jour-là* se fondent sur mes souvenirs personnels. Les conversations ont été reconstruites à partir de ces souvenirs. La guerre est chaotique mais j'ai fait en sorte de toujours rester le plus précis possible. S'il y a des imprécisions, elles sont de ma responsabilité. C'est ma vision des choses, elle n'engage que moi et elle ne représente pas forcément celle de la marine des États-Unis, ou du Département américain de la défense, ou de qui que ce soit d'autre.

En dépit des contraintes que je me suis imposées pour protéger la sécurité des États-Unis et celle des hommes et des femmes qui continuent la lutte partout dans le monde, je crois que *Ce jour-là* rend compte avec justesse des événements et présente un tableau honnête de la vie des SEAL et de la fraternité qui règne entre nous. Bien qu'écrites à la première personne, mes expériences ont un caractère universel, et je ne suis ni meilleur ni pire qu'aucun de mes camarades. La décision d'écrire ce livre a été longue et difficile à prendre et certains, dans la communauté militaire, m'en voudront de l'avoir publié.

J'estime cependant qu'il est temps de dire la vérité sur l'une des missions les plus importantes de toute l'histoire militaire des États-Unis. L'immense couverture médiatique qui n'a cessé d'entourer les attentats de Ben Laden a occulté les raisons de son succès. Ce livre, enfin, rend hommage à ceux qui le méritent. La mission a été un effort collectif : des analystes de renseignements qui ont retrouvé la trace d'Oussama Ben Laden aux pilotes d'hélicoptères qui nous ont transportés jusqu'à Abbottabad et aux hommes qui ont donné l'assaut. Aucun n'a été plus important que l'autre.

Ce jour-là, c'est l'histoire des hommes, du prix humain qui a été payé, des sacrifices que nous avons consentis pour faire le sale boulot, et de cette fraternité qui existait bien longtemps avant mon engagement et existera encore longtemps après ma disparition.

Mon espoir est qu'un jour un lycéen le lise et devienne un SEAL, ou au moins qu'il ait une vie aux ambitions plus grandes que lui. Si cela arrivait, j'en serais heureux.

Mark Owen,
le 22 juin 2012,
Virginia Beach, Virginie.

1. Acronyme de *Sea, Air & Land* (mer, air et terre), unité de forces spéciales polyvalentes. *Men in green faces* : les hommes au visage vert. [Toutes les notes sont du traducteur.]

PROLOGUE

Chalk One

À moins une minute, le chef de bord du *Black Hawk* [faucon noir] fait coulisser la portière.

C'est à peine si je le distingue, à cause des lunettes de vision nocturne qui couvrent son visage. Il lève le pouce. Je jette un coup d'œil autour de moi. Mes coéquipiers des SEAL se transmettent le signal dans l'hélicoptère.

Le grondement des moteurs, renforcé par les battements du rotor, emplit la cabine. On ne s'entend pas. Leur souffle me secoue à coups de claques géantes tandis que, penché à l'extérieur, j'étudie le sol, au-dessous, avec l'espoir d'apercevoir Abbottabad.

Une heure et demie avant, nous avons embarqué dans les deux MH-60 *Black Hawk* et décollé par une nuit sans lune. Depuis notre base de Jalalabad, en Afghanistan, le trajet n'est pas long jusqu'à la frontière avec le Pakistan ; nous ne sommes qu'à une heure de la cible que nous avons étudiée pendant des semaines grâce à des images satellites.

Hormis les lueurs dans le cockpit, il fait complètement noir dans la cabine. Je me retrouve coincé contre la portière de gauche, sans place pour étirer mes jambes. Nous avons enlevé les sièges de l'hélicoptère pour l'alléger et sommes assis soit sur le sol, soit sur des petits pliants achetés dans un magasin de sport avant notre départ.

Placé au bord de la cabine, je peux laisser pendre mes jambes complètement engourdies dehors pour essayer de faire revenir la circulation sanguine. Vingt-trois de mes frères d'armes du *United States Naval Special Warfare Development Group* [forces spéciales de la marine] ou DEVGRU sont entassés derrière moi et dans un second hélicoptère. Je suis parti en

opération avec ces hommes des douzaines de fois. J'en connais certains depuis plus de dix ans. J'ai une confiance absolue en chacun d'eux.

Cinq minutes auparavant, la cabine s'est réveillée. Nous avons enfilé nos casques, vérifié le fonctionnement de la radio et, une dernière fois, celui de nos armes. Je porte vingt-cinq kilos de matériel sur moi, et chaque objet a été méticuleusement choisi dans un objectif précis : mon équipement a été élaboré et mis au point tout au long des douze années au cours desquelles j'ai effectué des centaines de missions similaires.

Les membres de cette équipe ont été sélectionnés un à un ; on a choisi les hommes les plus expérimentés de notre escadron. Pendant les quarante-huit heures qui viennent de s'écouler, le Jour J a été annoncé puis souvent reculé. Nous avons vérifié et revérifié notre équipement et nous sommes plus que prêts pour la mission.

C'est celle dont je rêve depuis que j'ai vu, sur la télé d'un baraquement à Okinawa, les attaques du 11 septembre 2001. Je revenais d'un entraînement et j'étais entré dans ma chambre juste au moment où le deuxième avion se jetait sur le World Trade Center. J'avais été incapable de détourner les yeux de l'écran, et j'avais vu la boule de feu jaillir de l'autre côté du gratte-ciel au milieu de nuages de fumée.

Comme des millions d'Américains au pays, j'étais resté paralysé, incrédule, un sentiment de désespoir au creux de l'estomac. Je n'avais pas pu me détacher de la télé pendant tout le reste de la journée, j'essayais de donner du sens à ce que je venais de voir. Un seul avion qui s'écrase sur une tour de Manhattan, cela peut être un accident. Mais les médias ont vite confirmé ce que j'ai su dès que le deuxième avion s'est écrasé. Un deuxième avion, cela voulait dire un attentat. Aucun doute. L'accident était exclu.

Ce 11 septembre 2001, j'effectuais ma première mission en tant que SEAL sur le terrain, et tandis que circulait déjà le nom d'Oussama Ben Laden, j'imaginais que notre unité allait aussitôt être redéployée en Afghanistan. Depuis un an et demi, nous avions été formés au déploiement. Nous nous étions entraînés en Thaïlande, aux Philippines, au Timor-Est et, les derniers mois, en Australie. En regardant les attaques je n'avais qu'une envie, quitter Okinawa pour les montagnes d'Afghanistan, traquer les combattants d'Al-Qaïda pour leur rendre la monnaie de leur pièce.

Nous n'avons jamais été appelés.

J'étais frustré. Je n'avais pas suivi une formation de SEAL aussi intense, aussi longue, aussi éprouvante, pour regarder la guerre à la télé. Bien sûr, je ne disais rien de ma frustration, ni à ma famille, ni à mes amis. Quand ils m'écrivaient, ils me demandaient si je partais pour l'Afghanistan. Pour eux, j'étais un SEAL, et il leur paraissait logique que nous soyons envoyés là-bas sur-le-champ.

Je me souviens d'avoir envoyé un mail à ma petite amie de l'époque, essayant de paraître léger malgré la situation. J'avais évoqué la fin de ma mission et ce que nous ferions pendant ma permission, en attendant mon prochain déploiement.

« Il me reste un mois à tirer, lui disais-je. Je serai bientôt à la maison, sauf si je dois tuer Ben Laden avant de rentrer. » C'était le genre de plaisanterie qui circulait beaucoup à l'époque.

Aujourd'hui, tandis que les *Black Hawk* filent vers leur objectif, je repense à ces dix dernières années. Depuis le 11 septembre, ceux qui se sont voués à une carrière comme la mienne rêvent de participer à une telle mission. Le chef d'Al-Qaïda incarne tout ce contre quoi nous luttons. Il a réussi à convaincre des hommes de jeter des avions sur des bâtiments remplis de civils innocents. Ce genre de fanatisme glace le sang. Lorsque j'avais vu les tours s'effondrer et appris les attaques de Washington et de Pennsylvanie, j'avais compris que nous étions en guerre – une guerre que nous n'avions pas choisie. Beaucoup d'hommes courageux se sont sacrifiés pendant des années dans cette guerre, sans savoir s'ils auraient une chance d'être assignés à une mission comme celle qui commençait.

Dix ans après le tragique événement et après avoir pourchassé et tué les chefs d'Al-Qaïda pendant huit ans, je vais, dans quelques minutes, m'élancer sur la résidence de Ben Laden.

Agrippé à la corde reliée au fuselage du *Black Hawk*, je sens le sang circuler à nouveau dans mes jambes. Notre sniper se poste à côté de moi, une jambe à l'extérieur de l'appareil et l'autre à l'intérieur, pour ne pas encombrer davantage l'ouverture. Le canon de son fusil balaie le périmètre, à la recherche d'une cible éventuelle. Il a pour tâche de couvrir le côté sud de la résidence, pendant que l'équipe chargée de l'assaut doit descendre à la corde lisse dans la cour principale et que chacun court à son poste.

La veille encore, personne ne croyait que la Maison- Blanche autoriserait la mission. Mais après des semaines d'attente, nous sommes

maintenant à moins d'une minute du périmètre. Les services de renseignements nous ont assuré que la cible s'y trouve ; je ne demande qu'à les croire, mais je reste méfiant. Plusieurs fois déjà nous avions été sur le point de l'attraper.

J'avais passé une semaine, en 2007, à courir après des rumeurs.

D'après certains rapports, Ben Laden serait retourné en Afghanistan à partir du Pakistan, pour livrer une dernière bataille. Une source disait avoir vu un homme en « djellabah blanche flottante » dans les montagnes. Après des semaines de préparation, il s'avéra que c'était du bidon. L'impression, cette fois, est différente. Avant de partir, l'analyste de la CIA à l'origine de la découverte du lieu de résidence de la cible à Abbottabad nous a déclaré être sûre « à cent pour cent » que Ben Laden s'y trouve. J'espère qu'elle a raison, mais l'expérience m'a appris à rester méfiant jusqu'à la fin d'une mission.

C'est sans importance à présent. Nous sommes à quelques secondes de la résidence, et celui qui y habite va passer une mauvaise nuit.

Des assauts de ce type, nous en avions fait des centaines. Ces dix dernières années, j'avais été déployé en Irak, en Afghanistan et dans la Corne de l'Afrique. Nous avions fait partie de la mission qui avait sauvé le capitaine Richard Phillips des pirates somaliens. Il avait été capturé sur son porte-conteneurs, le *Maersk Alabama*, en 2009. Et j'avais déjà été envoyé au Pakistan. D'un point de vue tactique, cette opération ressemblait à des centaines d'autres ; devant l'Histoire, j'espérais qu'elle allait être très différente.

Un grand calme s'est emparé de moi dès que j'ai saisi la corde lisse. Tous les membres de la mission avaient déjà entendu ce signal – « une minute ! » – des centaines de fois. Rien de différent à ce stade. Depuis la porte de l'hélicoptère, j'essaie de reconnaître les repères que j'ai étudiés sur les images satellites du secteur, pendant nos semaines d'entraînement. N'étant relié à l'appareil par aucune attache de sécurité, mon coéquipier Walt me retient par la boucle en nylon de mon gilet pare-balles. Les autres se massent près de l'ouverture, dans mon dos, prêts à me suivre. Mon coéquipier de droite voit le second hélicoptère se diriger vers sa zone d'atterrissage.

Dès le mur d'enceinte sud franchi, l'appareil se cabre pour se mettre en vol stationnaire au-dessus de notre point de chute. Dix mètres plus bas, des

draps claquent sur une corde à linge. Des tapis mis à sécher se couvrent de poussière et de terre sous le vent des rotors. Des débris tourbillonnent dans la cour et, dans un enclos voisin, chèvres et vaches s'affolent, terrorisées par l'hélicoptère.

Je concentre mon attention sur le sol, et je constate que nous sommes encore au-dessus du bâtiment annexe. Les embardées de l'hélicoptère indiquent que le pilote a du mal à le stabiliser. L'appareil oscille entre le toit de l'annexe et un coin encombré de la cour. Je jette un coup d'œil au chef de bord ; il a le micro collé à la bouche et donne des directives au pilote.

L'hélicoptère se cabre, essaie de trouver assez d'air pour se stabiliser correctement. Les oscillations ne sont pas violentes, mais il est clair qu'elles sont involontaires. L'homme aux commandes se bat pour contrôler son assiette. Quelque chose ne colle pas. Les pilotes ont pourtant accompli tant de missions semblables que se mettre en vol stationnaire au-dessus d'un point précis est aussi simple pour eux que de garer une voiture.

Scrutant toujours les bâtiments au-dessous, j'envisage de jeter la corde pour nous sortir de l'appareil instable. C'est risqué, je le sais, mais rejoindre le sol est impératif. Je ne peux strictement rien faire tant que je reste à la porte de l'hélicoptère. Je n'ai besoin que d'une chose : un endroit dégagé où lancer la corde.

L'endroit dégagé ne se présente pas.

Soudain j'entends à la radio : « On vire, on vire ! » Cela signifie que l'approche prévue, la descente à la corde lisse à l'intérieur du périmètre, est annulée. Nous allons décrire un cercle vers le sud, atterrir et donner l'assaut depuis l'extérieur du mur d'enceinte. Cette approche retardera l'attaque et donnera le temps aux occupants de la résidence de s'armer.

Mon cœur se serre.

Tout s'est parfaitement déroulé jusqu'à l'appel « une minute ! ». Nous avons échappé aux radars et aux missiles anti-aériens pakistanais, et nous sommes arrivés sur zone sans avoir été détectés. Et déjà l'assaut dérape. Nous avons prévu cette variante dans notre plan B. Mais si notre cible se trouve bien à l'intérieur de la résidence, la surprise jouant un rôle majeur, notre avantage vient de disparaître.

L'hélicoptère tente de s'élever pour échapper à son surplace chaotique et pivote brutalement à droite à quatre-vingt-dix degrés. Je sens la queue

fouetter l'air vers la gauche. Surpris, je cherche à me retenir pour ne pas glisser hors de l'hélico.

Je glisse. J'ai une seconde de panique. Je lâche la corde pour reculer dans la cabine, mais mes coéquipiers sont massés tout autour de moi. Je n'ai aucune place pour manœuvrer. Je sens la main de Walt se resserrer sur la boucle de mon gilet, tandis que l'hélicoptère entame sa descente. Son autre main s'agrippe au gilet du sniper. Je me tiens en arrière autant que possible. Walt me tire de toutes ses forces contre lui pour me maintenir à l'intérieur.

Bon Dieu de merde, on est foutus, je pense.

Le virage violent rabat la portière devant nous tandis que l'appareil entame une glissade latérale. Je vois le mur de la cour monter vers nous. Au-dessus, les moteurs, qui jusqu'ici ronronnaient normalement, se mettent à hurler dans leur effort pour baratter l'air et rester en vol.

Le rotor de queue vient d'éviter de justesse le toit de l'annexe au moment où l'appareil a dérapé sur la gauche. Avant de partir, nous avions dit en plaisantant que nous avions échappé à tellement d'accidents d'hélicoptère que le nôtre était celui qui avait le moins de risque de s'écraser. Nous étions certains que si un appareil devait s'écraser, ce ne pouvait être que *Chalk Two*.

On avait consacré des milliers, voire des millions d'heures de travail, pour ces moments-là, et la mission était sur le point d'avorter avant même que nous ayons eu une chance de toucher terre.

J'essaie de redresser mes jambes et de m'enfoncer un peu plus dans la cabine. Si jamais l'hélicoptère tombe sur le côté, il risque de faire un tonneau et je ne veux pas rester prisonnier sous le fuselage. Je réussis à remonter les genoux contre ma poitrine. À côté de moi, le sniper s'efforce de dégager sa jambe de la porte, mais il est coincé. On ne peut rien faire, sinon espérer que l'appareil ne roulera pas et ne lui arrachera pas la jambe.

Tout commence à se dérouler au ralenti. J'essaie d'évacuer l'idée que je vais être écrasé. Le sol se rapproche à chaque seconde. Mon corps se tend. Je me prépare à l'impact.

1

La Green Team

Je progressais lentement dans la *kill house*[1] de notre camp d'entraînement, dans le Mississippi. La sueur me coulait dans le dos et imbibait ma chemise.

Nous étions en 2004, sept ans avant que je me retrouve dans un hélicoptère au-dessus d'Abbottabad, au Pakistan, dans l'une des opérations commando les plus retentissantes de l'histoire. J'avais été sélectionné pour une formation afin de rejoindre une unité des SEAL (SEAL Team Six) dont le nom officiel est *United States Naval Special Warfare Development Group* (ou DEVGRU). Cette formation, qui durait neuf mois, était aussi appelée Green Team. Si j'étais admis, j'intégrerais les DEVGRU. L'unité d'élite des SEAL.

Mon cœur battait fort et je devais cligner des yeux pour chasser la transpiration tandis que je suivais mon partenaire vers la porte. Ma gorge était serrée, je respirais mal, et je m'efforçais de chasser les pensées parasites. J'étais nerveux, à cran. C'est comme ça qu'on commet des erreurs. Je devais me concentrer. Peu m'importait l'épreuve qui nous attendait : c'est le groupe d'instructeurs qui suivait notre évolution depuis une passerelle qui me mettait les nerfs à vif.

Ces instructeurs étaient des vétérans du DEVGRU. Ils tenaient mon avenir entre leurs mains.

Tiens bon jusqu'au déjeuner. Je me répétais cette phrase en boucle.

C'était ma façon de contrôler mon anxiété. En 1998, j'avais réussi le stage *Basic Underwater Demolition/SEAL* [démolition élémentaire sous-marine], ou BUD/S en me disant qu'il fallait tenir jusqu'au prochain repas. Si je ne sentais plus mes bras après avoir soulevé des poutres au-dessus de ma tête, si l'eau glaciale me pénétrait jusqu'aux os, je me disais que ça n'allait pas durer éternellement. Chez les SEAL, nous aimions bien cette devinette : « Comment mange-t-on un éléphant ? » La réponse était simple : « Bouchée par bouchée. » Mes « bouchées » pour « avaler » la mission en entier étaient séparées par les heures de repas : *Tiens jusqu'au petit déjeuner, tiens jusqu'au déjeuner, ne lâche rien avant le dîner ; et recommence*.

En 2004, j'étais déjà un SEAL, mais accéder au DEVGRU serait le couronnement de ma carrière. Le DEVGRU, une unité d'élite qui lutte contre le terrorisme, est chargé de récupérer les otages, traquer les criminels de guerre et, depuis les attentats du 11 septembre, traquer et tuer les terroristes d'Al-Qaïda en Afghanistan et en Irak.

Franchir l'étape de la Green Team n'était pas facile. Être un SEAL ne suffisait pas. Pendant la Green Team, réussir ne servait à rien et arriver second revenait à être le premier à échouer. Il ne fallait pas obtenir la moyenne, mais la pulvériser. Réussir la Green Team voulait dire gérer son stress et fonctionner en permanence à son niveau maximal.

Nous commencions chaque journée d'entraînement par des exercices épuisants : de longues courses, des pompes, des rétablissements – bref, tout ce que le sadisme de nos instructeurs pouvait inventer. Nous poussions des voitures et même, parfois, des bus. La *kill house* était un local spécial conçu pour que les balles ne puissent ricocher contre les murs, avec des couloirs et des pièces pour s'entraîner au combat rapproché, ou CQB. Lorsque nous y arrivions, nos muscles étaient déjà endoloris. Le but des exercices était précisément de nous fatiguer pour simuler le stress d'une vraie mission. Alors, on nous mettait à l'épreuve dans un environnement où il fallait user de toute notre tactique.

Je n'avais même pas eu le temps d'apercevoir les instructeurs pendant que nous avancions dans le couloir. Nous étions au premier jour d'entraînement et tout le monde avait les nerfs à vif. Nous avions commencé la formation à l'école de tir, après un stage de chute libre en

haute altitude en Arizona. Là aussi la pression avait été forte, mais elle était encore montée d'un cran à notre arrivée dans le Mississippi.

J'ignorai les vagues de douleur et me concentrai sur la porte devant moi. Faite en contreplaqué peu épais, elle n'avait pas de poignée. En piteux état et à moitié démolie par les équipes précédentes, mon coéquipier n'eut aucun mal à pousser le battant de sa main gantée. Nous nous sommes arrêtés un instant sur le seuil, à la recherche d'une cible avant d'entrer.

La pièce carrée avait des murs grossiers fabriqués à l'aide de traverses de chemin de fer, ce qui avait l'avantage d'absorber les balles. Mon partenaire entrait derrière moi tandis que mon fusil décrivait un arc de cercle, prêt à faire feu sur une cible.

Rien. La pièce était vide.

« J'avance », dit mon coéquipier tandis qu'il entrait dans la pièce pour contrôler un recoin.

Instinctivement, je me mis en position pour le couvrir.

Dès que je me suis mis à bouger, j'ai entendu murmurer là-haut. Impossible de s'arrêter, mais j'avais compris que l'un de nous avait commis une erreur. J'ai eu une bouffée de stress, mais je l'ai chassée aussitôt. Pas le temps de m'attarder sur les erreurs. Il y avait d'autres pièces à nettoyer. Je ne pouvais pas me permettre d'y repenser.

De retour dans le couloir, nous sommes passés dans la pièce suivante. J'ai repéré deux cibles. À droite, la silhouette d'un type avec un petit revolver. Il portait un sweatshirt et avait la tête d'un voyou des films des années soixante-dix. À gauche, la silhouette d'une femme avec un sac à main.

J'ai tiré sur le voyou une seconde après être entré dans la pièce. Je l'ai atteint en pleine poitrine. Je me suis approché et ai tiré encore deux ou trois fois.

« Dégagé, dis-je.

— Dégagé », répondit mon coéquipier.

« Sécurisez-les et laissez-les », nous dit, de là-haut, l'un des instructeurs.

Ils n'étaient pas moins de six à nous observer depuis le jeu de passerelles qui s'entrecroisaient au-dessus de la *kill house*. Ils se déplaçaient en toute sécurité pendant que nous dégagions les différentes pièces. Ils analysaient nos performances et relevaient la moindre erreur.

J’ai enclenché la sécurité de mon fusil et l’ai laissé pendre à mon épaule. J’avais des litres de sueur dans les yeux. Mon cœur battait encore fort, même si nous avions terminé. Les scénarios des exercices étaient plutôt simples. Nous savions tous comment nettoyer une salle. Mais ici, il s’agissait de procéder dans les conditions de stress du vrai combat.

Nous n’avions aucune marge d’erreur et, à ce moment-là, je ne savais pas encore ce que j’avais fait de travers.

« Tu n’aurais pas oublié de signaler un mouvement ? » me demanda Tom, l’un des instructeurs, depuis la passerelle.

Je ne répondis pas. Hochai seulement la tête. J’étais gêné et déçu. J’avais oublié de dire à mon partenaire de s’avancer dans la première pièce ; autrement dit, je n’avais pas respecté les consignes de sécurité.

Tom était l’un des meilleurs instructeurs de cette formation. Je le reconnaissais facilement parce qu’il avait une grosse tête. Une tête massive, conçue pour abriter un cerveau géant. Sinon, il était particulièrement décontracté. Il ne s’énervait jamais. Nous le respections parce qu’il était ferme et juste. Quand on commettait une erreur sous ses yeux, c’était comme si on l’avait laissé tomber. Je lisais la déception sur son visage.

Pas d’engueulade.

Pas de cris.

Juste ce regard.

Son expression disait : « Alors, mon vieux, c’est toi qui viens de faire ça ? »

J’aurais aimé répondre, au moins essayer de m’expliquer, mais je savais qu’ils ne voulaient rien entendre. Si on vous disait que vous aviez fait une erreur, vous aviez fait une erreur. En bas, sous la passerelle, dans la salle vide, on ne discutait pas, on ne s’expliquait pas.

« OK, compris, dis-je sans me défendre, furieux contre moi d’avoir commis une erreur de débutant.

— Nous attendons mieux que ça, dit Tom. Dégage. Va à l’échelle. »

J’ai pris mon fusil à la main, je suis sorti en courant de la *kill house,* j’ai rejoint une échelle de corde qui pendait d’un arbre, à environ trois cents mètres. À chaque barreau que j’escaladais, je me sentais un peu plus lourd. Mais ce n’était pas dû à ma chemise trempée ni aux vingt-cinq kilos de mon gilet pare-balles et du matériel.

C'était ma crainte de l'échec. Jusqu'ici, j'avais toujours réussi dans ma carrière chez les SEAL.

Lorsque j'étais arrivé à San Diego pour le stage BUD/S, six ans auparavant, je n'avais jamais douté que je le réussirais. La plupart avaient été recalés ou avaient abandonné. Certains n'arrivaient pas à soutenir le rythme brutal des courses sur le sable ou paniquaient sous l'eau.

Comme beaucoup de candidats au BUD/S, j'avais su que je voulais devenir un SEAL dès l'âge de treize ans. Je dévorais tous les livres qui les évoquaient ; je guettais les informations pendant l'opération *Desert Storm*[2] pour savoir si on parlait d'eux, je rêvais d'embuscades et de missions où on débarquerait sur des plages. Je voulais faire tout ce que j'avais lu dans ces livres pendant mon adolescence.

J'ai terminé mes études dans un petit collège de Californie, je me suis inscrit au BUD/S et ai décroché mon trident de SEAL en 1998. Après une mission de six mois dans le Pacifique et un déploiement en Irak en 2003-2004, j'étais prêt à passer à autre chose. J'avais appris l'existence du DEVGRU lors de mes premières rotations. Cette unité recrutait les meilleurs des SEAL, et je savais que je ne pourrais plus me regarder dans la glace si je ne me présentais pas aux épreuves de sélection.

L'unité de contre-terrorisme de la Navy était née à la suite de la désastreuse opération *Eagle Claw* en 1980, ordonnée par le président Jimmy Carter, pour libérer les cinquante-trois Américains retenus prisonniers dans l'ambassade des États-Unis à Téhéran.

L'échec de cette opération avait conduit la Navy à identifier le besoin d'une force spéciale, capable d'exécuter les missions délicates, et elle avait chargé Richard Marcinko de monter une unité d'élite de contre-terrorisme : la SEAL Team Six. L'unité était spécialisée dans l'infiltration des points chauds et des pays ennemis, mais aussi des navires, des bases navales et des plateformes de forage. Avec le temps, d'autres missions s'étaient ajoutées, comme récupérer des otages ou lutter contre la prolifération des armes de destruction massive.

À l'époque où Marcinko avait créé l'unité, il n'existait que deux équipes de SEAL ; le chiffre six avait été choisi pour faire croire aux Soviétiques que la Navy disposait de davantage d'équipes. En 1986, la SEAL Team Six était devenue le DEVGRU.

À ses débuts, l'unité comptait soixante-quinze hommes, recrutés un à un par Marcinko. Aujourd'hui, les membres du DEVGRU sont toujours sélectionnés individuellement. On les recrute dans les autres unités des SEAL et dans les unités de l'*Explosive Ordnance Disposal* [mines et explosifs]. Le DEVGRU avait grandi par la suite et comptait à présent de nombreuses équipes ainsi qu'un personnel d'intendance, mais le concept était resté le même.

L'unité fait partie du JSOC (*Joint Special Operations Command*). Le JSOC dirige et coordonne les unités des forces spéciales de toutes les branches de l'armée américaine. Le DEVGRU travaille en étroite collaboration avec d'autres équipes similaires, comme par exemple la Delta Force, appartenant à l'armée de terre.

L'opération *Urgent Fury* fut l'une des premières missions du DEVGRU en 1983. Une équipe avait été chargée de récupérer le gouverneur général de la Grenade, Paul Scoon, lors de l'invasion de l'île conduite par les Américains après la prise de pouvoir par les communistes. Scoon risquait d'être exécuté.

Six ans plus tard, en 1989, le DEVGRU et la Delta Force avaient capturé Manuel Noriega pendant l'invasion de Panama.

Le DEVGRU avait ensuite été chargé de mettre la main sur le chef de guerre somalien Mohamed Farrah Aidid, en octobre 1993, pendant la bataille de Mogadiscio. Le livre de Mark Bowden, *Black Hawk Down*, raconte cette expédition.

En 1998, le DEVGRU a traqué des criminels de guerre bosniaques, dont Radislav Krstić, le général bosniaque inculpé ensuite par le Tribunal pénal international pour son rôle dans le massacre de Srebrenica en 1995.

Depuis le 11 septembre 2001, les hommes du DEVGRU ont effectué des rotations régulières en Irak et en Afghanistan, avec pour cibles Al-Qaïda et les chefs des talibans. Après le 11 septembre, le commandement a reçu l'ordre de se déployer immédiatement en Afghanistan, et le DEVGRU a conduit certaines des opérations les plus spectaculaires, comme le sauvetage de Jessica Lynch en Irak, en 2003. Ces missions-là, et le fait

qu'on appelait le DEVGRU avant les autres, m'avaient donné l'envie d'en faire partie.

Pour postuler à la Green Team, il faut déjà appartenir aux SEAL. Les candidats avaient en moyenne deux déploiements à leur actif. Ils avaient donc le niveau nécessaire et l'expérience, ce qui était vital pour avoir une chance d'être sélectionnés.

Tandis que je grimpais à l'échelle de corde, dans la moiteur du Mississippi, je revenais sans cesse sur l'échec que j'avais frôlé lors des épreuves de sélection à la Green Team.

La date des épreuves était tombée alors que mon unité était engagée dans un entraînement au combat terrestre. J'étais à Camp Pendleton, en Californie, caché sous un arbre, à observer les marines qui construisaient un camp de base. Nous étions en 2003, j'étais là-bas depuis une semaine, lorsque j'ai reçu l'ordre de me présenter à San Diego pour les épreuves de sélection qui duraient trois jours. Si j'étais sélectionné, je commencerais les neuf mois de formation de la Green Team. Et, avec de la chance, je rejoindrais enfin les rangs du DEVGRU.

J'étais le seul de mon peloton à y aller. Un copain d'un autre peloton était convoqué aussi. Nous nous sommes débarbouillés sur la route. Nous avions encore de la peinture verte sur le visage, nous sentions encore la sueur et le produit anti-moustiques. Nous étions restés en tenue de camouflage. J'avais mal à l'estomac à force de ne manger que des rations militaires, et j'essayais de me réhydrater, buvant de l'eau tout en conduisant. Je n'étais pas au mieux de ma forme, et je savais que la première partie des épreuves servait à évaluer notre condition physique.

Le lendemain matin, nous étions sur la plage. Le soleil commençait tout juste à pointer quand je terminais la course des six kilomètres chronométrés. À peine le temps de souffler et, avec deux douzaines d'autres candidats, nous nous sommes retrouvés en rang sur une dalle de béton. La brise soufflait du Pacifique et il y avait encore un peu de fraîcheur dans l'air. Dans d'autres conditions, on aurait pu parler d'une agréable matinée à la plage. La course m'avait fatigué, et il restait encore à faire des pompes, des abdominaux, des rétablissements et une épreuve de natation.

Je passai facilement l'épreuve des pompes, en dépit du contrôle pointilleux de l'instructeur. Chaque pompe devait être parfaite, sinon elle ne comptait pas. Je m'allongeai sur le dos pour entamer la série d'abdominaux.

Je me fatiguai vite.

Mon séjour à Pendleton avait érodé ma résistance. Je trouvai le bon rythme pour la première série d'abdominaux, mais l'instructeur se plaça à côté de moi et commença à répéter plusieurs fois les chiffres du décompte.

« Dix, dix, dix… Dix, onze, douze, douze… »

Ma technique n'était pas celle du manuel et il recomptait chaque fois que je m'en écartais. J'étais mortifié. J'étais de plus en plus fatigué et de moins en moins capable d'atteindre le niveau exigé.

« Une minute. »

J'étais loin du compte et je n'allais pas tarder à manquer de temps. Si j'échouais aux abdominaux, c'était cuit. Le doute s'insinuait. Je commençai à m'inventer des excuses à la noix, du style que j'étais mal préparé parce que j'avais été sur le terrain avec mon unité au lieu de m'entraîner.

« Trente secondes. »

Il me manquait encore dix mouvements pour atteindre le chiffre minimal. Un autre type, à côté de moi, l'avait déjà dépassé mais continuait à faire ses abdos à un rythme de forcené. J'en avais le tournis, je n'arrivais pas à croire que j'allais rater l'épreuve. C'est là que je me suis repris.

« Dix secondes. »

J'y étais presque. J'avais mal au ventre. Je haletais. La peur remplaçait la fatigue. J'étais en état de choc. Je ne pouvais pas échouer. Hors de question de retourner dans mon peloton sans avoir été au-delà des épreuves physiques.

« Cinq, quatre, trois… »

Les instructeurs dirent *terminé* au moment où je me redressais pour le dernier mouvement. J'avais dépassé le minimum de deux malheureux abdominaux. J'étais fourbu, mais restaient encore les rétablissements.

J'allai jusqu'à la barre et la peur d'avoir frôlé l'échec m'injecta une nouvelle dose d'adrénaline, si bien que je passai le test sans trop de difficultés.

L'épreuve de natation dans la baie de San Diego était la dernière. L'eau était calme. Nous avions des combinaisons de plongée pour nous protéger du froid. Je partis sur un rythme soutenu. L'un des candidats était nageur

dans l'académie navale et il m'a vite dépassé, mais j'étais tout de même deuxième. Je donnais tout ce que je pouvais, mais j'avais l'impression d'avancer lentement.

Lorsque je franchis la ligne d'arrivée, on me dit que j'avais échoué. Tout le monde avait échoué, sauf le nageur de l'académie. Cela mit la puce à l'oreille des instructeurs, qui vérifièrent les horaires des marées. Nous avions nagé à contre-courant.

« On vous fait repasser l'épreuve demain », nous dirent-ils, à mon grand soulagement.

Une partie du défi tenait à nous fatiguer avant les exercices. On n'allait donc pas refaire que l'épreuve de natation. Je savais que j'allais devoir recommencer les abdominaux, je savais aussi, au fond de moi, qu'une nuit de sommeil n'effacerait pas les courbatures.

C'était une question de mental.

Le lendemain, j'étais remonté à bloc et, à force de volonté, j'ai franchi toutes les épreuves. Mes résultats n'avaient rien de fantastique, et je m'inquiétais des commentaires, le lendemain, à l'oral. J'avais à peine dépassé les minima. Le processus était conçu pour sélectionner les meilleurs des meilleurs, et je n'avais pas montré aux instructeurs que j'étais bien préparé.

J'arrivai tôt pour l'entretien, en grand uniforme bleu avec toutes mes décorations. Je m'étais fait couper les cheveux la veille et j'étais rasé de près. J'avais l'air de sortir tout droit du manuel du gradé. C'était l'une des rares occasions où une bonne coupe de cheveux, des souliers brillants et un uniforme bien repassé comptaient vraiment pour un SEAL. Et c'était ça de moins que les instructeurs auraient à me reprocher pendant l'oral.

Derrière une longue table au fond de la salle de conférence, se trouvaient une demi-douzaine de hauts gradés, le psychologue qui nous avait fait passer les tests le deuxième jour et un conseiller de carrière. Je m'avançai et m'assis sur l'unique chaise vide, face à eux.

Pendant trois quarts d'heure, ils m'ont assailli de questions. Je n'avais jamais subi un tel feu roulant. J'ignorais que le panel d'officiers avait déjà parlé à mon chef de peloton et à mon commandant à la SEAL Team Five. Ils avaient déjà une idée de qui j'étais, mais c'était la seule fois où ils allaient m'évaluer en face à face.

Je ne me souviens toujours pas de qui était assis en face de moi pendant cet oral. Pour moi, c'était des hauts gradés qui tenaient mon avenir entre les mains. À moi d'être convaincant.

Mes résultats médiocres dans les épreuves physiques ne plaidaient pas en ma faveur.

« Savez-vous ce qui vous attend ? Savez-vous dans quoi vous vous engagez ? Vous voulez jouer dans la cour des grands et c'est tout ce que vous avez à nous montrer ? »

Je n'ai pas hésité. J'avais compris qu'ils allaient insister sur mes faiblesses et je n'avais qu'une seule chance.

« J'en prends la pleine responsabilité, dis-je. Je suis gêné de me présenter devant vous avec ces résultats aux épreuves physiques. Mais tout ce que j'ai à dire, c'est que si je suis retenu, je ne vous donnerai pas l'occasion de revoir de tels scores. Je ne vais pas me chercher d'excuses. C'est ma faute. Et celle de personne d'autre. »

J'étudiai leurs visages pour voir s'ils me croyaient. Mais ils ne laissèrent rien transparaître. Je n'eus droit qu'à des regards neutres. Le tir des questions reprit. Il était destiné à me désarçonner ; ils vérifiaient si je savais garder mon calme. Si je n'étais pas capable de rester assis à répondre à des questions, que ferais-je sur le terrain ? Si le but était de me mettre mal à l'aise, c'était réussi ; mais surtout, j'étais piteux. J'admirais ces hommes, je voulais être comme eux, et j'étais là, jeune SEAL à peine capable de faire des abdominaux.

Ils me donnèrent congé.

« Vous saurez si vous avez réussi l'examen dans les six mois. »

En quittant la salle, je me dis que j'avais une chance sur deux d'être pris.

De retour à Camp Pendleton, je me barbouillai de vert à nouveau et retournai discrètement rejoindre mes coéquipiers pour les quelques jours qui restaient.

« Comment ça s'est passé ? me demanda mon chef.

— Je ne sais pas », répondis-je.

Je ne parlai à personne des épreuves physiques.

J'étais en opération en Irak avec la SEAL Team Five quand la nouvelle est arrivée. Mon chef de peloton m'appela au centre d'opération.

« Tu as réussi les tests, me dit-il. Tu recevras ton affectation à la Green Team à notre retour. »

Ce fut d'autant plus un choc que je m'étais préparé au pire. Je m'étais fourré dans la tête que j'aurais à repasser les épreuves de sélection. Et là, je me suis promis de ne jamais refaire les mêmes erreurs. J'allais arriver à la Green Team bien préparé.

1. Édifice servant à l'entraînement des commandos chargés de « nettoyer » des maisons.
2. La guerre menée par les Américains pour libérer le Koweït envahi par l'Irak.

2

Les cinq premiers / les cinq derniers

L'été était humide dans le Mississippi. Lorsque je suis revenu de l'échelle au pas de course, j'avais les poumons en feu et les jambes douloureuses. Il s'agissait plus d'orgueil que de douleur physique. J'étais en train de me planter. La pression que je me mettais était pire que les remarques des instructeurs. L'erreur que je venais de commettre dans la *kill house* était le résultat d'un manque de concentration, et c'était inacceptable. Je n'allais pas rester longtemps dans la course si je n'arrivais pas à bloquer cette pression et à me concentrer sur les tâches à exécuter. On virait les candidats de la formation à tout moment.

De retour devant la maison, j'entendis les coups de feu tirés à l'intérieur par une autre équipe qui dégageait les salles. Nous avions quelques minutes pour reprendre notre respiration avant de recommencer.

Tom était descendu de la passerelle et m'attendait. Il m'avait pris à part.

« Hé, mon vieux, me dit-il, ton geste était parfait. Tu as bien couvert ton pote, mais tu as oublié le signal pour lui dire de bouger.

— Entendu.

— Dans ton affectation précédente, vous faisiez ça à votre manière, et vous n'aviez pas l'habitude de donner ce signal. Mais ici, on exige un respect scrupuleux des règles du CQB [combat rapproché]. Si jamais tu as la chance d'arriver au bout de cette formation et de te retrouver un jour dans un escadron d'assaut du second niveau, crois-moi, tu ne feras pas du CQB

de base. Mais ici, sous la pression, tu dois nous prouver que tu es capable de suivre les règles élémentaires. Nous avons des normes, et tu ne peux pas bouger sans signal. »

Le second niveau était une allusion à Virginia Beach, la base où étaient postés les escadrons d'assaut. On nous avait dit, pendant les premiers jours à la Green Team, que nous n'étions pas autorisés à aller au premier étage du bâtiment avant d'avoir réussi la formation.

Autrement dit, le deuxième étage, c'était la récompense.

J'ai hoché la tête et glissé un chargeur neuf dans mon fusil.

Ce soir-là, j'ai ouvert une bière bien fraîche et j'ai disposé mon kit de nettoyage sur la table. Je savourais une longue gorgée, heureux d'avoir survécu une journée de plus. J'avais mangé encore une bouchée de l'éléphant. Je me rapprochais du second niveau.

Pendant l'entraînement au combat rapproché, nous vivions dans deux grandes bâtisses à côté du champ de tir et de la *kill house*. Des baraquements massifs qui en avaient vu de toutes les couleurs, au cours de centaines de missions des SEAL et des forces spéciales. Dans les chambres, les lits superposés occupaient presque tout l'espace et je passais beaucoup de temps dans la salle commune au rez-de-chaussée. Il y avait un billard et une grande télé des années quatre-vingt, en général branchée sur un événement sportif. Elle servait surtout de fond sonore. Les gars nettoyaient leurs armes ou tiraient quelques balles pour se détendre.

La communauté des SEAL n'est pas très grande. Nous nous connaissons tous, ou avons au moins entendu parler les uns des autres. Dès qu'on arrive sur la plage pour commencer la formation au BUD/S, on se taille une réputation. Cette question de la réputation nous préoccupe dès le départ.

« Je t'ai vu te taper l'échelle aujourd'hui, me dit Charlie tandis que nous entamions une nouvelle partie de billard. Où est-ce que t'as merdé ? »

Charlie est un grand costaud plein d'humour. Il a des mains comme des battoirs et la carrure d'une armoire à glace. Il mesure un mètre quatre-vingt-quinze et pèse dans les cent trente kilos. Sa bouche est proportionnée au reste : il n'arrête pas de bavarder, jour et nuit.

Nous l'avons surnommé « the Bully » [le Tyran].

Ancien marin de pont, Charlie avait grandi dans le Midwest et s'était engagé dans la Navy une fois son diplôme en poche. Il avait passé une

année à décaper de la peinture et à faire l'imbécile avec ses copains de la flotte, puis il avait intégré le BUD/S. Charlie parlait de la marine comme d'un gang. Il nous racontait je ne sais combien d'histoires de bagarres sur les bateaux, dans les ports ou même en mer. Il avait détesté cette expérience et avait désiré plus que tout devenir un SEAL.

Charlie était l'un des candidats les plus prometteurs de la promo. Il était brillant et combatif, et il avait été instructeur en combat rapproché pour les SEAL de la côte Est, ce qui jouait évidemment en sa faveur. Il était très à l'aise dans la *kill house*. Et c'était un tireur hors pair.

« Oublié de signaler mon mouvement, dis-je.

— Continue comme ça et tu peaufineras ton bronzage à San Diego. Au moins tu seras beau pour le calendrier de l'an prochain. »

Les SEAL sont basés à deux endroits : San Diego, en Californie, et Virginia Beach, en Virginie. Il existe une saine rivalité entre les deux groupes, fondée sur la géographie et la démographie. Les différences entre les deux équipes sont infimes. Ils accomplissent les mêmes missions et ont les mêmes aptitudes. Mais les SEAL de la côte Ouest ont la réputation d'être des branleurs de surfeurs, tandis que ceux de la côte Est seraient des péquenots frimeurs.

J'étais de la côte Ouest, ce qui impliquait un régime spécial de blagues de la part de Charlie, en particulier sur le calendrier.

« Pas vrai, Mister Mai ? » me dit Charlie avec un sourire en coin.

Quelques années en arrière, des SEAL avaient posé pour un calendrier, afin d'aider une organisation caritative. Les photos étaient à faire peur et représentaient des types torse nu sur la plage, ou devant les coques grises des navires de guerre, à San Diego. Cette initiative avait peut-être aidé à nourrir les pauvres ou la recherche sur le cancer, mais elle nous a valu des années de moqueries de la part des équipes de la côte Est.

« Personne n'achèterait un calendrier avec des mecs de la côte Est, blancs comme des cachets d'aspirine. Désolé, vieux, mais nous, on aime bien enlever nos chemises et profiter du soleil de San Diego. »

C'était un affrontement sans fin.

« On réglera ça demain, sur le champ de tir », ajoutai-je.

Je me retranchais toujours derrière le tir. Je n'avais pas assez d'esprit pour tenir tête à Charlie ou aux beaux parleurs de la Green Team. Mes blagues étaient faiblardes. Je préférais leur laisser les échanges spirituels et faire le maximum pour avoir une meilleure note à l'entraînement le lendemain. J'étais un tireur redoutable depuis le jour où mon père m'avait donné mon premier fusil, quand j'étais enfant en Alaska.

Mes parents n'avaient jamais voulu m'offrir d'arme en plastique pour jouer, vu que depuis l'âge de six ou sept ans, j'avais ma propre carabine.22 long rifle. Dès le plus jeune âge, j'avais su manier une arme à feu. Dans notre famille, un fusil était considéré comme un outil.

« Tu dois respecter ton fusil et respecter ce qu'il peut faire », m'avait dit mon père.

Il m'avait appris à tirer et initié aux règles de sécurité. Mais j'avais quand même eu besoin d'une leçon un peu plus brutale pour bien intégrer ces règles.

Après une sortie de chasse avec mon père, on se gelait tellement qu'il était exclu de rester dehors pour vérifier nos armes. Toute la famille était dans la maison. Ma mère préparait le dîner dans la cuisine. Mes sœurs, assises autour de la table, jouaient à un jeu de société.

Je retirai mes gants et entrepris de neutraliser mon fusil. Mon père m'avait appris à contrôler plusieurs fois la chambre, et avait bien insisté sur les règles de sécurité. Commencer par enlever le chargeur du magasin, puis manipuler la culasse pour éjecter une éventuelle cartouche qui serait dans la chambre ; examiner la chambre, la refermer, puis tirer à sec vers le sol où ça ne risquait rien.

Cette fois-là, je n'avais pas fait assez attention et j'avais dû faire monter une cartouche dans la culasse avant de sortir le chargeur du magasin. J'avais pointé le canon par terre et appuyé sur la détente. La balle était allée se ficher dans le plancher, devant la cuisinière à bois. Si je n'avais pas fait attention, c'était que j'avais hâte de me réchauffer. La détonation avait retenti dans toute la maison.

J'étais resté pétrifié.

Mon cœur battait tellement fort que j'en avais mal dans la poitrine. Mes mains tremblaient. Je regardais mon père qui, lui, regardait le minuscule trou dans le sol. Ma mère et mes sœurs s'étaient précipitées pour voir ce qui se passait.

« Ça va ? » m'avait demandé mon père.

J'avais balbutié un « oui » et avais vérifié l'arme pour être sûr qu'elle n'était plus chargée. J'avais toujours les mains qui tremblaient quand j'avais posé la carabine de côté.

« Je suis désolé. J'ai oublié de vérifier la chambre. »

Avant tout, je me sentais humilié. Je savais manipuler ma carabine, mais je m'étais montré étourdi parce que je pensais surtout à me réchauffer. Mon père avait vérifié son propre fusil et accroché sa parka. Il n'était pas en colère. Il voulait simplement s'assurer que j'avais bien compris ce qui s'était passé.

Agenouillé à côté de moi, il m'avait fait répéter toutes les étapes de la mise en sécurité d'une arme à feu.

« Qu'est-ce que tu as mal fait ? Raconte-moi ce que tu aurais dû faire.

— Enlever le chargeur du magasin. Manipuler la culasse. Vérifier la chambre. Enlever la sécurité et tirer dans une direction sans danger. »

J'ai refait la manœuvre sous ses yeux et nous sommes allés raccrocher la carabine sur le râtelier, près de la porte. Il suffit d'une fois pour provoquer une catastrophe. J'avais appris une sacrée leçon, et depuis j'ai toujours respecté la procédure.

De même que je n'ai plus jamais oublié le signal après l'incident survenu dans la *kill house*.

Notre programme quotidien, pendant la période CQB de la Green Team, commençait à l'aube avec des exercices physiques en commun. Puis la moitié de la classe, c'est-à-dire quinze hommes, allait au champ de tir tandis que l'autre se rendait à la *kill house*. Après le déjeuner, on inversait.

Les champs de tir du camp font partie des meilleurs du monde. On ne se contentait pas de se mettre en rang pour tirer sur une cible. Pas du tout. On courait au milieu d'obstacles, on ouvrait le feu sur le squelette carbonisé d'une voiture et il fallait faire un certain nombre de pompes avant de courir en tirant sur les cibles. Nous étions constamment en mouvement. Nous connaissions déjà le B-A-BA du tir : là, nous apprenions à tirer au combat. Les instructeurs faisaient tout pour accélérer nos rythmes cardiaques, afin de nous apprendre à contrôler notre respiration avant de tirer.

Nous disposions de deux *kill house*. La première, comme je l'ai dit, était faite de traverses de chemin de fer. Elle comprenait de longs couloirs et de simples pièces carrées. L'autre, plus récente, était modulable. Les

pièces étaient reconfigurées, selon les exercices, pour ressembler à des salles de conférence, des salles de bains – voire des salles de bal. On n'avait pratiquement jamais la même configuration, pour nous confronter chaque fois à un environnement inédit et pour tester nos réactions.

Le rythme de l'entraînement était rapide. Les instructeurs n'attendaient pas les retardataires. C'était un train à grande vitesse, et si vous ne vous accrochiez pas dès le premier jour, vous aviez toutes les chances de regagner votre ancienne unité aussi sec. Comme dans un *reality show*, on éliminait des candidats toutes les semaines. Cela faisait partie de la préparation au monde réel et il fallait repérer « l'homme gris », le type passe-partout, ni trop bon ni trop mauvais, qui tourne toujours autour de la moyenne et ne se fait pas remarquer. Afin de le débusquer, les instructeurs nous donnaient quelques minutes, à la fin de la semaine, pour nous évaluer mutuellement.

« Qui sont les cinq premiers, les cinq derniers, messieurs ? nous disait l'un des instructeurs. Vous avez cinq minutes. »

Chacun établissait sa liste anonyme des cinq de la classe qui avaient le mieux réussi et des cinq à la traîne. Les instructeurs n'étaient pas avec nous tous les jours, si bien que la liste leur permettait de savoir qui était vraiment bon. Un candidat pouvait être un excellent tireur et faire un malheur dans la *kill house*, mais se révéler difficile à vivre dans les baraquements. Les instructeurs comparaient nos listes aux leurs. Les nôtres contribuaient au sort final des candidats, car elles permettaient de dessiner un tableau plus précis des gars.

Au début, trouver les cinq derniers de la classe était assez évident. On n'avait pas de mal à voir les maillons faibles. Mais au fur et à mesure que ces types étaient éliminés, ça devenait difficile.

Charlie a toujours fait partie de mes cinq premiers. Steve aussi. Steve et Charlie étaient des SEAL de la côte Est. Je traînais avec Charlie et Steve la plupart des week-ends et quand on se déplaçait.

Quand Steve ne travaillait pas, il lisait, surtout des essais et des documents. Il aimait l'actualité et la politique. Il gérait aussi un honnête portefeuille d'actions depuis son ordinateur, pendant nos rares heures de repos. Steve n'était pas ordinaire. Non seulement c'était un SEAL hors normes, mais il était capable de parler aussi bien de politique, de Bourse que de sport.

Il était du genre trapu et ressemblait plus à un pilier de rugby qu'à un nageur. En plaisantant Charlie traitait Steve de marmotte.

Il était aussi l'un des rares à me battre au tir. À la fin de la journée, je consultais toujours ses scores pour voir s'il m'avait battu. Comme Charlie, Steve avait été instructeur en combat rapproché pour les équipes de la côte Est, avant de rejoindre la Green Team. Il avait effectué trois déploiements et il était l'un des rares de la côte Est à avoir une expérience des combats. À cette époque, seules les équipes de la côte Ouest avaient été déployées en Irak et en Afghanistan. Steve s'était retrouvé en Bosnie dans les années quatre-vingt-dix. Son unité avait subi le feu, lors de l'un des rares combats ayant précédé le 11 septembre.

Je mettais tout le temps Charlie et Steve en tête de ma liste. Mais, devant le nombre de types évincés, je ne savais plus qui mettre en dernier.

« Trouver les cinq derniers me prend la tête », j'ai dit un soir à Steve.

Nous étions tous les deux dans le bâtiment du champ de tir, occupés à nettoyer nos armes.

« Il y avait qui sur ta liste, la semaine dernière ? »

Je lui donnai quelques noms ; la plupart se trouvaient aussi sur la liste de Steve.

« Je ne sais vraiment pas qui mettre, cette fois, dis-je à Steve.

— T'as jamais pensé à mettre ton nom ?

— J'ai déjà trois noms. Mais pour les deux derniers, je ne sais pas. Tu as raison, je pourrais mettre mon nom. Je n'ai pas envie d'envoyer quelqu'un d'autre se faire virer. »

Cela dit, je n'avais pas l'impression que nous nous en sortions si mal que ça, tous les deux.

« Je prends le risque, dit Steve. Il nous faut cinq noms. »

Quelques semaines plus tôt, nous avions tenté de laisser la liste des cinq derniers noms en blanc. À l'unanimité, nous avions décidé de nous rebeller et de tenir tête aux instructeurs. Ça n'avait pas duré longtemps. Nous avons passé le reste de la nuit à courir et à pousser des voitures, au lieu de souffler après une longue semaine d'entraînement.

Ce vendredi-là, j'ai mis mon nom parmi les cinq derniers. Steve aussi. Il tenait à faire ce qui lui paraissait juste. Steve était un des leaders du groupe et, quand il avait une idée, les types l'écoutaient.

À la fin de l'entraînement au combat rapproché, dans le Mississippi, nous avions perdu un tiers de l'effectif. Les types éliminés n'arrivaient pas à assimiler l'information assez vite pour prendre la décision correcte en une fraction de seconde. Ils n'étaient pas mauvais, et nombre d'entre eux réussiraient les tests au deuxième passage. Ceux qui ne se représentaient pas retournaient dans leur ancienne unité où, en général, ils excellaient.

La rumeur disait que si on réussissait à franchir l'étape du CQB, on avait une chance sur deux d'aller jusqu'au bout. Les instructeurs connaissaient la rumeur, si bien qu'à Virginia Beach ils ont maintenu la pression pour nous rappeler que nous étions encore très loin d'en avoir fini.

Nous n'avions fait que les trois premiers mois d'une formation qui en comptait neuf. Les six derniers n'allaient pas être plus faciles. Après le CQB, nous devions apprendre à manier les explosifs, mener la guerre sur terre et nous initier aux systèmes de communication.

L'une des missions centrales des SEAL est l'abordage des navires. Nous avons passé des semaines à aborder toute une gamme de bâtiments, du bateau de croisière au porte-conteneurs. Même si nous allions passer beaucoup de temps en Irak ou en Afghanistan, il nous fallait être efficace sur l'eau aussi. Nous avons répété des opérations consistant à gagner la rive à la nage à travers les rouleaux pour surveiller une plage et conduire un raid. Puis nous disparaissions dans l'océan pour retrouver notre bateau un peu plus loin au large.

Le dernier mois de l'entraînement était consacré à la sécurité des VIP. Le premier détachement qui assurait la sécurité du président afghan Hamid Karzaï appartenait aux SEAL. Nous avons aussi eu un cours approfondi en SERE, *Survival Evasion Resistance & Escape* [survivre, s'évader, résister et s'échapper].

Comme je l'ai déjà dit, le rythme de l'entraînement était rapide. Et, on l'a vu, les instructeurs ne nous faisaient pas de cadeaux.

La clef de la réussite était la gestion du stress.

Les instructeurs nous fatiguaient et nous gardaient à cran pour nous forcer à prendre des décisions importantes dans les pires conditions. Il n'y avait que cette méthode pour simuler les conditions du combat. Le succès

ou l'échec d'une mission dépendait directement de la manière dont les participants sauraient prendre en compte l'information dans un environnement ultra-stressant. La différence entre le BUD/S et la Green Team c'est qu'avec cette dernière il ne suffisait pas de courir, nager, résister au froid et à la fatigue. La Green Team testait les limites de notre force mentale.

Pendant cette période, on nous a aussi initiés à la culture du commandement. Quand on nous appelait sur le bipeur nous avions une heure pour nous présenter. Tous les matins à six heures, on avait droit à un message-test. Ces bipeurs sont devenus une source supplémentaire de pression, utilisée par les instructeurs qui le faisaient souvent sonner avant l'aube.

Un dimanche, vers minuit, mon bipeur m'a réveillé. Encore à moitié endormi, j'ai roulé jusqu'à la base dans les temps, et ai reçu l'ordre d'enfiler ma tenue de sport et d'attendre. Nous allions faire des tests physiques.

Nous ne devions jamais nous trouver à plus d'une heure de la base, et il n'était pas question de boire une bière de trop. Nous devions être parfaitement opérationnels quand on nous appelait, car on pouvait se retrouver une heure après dans un avion en partance pour n'importe quelle destination sur la planète.

Mes camarades ont commencé à arriver. Le bipeur en avait cueilli certains dans la tournée des bars, semblait- il.

« Tu es ivre ? demanda un instructeur à un candidat.

— Bien sûr que non. J'ai juste pris une bière. »

Après presque une heure, je n'avais toujours pas vu Charlie.

Il arriva avec une vingtaine de minutes de retard. Les instructeurs étaient furieux. Il avait eu une amende pour excès de vitesse sur l'autoroute, ce qui l'avait retardé un peu plus encore. Heureusement, il n'eut droit qu'à une réprimande et put rester avec nous.

À quelques semaines de la fin de la formation, des rumeurs sur nos affectations circulaient. Les instructeurs donneraient une note à l'ensemble de la classe et les chefs d'escadron feraient leur sélection.

Les membres des escadrons changeaient sans arrêt : ils effectuaient des missions à l'étranger, reprenaient l'entraînement, ou restaient en *stand by* – période pendant laquelle l'ordre de se déployer pouvait arriver à tout

moment. Nous ignorions où nous devions aller tant que nous n'avions pas été choisis.

Le choix arrêté, les instructeurs affichèrent la liste des affectations. Beaucoup de mes meilleurs copains, y compris Charlie et Steve, feraient partie du même escadron que moi.

« Hé, félicitations, me dit Tom, quand il me vit étudier la liste. Quand j'aurai terminé mon temps comme instructeur ici, je retournerai justement dans cet escadron pour prendre un poste de chef d'équipe. »

Les SEAL peuvent être déployés n'importe quand, n'importe où dans le monde. Une équipe d'une douzaine d'hommes forme le cœur des escadrons. Chaque équipe est sous les ordres d'un ancien des SEAL. Les équipes sont regroupées en sections commandées par un lieutenant. Un ensemble de sections compose un escadron, aux ordres d'un commandant. Des analystes du renseignement et du personnel d'intendance complètent les escadrons d'assaut du DEVGRU.

Lorsqu'on intègre une équipe, on monte peu à peu dans la hiérarchie. La plupart du temps, on reste dans la même équipe à moins d'être sélectionné pour devenir instructeur dans la Green Team, ou affecté à une mission particulière.

Le lendemain des affectations, j'ai pris mon matériel et j'ai rejoint l'escadron d'assaut de second niveau. Avec Steve et Charlie nous sommes montés dans la salle commune de l'équipe au premier étage du bâtiment. La pièce était vaste et comprenait un petit bar et un coin cuisine. Chacun avait apporté une caisse de bière : tradition incontournable pour le nouvel arrivant.

Notre escadron allait être placé en *stand by* puis déployé en Afghanistan. Certains de mes camarades de la Green Team empaquetaient déjà le matériel nécessaire à leur toute première rotation sur le terrain.

Les bureaux du commandant et de son adjoint donnaient sur la salle, occupée par une table massive. Autour, il y avait des tables plus petites, équipées d'ordinateurs, et des écrans plats aux murs. Et aux murs, étaient aussi accrochés les écus d'autres unités, comme les SAS australiens, et des souvenirs de précédentes missions. Un capuchon ensanglanté et des menottes en plastique, montés sur une plaque, rappelaient la capture d'un criminel de guerre bosniaque par l'escadron dans les années quatre-vingt-dix. L'arme du premier maître Neil Robert, un SAW (*Squad Automatic*

Weapon), était aussi accrochée au mur. Neil Robert était tombé d'un hélicoptère *Chinook* qui venait d'être touché par deux grenades-fusées, au début de l'opération *Anaconda* en Afghanistan, et il avait été achevé par les talibans.

Alors que nous étions rassemblés, je remarquai que tous les anciens portaient les cheveux longs et la barbe. La plupart avaient les bras couverts de tatouages et seuls quelques-uns étaient en uniforme. Vers la fin de la formation Green Team, nous avions commencé nous aussi à nous laisser pousser les cheveux et la barbe. Les règles en matière de tenue ont changé plusieurs fois, mais, à cette époque, les supérieurs s'inquiétaient moins de notre coupe de cheveux que de nos capacités sur le champ de bataille. C'était une équipe de super pros – mais dépenaillés. Nous venions d'horizons différents, nous avions tous des passions et des centres d'intérêt différents, mais nous avions en commun d'avoir accepté de sacrifier notre famille, notre temps et même nos vies pour un bien supérieur.

On nous demanda de nous présenter et de donner quelques brefs éléments biographiques. Charlie, « le Tyran », fut le premier à parler, mais à peine avait-il eu le temps de prononcer son nom qu'il avait été accueilli par un chœur de sifflets et de moqueries de la part des anciens.

« La ferme ! criaient-ils, on s'en fout ! »

Et ça se passa ainsi pour tout le monde. Puis, les types nous ont serré la main et aidé à déballer notre matériel. En fait, c'était une sorte de bizutage humoristique, et nous avions bien d'autres préoccupations pour nous en soucier. Il y avait une guerre en cours et on n'avait pas de temps à perdre avec ça.

Je me sentais chez moi.

J'avais rêvé d'intégrer cette unité depuis que je m'étais engagé dans la Navy. Ici, on allait s'améliorer sans limite, et apporter une contribution sans limite également. La peur d'échouer était remplacée par le désir de bien faire, d'exceller.

Ce que j'avais appris pendant les trois jours de tests, plus d'un an auparavant, était encore plus vrai dans l'escadron : obtenir la moyenne était insuffisant.

En déballant mes affaires, je pris conscience que je devais encore faire mes preuves. Que j'aie réussi à la Green Team ne voulait strictement rien

dire. Tous les autres types ici avaient réussi eux aussi. Je me fis la promesse d'être un atout pour l'équipe et que, pour cela, j'allais me défoncer à mort.

3

Le second niveau

Quelques semaines avant notre déploiement prévu en Afghanistan, j'imprimai la liste de mon matériel. On était en 2005 et je préparais ma première rotation dans un pays d'Asie centrale. Lors de mon passage à la SEAL Team Five, je ne m'étais rendu qu'en Irak. Je regardais sortir les pages de l'imprimante – six pages, sans interlignes. La liste qu'on nous avait donnée suggérait de prendre à peu près tout. Je commençai à rassembler mon barda.

Nos règles étaient celles des « grands garçons », c'est-à-dire que nous nous débrouillions tout seul. Peu de management, sauf si la situation le réclamait. Depuis que j'avais intégré l'unité, je me faisais un point d'honneur d'être autonome. Ces trois derniers mois, je m'étais entraîné avec une volonté farouche, pour me rendre utile. J'avais appris qu'on pouvait poser des questions si c'était indispensable, mais qu'il valait mieux ne pas avoir l'air du type qui ne sait jamais rien. Je ne voulais pas commettre l'erreur d'oublier quelque chose dès mon premier déploiement, alors, quand j'ai croisé mon chef d'équipe dans la salle commune, je l'ai interrogé sur la liste.

« Hé, dis-je en me servant un café, je prépare mon paquetage et, à en croire la liste, je dois tout emporter. »

Il était assis au comptoir en granit, une tasse de café devant lui, et remplissait des papiers. Petit et trapu, il avait les cheveux coupés court et

était rasé de près, contrairement à pas mal d'autres. Il n'était pas non plus très bavard et avait passé plus de temps au DEVGRU que moi dans la Navy.

Il ne plaisantait pas avec la règle des « grands garçons ».

« Depuis quand es-tu dans la Navy ? me demanda-t-il.

— Bientôt six ans.

— Six ans que tu es un SEAL et tu ne sais pas de quoi t'as besoin en mission ? »

Je me suis senti comme une merde.

« Écoute, mon pote, qu'est-ce que tu crois qu'il faut prendre en mission ? Tu prends ce dont tu as besoin. »

De retour à ma cage, j'ai sorti mon matériel, que nous appelons notre kit. Chacun des hommes du DEVGRU dispose d'une cage, une sorte de cagibi dans lequel on peut entrer, comme une petite pièce, avec des étagères le long des murs et, dans le fond, une barre où accrocher nos uniformes.

Des sacs remplis de matériel s'entassaient sur les étagères. J'avais un sac pour le CQB (le combat rapproché). Un autre pour le HAHO (chute libre en haute altitude). Mon kit de nageur de combat était rangé dans un grand sac vert. Un code de couleurs régissait le rangement. Tout était au complet. Tout était parfaitement organisé et séparé.

Mais certaines choses, comme un outil multi-fonctions Gerber, étaient utiles dans la plupart des missions. À la SEAL Team Five, on nous avait donné cet outil qui faisait pince, lame, tournevis, ciseaux et ouvre-boîte.

On avait aussi droit à une lunette pour son fusil.

À un couteau à lame fixe.

Et à un jeu de protections balistiques.

On devait donc fouiller dans tous les sacs pour trouver le matériel nécessaire et le transférer dans un autre sac, où on rangeait ce dont on avait besoin pour une mission donnée. C'était une corvée, ce n'était pas efficace, mais c'était l'administration américaine et j'avais fini par m'y habituer.

Les choses, au DEVGRU, étaient différentes.

Mon chef d'équipe vint dans ma cage pour voir comment je m'y prenais, au milieu de mes sacs. J'avais posé un sac à l'écart où je mettais le matériel dont j'aurais besoin pour la plupart des missions, y compris mon Gerber.

« Va au bureau du matériel et fais-toi donner un Gerber pour chaque sac », me dit-il.

Je l'ai regardé, surpris.

« Quoi ? Je peux en avoir quatre ?

— Oui. Tu as quatre sacs différents, un par type de mission. Il te faut un Gerber dans chaque. »

Il m'a signé un formulaire et je suis allé jusqu'au magasin des fournitures.

« De quoi avez-vous besoin ? » me demanda le magasinier, derrière sa vitre.

Je lui montrai ma liste. C'était des objets simples comme des lampes-torches et des outils, mais je les voulais en quatre exemplaires.

« Très bien, dit l'homme sans la moindre hésitation. Un instant. »

Il revint avec une caissette en plastique dans laquelle il y avait tout ce qui figurait sur la liste. Je dus me retenir pour ne pas sourire. C'était un rêve. Dans mes équipes d'avant, les types dépensaient des fortunes sur leurs propres deniers pour acheter les kits dont ils avaient besoin.

C'était encore mieux à l'armurerie. Au-dessus de la porte, on lisait : « Vous en rêvez ? Nous le faisons. »

Pour un fou d'armes comme moi, c'était le paradis. Je leur avais fait modifier mes deux fusils d'assaut M4, l'un avec un canon de 40 centimètres, l'autre avec un canon de 25. J'avais un pistolet-mitrailleur MP7 et toute une collection d'armes de poing, y compris le Sig Sauer P226, un classique des SEAL. Mais l'arme que j'utilisais le plus était un Heckler & Koch (H & K) 416 à silencieux, équipé d'un canon de 25 centimètres et d'un viseur EOTech laser à point rouge doublé, d'un grossissement trois. Mon H & K 416 à canon long (35 centimètres) me servait plutôt pour le tir à distance. Il avait aussi un silencieux et une lunette de visée nocturne 2,5 × 10.

C'est sur cette arme que j'avais monté un laser infrarouge et un viseur thermique qui amélioraient le tir de nuit. Je l'utilisais assez peu, car je préférais le H & K à canon court ; cela dit, c'était une sécurité d'avoir une arme de longue portée.

J'avais fait quelques missions avec un MP7 à silencieux, mais il n'avait pas le même impact que mon H & K 416. Un pistolet-mitrailleur sert plutôt pour l'abordage des bateaux, dans la jungle ou quand se pose la question du poids, de la taille et de la nécessité d'être extrêmement silencieux. Il nous est arrivé de tirer sur des ennemis avec un MP7 à

silencieux sans que leurs camarades, dans la pièce à côté, se réveillent. Impossible de faire ça avec les H & K 416.

J'avais aussi deux pistolets – le Sig Sauer P226 et un H & K 45C. Je préférais le 45. J'avais également un lance-grenades M79, dit « pistolet de pirate » parce qu'il ressemblait à un tromblon. Nos armuriers avaient raccourci le canon et modifié la poignée, pour le rendre aussi maniable qu'un pistolet.

Toutes mes armes avaient été adaptées. On demandait tous des ajustements des poignées, ou du système de détente. Les armuriers retiraient une grande fierté à veiller sur les armes qui veillaient sur nous. Le DEVGRU avait les meilleures armes du métier. Aucun doute.

Lorsqu'on se promenait dans la base, on entendait souvent des tirs ou des explosions. L'entraînement était constant. Il n'était pas inhabituel non plus de croiser des types qui couraient d'un exercice à l'autre, entièrement équipés, leurs armes chargées à l'épaule. Ici, tout était centré sur le combat et l'entraînement.

Je commençais à prendre mes marques dans l'escadron, en 2005, lorsque je me suis retrouvé dans un avion pour l'Afghanistan. À l'époque, l'essentiel de nos efforts se concentrait sur ce pays. La Delta Force gérait l'Irak.

La Delta avait essuyé des revers cette année-là, et avait perdu plusieurs combattants. Ils avaient besoin d'hommes ; le DEVGRU avait répondu présent et mon équipe avait été choisie pour partir en renfort. Mais mon escadron ne voulait pas que mon premier déploiement se fasse avec la Delta, alors je suis resté en Afghanistan. Mais les besoins de la Delta étaient tels que je l'ai finalement rejointe en Irak, avec deux autres SEAL.

Nous sommes arrivés à Bagdad bien après minuit. Le trajet depuis l'ère d'atterrissage de l'hélicoptère s'est fait dans le noir, par un labyrinthe de rues désertes dans la Zone verte. C'était l'été, et la chaleur humide était étouffante. Assis à même le plancher d'un pick-up avec notre barda, la brise nous faisait du bien. Je retrouvais les sensations et les odeurs de mon premier séjour à Bagdad avec la Team Five, en 2003.

Nous étions arrivés juste après le début de l'invasion. Notre première mission était de sécuriser le barrage hydroélectrique Mukatayin, au nord-est de la capitale. Le commandement craignait que les Irakiens le fassent sauter pendant leur retraite pour retarder la progression des Américains.

Le plan était simple. Fondé sur notre expérience (qui était nulle), il consistait à voler directement sur la cible. Cette stratégie permet de prendre l'ennemi de vitesse et de profiter de l'effet de surprise. Nous avions prévu de survoler le barrage en hélicoptère, et de descendre à la corde lisse dans la cour. De là, nous allions investir aussitôt le bâtiment principal, le nettoyer et le sécuriser. Le GROM, l'unité polonaise d'opérations spéciales, se chargerait des bâtiments mitoyens, tandis qu'une autre unité des SEAL sécuriserait le périmètre extérieur avec deux véhicules tout-terrain.

Nous avions attendu quelques jours que les conditions météo s'améliorent, et nous avons reçu l'ordre de partir. J'avais le cœur qui battait fort en montant dans le MH-53. J'attendais ce moment depuis que j'étais gosse et que je lisais des histoires d'embuscades dans le delta du Mékong.

Je participais à ma première vraie opération de combat. J'y avais pensé, j'avais lu des livres sur le sujet et voilà que j'en faisais partie pour de bon.

J'aurais dû avoir peur, ou au moins ressentir de l'appréhension devant ce saut dans l'inconnu ; mais, en fin de compte, je me sentais bien : j'étais là pour de vrai. Je ne voulais pas juste m'entraîner à ce jeu, mais y jouer, et j'allais y goûter pour la première fois.

Le trajet avait pris plusieurs heures et il avait fallu procéder à un ravitaillement en vol. Les vingt hommes de mon équipe étaient serrés comme des sardines dans l'hélicoptère. L'odeur du kérosène emplit la cabine quand l'hélicoptère refit le plein. Nous étions plongés dans l'obscurité complète et je restai dans mes pensées jusqu'au signal.

« Deux minutes ! » cria le chef de bord. Il fit un geste de la main et alluma la lumière rouge. Les hélicoptères arrivèrent à proximité du barrage bien après minuit.

J'ai pris position à la porte et saisi la corde. À cause du bruit des moteurs, je n'entendais rien. Mes camarades et moi étions équipés de matériel d'effraction et de combinaisons contre les risques chimiques. La « Fée des bonnes idées » avait frappé fort lors de cette mission. La Fée des bonnes idées est le nom donné à la tendance des tacticiens à vouloir parer

aux éventualités les plus exotiques. Ils avaient alourdi notre barda de toutes sortes de « bonnes idées ». Nous avions des scies spéciales pour forcer les portails, du ravitaillement et de l'eau pour quelques jours. Nous ne savions pas combien de temps nous allions rester sur le barrage, et nous devions être autonomes. La règle c'est que, en cas de doute, on prend le matériel. Bien entendu, cela signifie que plus on portait de poids, plus cela se ressentait physiquement, plus on était lents, plus c'était difficile de réagir vite aux menaces.

Lorsque l'hélicoptère s'est mis en vol stationnaire, j'ai saisi le filin à deux mains et me suis laissé glisser jusqu'au sol. Nous étions à une dizaine de mètres seulement et le sol arrivait à toute vitesse. J'ai ralenti un peu, mais pas trop, le risque étant que mes coéquipiers me rentrent dedans. Avec tout mon matériel, j'ai atterri comme une tonne de briques. J'avais mal aux jambes en me relevant. Mon fusil braqué, je me suis élancé vers le portail à moins de cent mètres.

Dès que je me suis éloigné de l'hélicoptère, le souffle des rotors m'est tombé dessus. J'étais bombardé de petits cailloux, j'avais de la poussière plein les yeux. Je voyais à peine le portail juste devant moi. Je me suis mis à courir, et le souffle des rotors m'a propulsé dans un sprint incontrôlable. J'ai dû lutter pour rester debout, et c'est littéralement en dérapage que je suis arrivé devant le portail.

Les autres étaient juste derrière moi. J'ai fait sauter la serrure avec ma pince coupe-boulons. À la tête de mon équipe, j'ai foncé vers un groupe de bâtiments. Le bâtiment principal, à l'architecture terne des pays du bloc de l'Est, murs en béton, porte métallique, comportait un étage. Couvert par mes coéquipiers, j'ai ouvert la porte.

J'ignorais ce que j'allais trouver en m'engageant dans le long couloir. On pouvait se faire tirer dessus à tout moment.

Il y avait des pièces de part et d'autre. Nous avons commencé à avancer, et avons distingué du mouvement dans une pièce du fond. Deux mains apparurent, puis plusieurs gardiens irakiens. Ils avaient les mains en l'air et n'étaient pas armés.

Mes coéquipiers s'en occupèrent tandis que je poursuivais ma progression dans le couloir. Je trouvai leurs fusils AK-47 dans l'une des pièces. Aucun n'avait de cartouche dans la chambre. À croire qu'ils dormaient et que le bruit des hélicoptères les avait réveillés.

Le bâtiment était grand. Il nous a fallu un moment pour le sécuriser. Nous étions particulièrement méticuleux car nous voulions vérifier si des explosifs n'avaient pas été mis en place pour faire sauter le barrage. Nous n'avions jamais nettoyé de bâtiment aussi grand, aussi ça a pris plus de temps que prévu.

Il n'y eut pas de blessé, à part un type du GROM qui s'était cassé la cheville en se réceptionnant de sa descente trop rapide à la corde.

Une fois le bâtiment principal sécurisé, mon chef de peloton est venu me voir :

« Hé, tu peux vérifier ma radio ? Je ne reçois pas les communications. »

Quand nous avions sauté, la radio était attachée dans son dos. Je voyais le cordon des écouteurs qui pendait sur son épaule. J'ai vérifié son sac. Tout le bazar avait disparu. Il n'y avait plus que le cordon.

« Tu n'as plus de sac à dos, dis-je.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il a disparu. »

Il n'avait pas fixé correctement son sac à son gilet pare-balles. Le gilet comportait des boucles en nylon sur le devant et dans le dos pour attacher divers objets ou sacs. Mon chef avait dû le faire sommairement, et lorsqu'il était descendu à la corde, avec le vent des rotors, sac à dos et radio avaient été arrachés et précipités dans l'eau, au pied du barrage. La même chose était arrivée à notre médecin. Il avait perdu un lot de morphine dans un sac identique.

Une partie de notre matériel pour cette mission était nouvelle pour nous. Juste avant de nous déployer, des caisses étaient arrivées dans la salle commune de l'équipe. Nous avons une règle : « Entraîne-toi comme tu combats », ce qui signifie ne pas aller au combat avec un équipement que l'on n'a pas déjà utilisé à l'entraînement, et de préférence assez longuement. Nous n'avions pas respecté cette règle, et il était clair que nous avions eu beaucoup de chance que cela ne nous soit pas revenu en boomerang. Telle avait été notre première leçon.

Ce ne fut pas notre seul coup de chance au cours de cette mission. Les Irakiens avaient des armes anti-aériennes prêtes à ouvrir le feu à proximité du barrage. Ils auraient pu tirer sur les hélicoptères pendant qu'ils étaient en vol stationnaire et que nous descendions à la corde.

Cette mission nous a appris énormément : depuis la nécessité de posséder des renseignements plus complets sur la cible jusqu'à la manière d'attacher notre matériel. Heureusement nous n'avions perdu personne. Ce genre de leçon est apprise dans les moments les plus rudes. Le fait que nous soyons restés en vie grâce à la chance m'avait souverainement déplu, et je me suis senti mortifié dans mes tendances perfectionnistes.

Tandis que l'hélicoptère décollait pour nous ramener au Koweït, trois jours plus tard, je me suis rendu compte que nous étions tous des petits nouveaux dans ce genre d'opération. Mes coéquipiers de la Team Five avaient des expériences variables dans les équipes des SEAL, mais cette mission était bel et bien une première pour chacun.

4

Delta

De retour à Bagdad, deux ans plus tard, j'étais un peu plus expérimenté, mais à peine. J'avais réussi ma formation à la Green Team, mais, incontestablement, j'étais encore un petit nouveau. L'avantage était que j'avais eu l'expérience de la capitale irakienne quand j'étais dans la Team Five. En effet, après l'opération du barrage, nous avions été envoyés à Bagdad pour participer à l'arrestation d'anciens fidèles du régime et de chefs insurgés.

La base de la Delta Force se trouvait dans la Zone verte, près du Tigre, dans le centre-ville. J'entrepris de me repérer dès ma descente de l'hélicoptère. La base se trouvait près des « Mains de la victoire », arche triomphale érigée pour célébrer la « victoire » des Irakiens contre l'Iran. C'était une paire de mains géantes tenant des sabres croisés. Le monument se trouvait à côté d'une vaste esplanade destinée aux parades et, dans la journée, des unités entières venaient y poser pour la photo, à côté des mains identiques à celles du dictateur, empreintes digitales comprises.

Le quartier général de la Delta Force était installé dans un palais, anciens bâtiments du siège du parti Baath. J'y entrai pour me faire enregistrer auprès du JOC [*Joint Operation Center*, commandement des opérations spéciales]. J'ai rencontré Jon, mon nouveau chef d'équipe. Je ne savais pas du tout à quoi m'attendre. J'étais excité d'être là et il me tardait de me mettre au travail.

Jon avait été *ranger* avant de rejoindre la Delta Force ; solidement bâti, les bras épais, il avait une barbe brune buissonnante qui lui montait jusqu'aux yeux et descendait jusqu'en haut de la poitrine. On aurait dit Gimli, le nain en colère du *Seigneur des anneaux* – mais en plus grand.

Jon s'était engagé dans l'armée dès la fin de ses études secondaires. Après des années chez les rangers – cheveux rasés et des règles à n'en plus finir –, il avait postulé pour une école d'officiers. Il voulait devenir pilote d'hélicoptère, mais en fait il n'avait pu renoncer à son fusil. Alors il avait passé les tests, était entré dans la Delta Force et avait grimpé quelques échelons.

« Bienvenue au paradis, me dit-il en allant vers la salle commune de l'équipe. Il fait assez chaud pour toi ?

— Au moins, vous avez l'air conditionné. La dernière fois que je suis venu, on dormait dans des tentes. Il a fallu des semaines avant qu'on nous installe la clim'.

— C'est un peu mieux par ici », me répondit-il en ouvrant la porte.

La salle se trouvait dans l'une des ailes du palais. Les couloirs étaient larges, les plafonds hauts, les sols en marbre. J'allais partager une chambre avec lui et un autre nouveau dans l'équipe. Ma couchette était la plus proche de l'entrée, et je posai mes bagages à côté. Jon m'aida à ranger mes affaires avant de me faire faire le tour du palais.

Il comprenait entre autres une salle d'exercices, un réfectoire et une piscine – plusieurs piscines, en fait. Chaque équipe disposait de deux chambres. La mienne comptait cinq hommes. L'un d'eux était un ancien de la Marine royale britannique qui avait la double nationalité. Il était venu aux États-Unis, s'était engagé et avait fait son chemin dans les rangs de la Delta Force. Les autres étaient comme Jon, anciens rangers ou anciens des forces spéciales. Le moins expérimenté était un ranger blessé en Somalie lors de la bataille du « Faucon noir ». Il avait l'air d'un Amish, avec sa coupe au bol et sa barbe clairsemée.

J'ai échangé quelques mots avec les uns et les autres, et j'ai passé le reste de la nuit à ranger mon matériel. J'ai commencé par déballer mon « matériel d'opération » dans un cagibi devant la chambre, à portée de main au cas où. J'ai défait mes vêtements et préparé ma couchette. Nous avions chacun des lits superposés. Nous utilisions celui du haut comme rangement

et dissimulions celui du bas avec un poncho de camouflage pour avoir un peu d'intimité.

L'aube pointait déjà quand j'ai terminé mes rangements. Nous avions des horaires de vampires, on dormait le jour et on opérait la nuit. La plupart des gars venaient de se coucher. La salle commune disposait d'un canapé et d'une télé. Je me servis un café et branchai la télé. Jon arriva sur ces entrefaites.

« On te mettra au courant demain. Dis-moi si tu as besoin de quelque chose.

— Non, merci.

— On a pas mal bossé ces derniers temps. Aujourd'hui, c'était calme mais c'est inhabituel. Je suis sûr qu'on va sortir demain soir. »

Il n'y avait aucun moyen de commencer en douceur.

Je me levais tous les jours dans l'après-midi, et je profitais de la piscine avec mon iPod. Vautré sur un matelas gonflable, j'écoutais les Red Hot Chili Peppers ou Linkin Park. Je flottais, je profitais du soleil et je me relaxais. Un de mes camarades prenait soin du gazon autour de la piscine. C'était son passe-temps. Dans un pays aussi aride et sablonneux, un bout de pelouse est un vrai luxe. Je sentais l'odeur de l'herbe coupée depuis mon matelas.

Ensuite, j'allais prendre mon petit déjeuner et m'entraîner dans la salle de gym, ou bien j'allais courir. Je me rendais au champ de tir aussi souvent que possible. Les ordres de mission commençaient à arriver quand la nuit tombait ; un ou deux avec de la chance.

Je faisais partie de la *roof team* [équipe des toits], nous volions sur les nacelles extérieures de l'hélicoptère, un MH-6 *Little Bird*. Nous atterrissions sur le toit des cibles et attaquions les sites par le haut. Puis, le reste des forces d'assaut arrivait en blindés et s'occupait du rez-de-chaussée.

Le *Little Bird* est un hélicoptère léger utilisé dans les opérations spéciales de l'armée américaine. Il a une carlingue caractéristique en forme d'œuf et deux nacelles qui servent de bancs à l'extérieur. Dans la variante d'attaque, les nacelles sont remplacées par des roquettes ou des mitrailleuses.

Les pilotes venaient du 160e régiment aérien des opérations spéciales. Le 160e assurait la plupart des missions du JSOC. Nous avons travaillé ensemble pendant des années et ces pilotes sont certainement les meilleurs du monde. Basés à Fort Campbell, dans le Kentucky, on les a surnommés les Patrouilleurs de nuit, car presque toutes leurs missions ont lieu la nuit.

J'avais eu l'occasion de voler à bord des *Little Bird* dans la Green Team, mais, à Bagdad, je me retrouvais sur la nacelle presque tous les soirs. La ville défilait sous moi, brouillée par la vitesse.

Il était un peu plus de minuit, je venais d'arriver, et je n'entendais que le grondement des moteurs et le rugissement du vent. À cent vingt kilomètres à l'heure, le souffle de l'air secouait mes jambes suspendues dans le vide. Je savais que la clef de la réussite tenait à la capacité de prendre calmement des décisions claires. Pas évident quand on chevauche des montagnes russes.

J'ai resserré la bandoulière de mon fusil pour le garder collé à ma poitrine, et vérifié une dernière fois le lien de sécurité qui m'attachait à l'hélicoptère, au cas où je glisserais de mon banc. D'où j'étais, je voyais le *Little Bird* qui nous escortait à droite, rendu vert par mes lunettes de vision nocturne. De l'autre appareil, un des types de la Delta Force m'a fait un doigt. Je lui ai rendu son salut.

Cette fois, nous étions aux trousses d'un gros intermédiaire en armement, un maillon de plus dans la chaîne qui alimentait les terroristes. Il était retranché dans un groupe de maisons basses près du centre-ville ; protégé par plusieurs hommes armés, il disposait d'une importante cache d'armes. Nous avions pour mission d'arriver en hélicoptère par le toit et de donner l'assaut de là. Une autre équipe devait converger vers la maison en véhicule blindé, un Pandur équipé de mitrailleuses lourdes de 50 mm et de lance-grenades Mark-19. Ils attendraient une minute, le temps pour nous de créer une brèche dans la porte située sur le toit et de faire diversion. Alors ils forceraient le rez-de-chaussée tandis que nous progresserions vers le centre de la maison.

Sous l'hélicoptère, la ville était un fouillis de rues et de ruelles, un maillage serré autour de pâtés de maisons trapus. De temps en temps, on débouchait sur un espace abandonné, une décharge. J'étais posté à l'avant de la nacelle, près du cockpit. Jon était de l'autre côté.

« Une minute », dit le pilote par radio. Il doubla le message par le geste, devant mes yeux, pour être sûr que j'avais compris le signal.

Le laser du copilote pointait le toit de la cible. Nuit après nuit, ces hommes parvenaient à diriger l'hélico à des endroits très précis : un toit-terrasse perdu au milieu de milliers d'autres toits-terrasses qui se ressemblaient. Je ne sais pas comment ils faisaient.

L'hélicoptère a entamé sa descente vers le toit désert. Il s'est mis en vol stationnaire. Le pilote était capable de poser les patins de l'appareil au ras du toit. Au lieu de descendre à la corde lisse, le patin nous servait de marchepied pour sauter sur le toit. En moins de dix secondes, notre équipe de quatre hommes avait débarqué et le *Little Bird* était reparti.

Le spécialiste en explosifs a couru à la porte du toit, placé sa charge et l'a fait sauter. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu la charge du rez-de-chaussée, suivie de coups de feu.

Jon en tête, nous avons dévalé l'escalier.

« Nous sommes sur le mauvais toit », dit Jon presque tout de suite.

Les coups de feu venaient de la maison d'à côté. J'ai entendu plusieurs petites explosions, sans doute des grenades à main, tandis que nous sommes remontés sur le toit et avons couru jusqu'à l'angle.

« C'est la mauvaise maison », confirma Jon. Nous voulions voir si, de là, il y avait moyen d'aider nos camarades.

Les maisons se ressemblaient toutes depuis les airs et, pour la première fois, les pilotes s'étaient trompés de cible. Arrivés par le sud, nous avions atterri sur un bâtiment trop loin au nord.

« Il faut gagner l'autre maison, dit Jon. Nous ne servons à rien ici. »

L'immeuble voisin était à l'est de la cible et avait deux étages, il nous servirait donc à couvrir la cible car il était plus haut.

« Un aigle touché », entendis-je à la radio. Cela voulait dire que l'un des nôtres avait été blessé.

Un des hommes de la Delta Force avait été atteint au mollet. Les autres avaient reçu une pluie de grenaille à cause des grenades à main.

Les insurgés, à l'intérieur de la maison, lançaient leurs grenades dans la cage d'escalier. Ils ralentissaient la progression des nôtres qui, après avoir nettoyé le rez-de-chaussée, tentaient de gagner le premier étage.

L'équipe au sol demanda l'évacuation du blessé et se retira de l'escalier. Après avoir dégagé du mauvais bâtiment, nous avons pu faire le

tour du bloc en courant et monter sur le toit de la maison plus haute à l'est de la cible.

Le bruit des explosions et des coups de feu résonnait. Depuis le toit de la maison qui donnait sur la cible, nous avons commencé à chercher les insurgés. Les rayons laser dansaient sur les fenêtres de la cible, à la recherche des ennemis. Toutes les minutes, un ennemi passait son AK-47 par une fenêtre du premier et tirait une longue rafale sur nos camarades en contrebas. *Allahou Akbar !* criaient-ils ensuite.

La situation était bloquée. L'équipe au sol ne pouvait pas monter par l'escalier et nous ne pouvions pas, d'où nous étions, passer sur le toit de la cible. J'ai entendu qu'on lançait un appel radio à l'unité mécanisée d'infanterie stationnée à dix coins de rues de là pour assurer la sécurité éloignée.

Nous aimions bien avoir deux cercles concentriques de sécurité. Ce soir-là, le plus proche était une escouade de rangers postée à un pâté de maisons du secteur. À un kilomètre et demi de là, il y avait des tanks M1 et des véhicules de combat Bradley équipés d'une tourelle avec un canon de 25 mm capables de transporter vingt hommes.

« Faites venir les Bradley ! » lança quelqu'un à la radio.

J'entendais les chenilles mordre l'asphalte.

« Pulvérisez-moi tout le premier étage ! » cria le patron de l'assaut au commandant du Bradley perché au-dessus de la tourelle.

Le blindé enfonça un mur de pierre côté sud de la maison, s'arrêta dans la cour et tira une courte rafale avec son 25 mm. Les petits obus n'eurent pas de mal à s'enfoncer dans les murs du premier étage, découpant de grandes brèches dans le béton.

Lorsque le Bradley recula, le patron de l'assaut courut jusqu'au véhicule.

« Continuez à tirer ! leur cria-t-il par l'écoutille.

— Quoi ? demanda le canonnier.

— Je veux que vous démolissiez tout le premier étage. Qu'il ne reste rien debout ! »

Le Bradley a refait feu, ses chenilles écrasaient bruyamment les débris. L'un des insurgés a crié « *Allahou Akbar !* » et a lâché des longues rafales depuis sa fenêtre.

Cette fois, le Bradley n'a pas reculé. Les types poussaient des exclamations au même rythme que les explosions. Très vite, le Bradley « a fait Winchester » – « à court de munitions » en termes militaires. On a fait venir un second Bradley, qui a tiré aussi jusqu'à épuisement de ses munitions.

Le temps que le second Bradley se retire, un violent incendie s'était déclaré au premier étage. Une fumée noire et épaisse sortait par les fenêtres et montait vers le ciel. De notre position sur le toit voisin, nous entendions les hurlements des terroristes. Perché à l'angle nord-est du bâtiment qui donnait sur l'arrière de la cible, j'avais du mal à distinguer quoi que ce soit à travers les tourbillons de fumée.

Une tête et un buste sont apparus brusquement à une fenêtre.

Sans réfléchir, j'ai braqué mon laser sur sa poitrine et j'ai tiré. Touché, il est retombé dans la pièce noyée dans la fumée.

Jon a couru vers moi.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai vu un type à la fenêtre, là.

— T'es sûr ? demanda-t-il en pointant son scanner sur la fenêtre en question.

— Ouais.

— Tu l'as eu ?

— J'en suis à peu près sûr.

— OK. Bouge pas d'ici. »

Jon est retourné à son poste et je me suis remis en quête de nouvelles cibles. Je n'avais pas le temps de m'attarder sur ce qui venait de se passer ni d'avoir des états d'âme. C'était la première fois que je tirais sur quelqu'un. J'avais déjà beaucoup réfléchi à ce que j'éprouverais. Je me suis rendu compte que je n'éprouvais rien du tout. Les types, dans cette maison, avaient tenté de tuer mes amis, et ils n'auraient pas hésité à me tirer dessus.

Malgré l'intervention des deux Bradley et malgré l'incendie, il y avait encore des cris et des tirs. Stratégiquement, ça n'avait aucun sens de donner l'assaut par l'escalier.

« Ils vont faire exploser la baraque », dit Jon.

Jon prit la décision de nous faire quitter le toit pour ne pas prendre le risque de nous exposer au souffle de l'explosion. Nous avons rejoint les autres à terre. Une petite équipe, conduite par les types de l'EOD [*Explosive*

Ordnance Disposal], s'est introduite au rez-de-chaussée de la maison pour installer une bombe aérosol. Ces explosifs combinent des effets thermiques d'onde de choc et de dépression, et sont utilisés pour forcer les bunkers, faire s'effondrer les immeubles et tuer les ennemis protégés par un gilet pare-balles.

Quelques minutes plus tard, la charge était en place et l'équipe est revenue à toute vitesse se mettre à couvert à côté de moi. À l'abri du Pandur, j'ai entendu le décompte de l'artificier. Je me préparais au choc.

Rien.

Tout le monde scrutait le type. Nous avions tous la même expression perplexe. Jon s'est approché de lui.

« Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai dû faire une erreur dans le timing », bredouilla-t-il.

Je suis sûr que son cerveau fonctionnait à cent mille à l'heure. Il essayait de comprendre ce qui clochait.

« T'as doublé le détonateur ? »

Nous étions tous formés à la technique qui consiste à placer deux détonateurs dans une charge pour être sûr qu'au moins l'un des deux fonctionne. C'est la règle de base.

Ça n'allait pas nous aider à prendre la bonne décision : renvoyer l'équipe pour réamorcer la charge, ou attendre et voir ce qui se passait ? Les insurgés avaient eu tout le temps de descendre au rez-de-chaussée, et peut-être étaient-ils prêts à accueillir le retour des assaillants. Et si l'artificier s'était trompé dans le chronométrage, la charge pouvait exploser à tout moment. Finalement, il a été décidé de renvoyer l'artificier pour placer un deuxième détonateur. La petite équipe est retournée dans la maison. On continuait, de notre côté, à les couvrir ; deux ou trois minutes plus tard, l'équipe était de retour derrière le Pandur.

« Alors, ça va sauter cette fois ? lui demanda Jon ironiquement.

— Ouais, j'suis pas mal sûr, répondit l'artificier. Double détonateur. »

La bombe a explosé et la maison s'est effondrée, soulevant un nuage de poussière opaque qui nous a recouverts d'une fine pellicule comme du talc. J'ai regardé le nuage s'élever dans le ciel et rester suspendu dans l'air humide du matin. Le soleil émergeait.

Nous sommes allés fouiller les décombres, à la recherche de corps et d'armes. Il y avait au moins six combattants morts. La plupart au premier

étage. Ils avaient le visage couvert de suie. Jon vit des sacs de sable à côté des corps.

« Hé, regarde-moi ça ! Ils ont transformé tout le premier étage en place forte. On a eu de la chance que les pilotes se soient trompés. Ça nous a probablement sauvé la vie.

— Comment ça ?

— Si on avait débarqué sur le bon bâtiment, on aurait donné l'assaut à une position barricadée et parée à l'attaque. On aurait peut-être eu la surprise de notre côté, mais nos chances n'auraient pas été aussi bonnes avec un tel comité d'accueil. On aurait essuyé des pertes à coup sûr. »

Je suis resté silencieux. Jon me disait que nous avions eu de la chance. Une erreur nous avait probablement sauvé la vie. Notre vie tenait à un pur hasard, rien de plus.

Après la fouille des gravats, le retour à la base, dans les Pandur, était resté très silencieux. Nous avions faim, nous étions fatigués. Nous avions le visage couvert de suie. D'habitude, quand on réussissait l'assaut d'une cible difficile à prendre, on était excités, on faisait les fanfarons. Les paroles de Jon me revenaient, je prenais lentement conscience de ce qui venait de se passer.

Si la mission s'était déroulée comme prévu, le *Little Bird* nous aurait déposés sur le toit de l'autre maison et nous serions tombés, dès le premier étage, sur au moins quatre hommes armés jusqu'aux dents. Un échange de tirs à quatre contre quatre dans une petite pièce ne se termine jamais bien.

Le temps de nous garer à la base, j'avais fini de ressasser ces sombres pensées. Je chassais ces idées pour ne retenir que ce que j'avais appris : parfois, le hasard peut vous sauver la vie. Et il faut toujours doubler les détonateurs.

À la fin du déploiement, j'ai rejoint la Pope Air Force Base, en Caroline du Nord, où est basée la Delta Force. À notre descente de l'avion, les hommes de l'unité m'ont accueilli exactement comme si j'étais l'un des leurs.

Avant de reprendre l'avion pour Virginia Beach, Jon me tendit une plaque. C'était la reproduction d'un dessin qui représentait un homme de la

Delta Force et un *Little Bird*. Le dessin était encadré de vert et comportait le sceau de l'unité.

« Je tiens à t'offrir ceci, me dit Jon. Tous ceux qui ont travaillé avec nous en ont un. »

L'auteur du dessin était le sergent maître Randy Shughart, un sniper de la Delta Force. On avait retrouvé l'original du dessin après qu'il avait été tué en Somalie. Il s'était porté volontaire, en attendant les renforts, pour défendre le site où un *Black Hawk* s'était écrasé. La population de Mogadiscio l'avait lynché. Shughart a reçu la médaille d'Honneur à titre posthume.

Avant le 11 septembre, la Delta Force et le DEVGRU étaient en rivalité. Nous étions l'un et l'autre dans le dessus du panier, et le débat faisait rage pour savoir quelle unité était la meilleure. Mais, avec la guerre, le temps de ces gamineries et de ces conneries était terminé. J'avais été traité en frère d'armes pendant toute la mission.

J'avais serré la main de Jon et embarqué pour Virginia Beach.

De retour au DEVGRU le lendemain, j'ai retrouvé Charlie et Steve. Ils sont venus dans ma cage pendant que je rangeais mon matériel, et remettais tout en place. L'escadron rentrait de mission en Afghanistan ; comparé avec ce que j'avais vécu à Bagdad, ils avaient été assez tranquilles.

L'Irak avait été très excitant mais j'étais content de retrouver mes camarades.

« On dirait que tu as été pas mal occupé là-bas, me dit Charlie.

— Quand c'est que tu pars pour Fort Bragg[1] retrouver tes frères ? » demanda Steve.

Ils se payaient ma tête, mais sachant ce que valaient mes plaisanteries, je me contentai de répondre : « Ha-ha, moi aussi ça me fait plaisir de vous revoir. »

Oui, c'était bon d'être de retour à la maison.

J'attendais ma permission avec impatience. Après, ce serait de nouveau le Mississippi pour l'entraînement au tir. Je savais que ma seule chance de leur clouer le bec était le champ de tir. On venait de rentrer, mais

ça n’allait pas durer bien longtemps. Deux semaines de permission, pas plus, et retour à l’entraînement. Un cycle qui allait se reproduire pendant presque dix ans.

1. Fort Bragg : nom de la base des forces spéciales.

5

L’homme de tête

En décembre 2006, nous avons été déployés en Irak de l’ouest. C’était ma troisième rotation depuis que j’avais intégré le DEVGRU. J’avais passé la dernière à collaborer étroitement avec la CIA. Cela me faisait du bien de me retrouver avec mes camarades au lieu d’aider la CIA à former des soldats afghans. On travaille souvent avec les autres unités, mais c’est toujours mieux d’être avec les siens ; nous sommes taillés dans le même bois.

Mon escadron était posté le long de la frontière avec la Syrie, et travaillait dans certaines des pires agglomérations d’Irak, comme Ramadi, la base d’Al-Qaïda en Irak. Notre mission était de repérer les têtes pensantes des réseaux, qui introduisaient des combattants étrangers et des armes iraniennes en Irak.

Les marines en poste à Al-Anbar nous demandèrent de les aider à nettoyer et sécuriser plusieurs maisons d’un village près de la frontière syrienne. Le village était un vrai paradis pour les insurgés et plusieurs de leurs chefs vivaient près du centre. Le plan prévoyait d’investir les maisons de nuit. Les marines prendraient le relais dans la matinée et encercleraient le village.

Alors même que nous étions entassés dans le *Black Hawk*, j’avais du mal à me réchauffer.

Nous avions emmené un chien de combat qui détectait les explosifs et nous aidait à pister les combattants ennemis. J’aurais bien voulu prendre

l'animal sur mes genoux pour me réchauffer, mais son maître tirait sur sa laisse chaque fois.

Il faisait un froid glacial lorsque nous avons atterri à six kilomètres du village. Je me protégeais les yeux de la poussière en attendant que l'hélicoptère soit reparti. Le bruit des moteurs s'estompa, tandis qu'il retournait vers la base aérienne Al-Asad, à l'est.

Je tapai des pieds et me frottai les mains pour leur redonner un peu de chaleur pendant que nous nous organisions avant de bouger.

Je m'étais déjà rendu deux fois en Irak, mais ce déploiement était différent. L'ennemi avait évolué. Comme ils savent si bien le faire, les SEAL se sont adaptés. Au lieu de survoler la cible en direct, comme avant, nous nous faisions déposer à des kilomètres pour continuer à pied, discrètement. Du coup, l'ennemi n'entendait pas les hélicos. Nous étions passés de la technique bruyante et rapide dont le but était de prendre l'ennemi par surprise, à une technique silencieuse et lente, qui nous permettait de préserver l'effet de surprise encore plus longtemps : nous étions capables de nous glisser chez eux, jusque dans leur chambre, et de les réveiller sans qu'ils aient le temps de se défendre.

Mais le trajet jusqu'à la cible n'était pas évident, surtout par une nuit d'hiver glaciale. Le vent transperçait nos uniformes. J'étais placé à la tête de la troupe. J'étais l'homme de tête.

Une leçon que nous apprenons vite, aux SEAL, est de nous sentir à l'aise dans les situations inconfortables. Et dès mon enfance j'avais été confronté au froid en Alaska lorsque j'accompagnais mon père quand il allait relever ses pièges.

Lorsqu'il faisait froid en Irak, ou durant la semaine d'enfer au BUD/S, je repensais à mon enfance en Alaska. J'entendais encore le ronronnement de la motoneige quand nous allions relever les pièges, loin du village, au milieu du désert glacé.

Je retrouvais les sensations de la motoneige qui flottait dans la poudreuse fraîche, comme une planche de surf traversant une vague. La température oscillait autour de moins vingt degrés, et notre haleine se cristallisait dans l'air.

Lors de l'un de ces jours d'hiver, j'étais enveloppé dans une combinaison de ski Carhartt que j'avais remontée jusqu'au menton, je portais des bottes épaisses et des gants. Une chapka en castor fabriquée par

ma mère me couvrait les oreilles et un foulard me protégeait le visage, où l'on ne voyait plus que mes yeux. J'avais chaud partout sauf aux mains et aux pieds. Cela faisait des heures que nous étions dehors et je ne sentais presque plus mes orteils.

J'essayais en vain de les bouger dans mes épaisses chaussettes de laine. Recroquevillé dans le dos de mon père pour ne pas sentir le vent, je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à mes mains et mes pieds glacés. Nous avions déjà relevé deux martres et une fouine de la taille d'un chat, avec une queue buissonnante comme celle d'un écureuil et une soyeuse fourrure brune. Mon père vendait les fourrures au village pour compléter ses revenus, ou bien ma mère en faisait des bonnets pour mes sœurs et moi.

Mais le froid mordant m'enlevait tout le plaisir d'être avec mon père. Pourtant, je l'avais supplié de m'emmener avec lui pour cette expédition.

« Tu es bien sûr ? m'avait-il demandé. Tu sais qu'il fait très froid, aujourd'hui.

— Je veux venir. »

Je n'avais qu'une envie, c'était d'accompagner mon père et de ne pas rester bloqué à la maison. J'avais deux sœurs, et le lien que j'avais tissé avec mon père était très fort. C'était un truc de mecs ; il m'apprenait à tirer, à chasser, à poser les pièges. En grandissant, il me laissait chasser et pêcher seul et il m'arrivait de remonter la rivière dans le bateau familial pendant toute une semaine. D'une certaine manière, c'était mon premier contact avec la « règle des grands garçons » et j'en profitais pleinement. Sans compter que je n'avais aucune envie de rester à la maison avec les filles.

Je préférais tout le temps être dehors. J'aimais me retrouver dans la nature – sauf quand il faisait trop froid. J'avais compris que si mon père acceptait que je l'accompagne, il n'était pas question que je me plaigne du froid comme un gosse. Mais là, au bout de plusieurs heures dehors, il fallait que je me réchauffe les pieds et les mains.

« Papa ! criai-je dans le vent, tâchant de couvrir le bruit de la motoneige. Papa ! J'ai les pieds gelés ! »

Mon père, qui portait exactement la même tenue que moi, arrêta l'engin. Il se retourna, et j'imagine qu'il vit un petit garçon claquer des dents derrière son foulard.

« Je suis gelé.

— Nous n'avons plus que quelques pièges à relever, me dit mon père. Tu peux tenir ? »

Je le regardais, répugnant à lui répondre par la négative. Je ne voulais pas le décevoir. Je le fixais en espérant qu'il allait faire le choix pour moi.

« Je ne sens plus mes pieds, insistai-je.

— Descends de la motoneige et marche derrière moi. Suis mes traces. Je vais continuer, je ne serai pas loin devant. Ne sors pas des traces et n'arrête pas d'avancer, c'est ça qui te tiendra chaud. »

J'obéis et rajustai la bandoulière de la carabine que j'avais dans le dos.

« Tu as bien compris ? » me demanda mon père.

Je hochai la tête.

Il redémarra en direction du piège suivant. Je commençai à marcher et mes pieds se réchauffèrent.

Les amoureux de la vie au grand air dépensent des milliers de dollars pour faire l'expérience de la toundra de l'Alaska, mais, pendant presque toute mon enfance, je n'avais qu'à sortir de chez moi pour la vivre.

Il y avait dans ma famille un goût de l'aventure qui n'était pas commun. J'avais cinq ans lorsque nous nous sommes installés dans un petit village inuit au plus profond de l'Alaska. Mes parents étaient tous les deux missionnaires ; ils s'étaient rencontrés au collège, en Californie, et s'étaient vite rendu compte que leur foi non seulement les poussait à répandre le christianisme, mais faisait aussi appel à leur goût pour l'aventure.

En plus de son œuvre de missionnaire, mon père travaillait pour l'État. Son poste exigeait un diplôme et il était l'un des rares au village à en avoir un.

Ma mère restait à la maison pour s'occuper de nous. Elle nous aidait à faire nos devoirs, et exerçait sa discipline sur nous. J'étais le deuxième des trois enfants. Nous avions une vie familiale intense, car il n'y avait pas grand-chose à faire dans le village. Les hivers y étaient terribles, et nous nous retrouvions souvent autour de la table de la cuisine pour jouer à des jeux de société.

Mais parler de village est un peu exagéré. Il y avait deux magasins, pas plus gros à eux deux qu'un garage, une petite école et un bureau de poste. Pas de centre commercial. Pas de cinéma, mais un des magasins louait des cassettes. Le joyau du patelin était sa piste d'atterrissage, dont la longueur pouvait accueillir un 737 et de gros avions cargos à hélices. Cela faisait du

village un centre pour la région. Les petits avions de brousse charriaient leur lot de chasseurs et de randonneurs arrivés d'Anchorage et les déposaient dans les villages les plus reculés, le long de la rivière.

Nous occupions une maison à un étage à cent mètres de la rivière. Elle avait une vue splendide sur le fabuleux paysage de l'Alaska. De temps en temps, j'avais la chance de voir un orignal ou un ours depuis ma porte. Quand je n'étais pas à l'école, j'étais dehors à la chasse et à la pêche. Depuis tout petit j'étais à l'aise dans les bois, un fusil à la main, autonome et responsable.

Pendant l'entraînement au BUD/S, j'avais excellé en combat terrestre. Ce n'était pas très différent des expéditions de chasse de mon enfance. Les hommes venaient d'horizons très différents, et chacun était meilleur dans telle ou telle discipline. Je m'en sortais bien dans l'eau mais je me sentais plus à l'aise pendant l'entraînement aux armes et à la guerre terrestre. Au DEVGRU, je me retrouvais donc souvent en position d'homme de tête. Par cette nuit glaciale en Irak, les quatre kilomètres jusqu'à la cible prendraient une heure environ. Nous sommes arrivés vers trois heures du matin. Je voyais les lumières du village clignoter, de l'autre côté d'une route.

C'était un trou perdu et poussiéreux.

Des sacs en plastique bleu clair s'envolaient le long de la rue. Une puanteur montait d'un égout à ciel ouvert. Je distinguais tout juste les maisons beige, qui prenaient des reflets verdâtres dans les lunettes de vision nocturne. Les lignes électriques qui suivaient la route jusqu'en Syrie pendaient. Tout paraissait minable et décati.

Dès l'arrivée dans le village, les équipes se sont séparées pour gagner leurs cibles. J'ai conduit la mienne jusqu'à la maison à investir. Arrivé au portail, j'ai appuyé sur la poignée. La lourde porte métallique noire s'est ouverte en grinçant. J'ai poussé le battant juste ce qu'il fallait pour voir à l'intérieur. La cour était dégagée.

La porte d'entrée avait une grande fenêtre protégée par une grille décorative d'où j'ai pu scruter l'entrée, tandis que les lasers de mes camarades glissaient sur les fenêtres du premier.

Cette porte non plus n'était pas verrouillée. Je l'ai poussée doucement. Je me suis posté sur le seuil, prêt à tirer. J'ai attendu le signal. Un camarade a levé le pouce. J'ai cligné des yeux plusieurs fois pour les nettoyer de la poussière. Je portais vingt-cinq kilos de matériel par-dessus une veste d'hiver et j'essayais de me déplacer comme un chat.

Réfléchis calmement, me dis-je.

L'entrée était encombrée. Un petit générateur était posé sur le sol. Il y avait une porte juste devant moi et une autre à ma droite. J'ai délaissé la porte de droite, bloquée par le générateur, et j'ai franchi tout doucement celle d'en face.

Mes sens étaient en alerte maximale. Je tendais l'oreille pour capter le moindre son qui viendrait du premier étage et je parcourais des yeux la pièce vide. L'odeur du kérosène qui montait de l'appareil de chauffage m'agressait les narines.

J'avais l'impression de faire un énorme tapage à chaque pas. Nous étions entraînés à affronter des insurgés avec des ceintures d'explosifs ou des AK-47. Ils pouvaient surgir de n'importe quelle porte.

Des rideaux fermaient le couloir vers les chambres. Je détestais les rideaux ; avec une porte au moins, on se sentait un peu protégé. J'ignorais s'il y avait quelqu'un qui m'observait, caché derrière, et qui guettait ma silhouette pour tirer.

La partie se terminait là. Impossible que les pièces qui restaient soient vides. Nous ne savions pas si les occupants nous avaient entendus entrer. Lors de mon déploiement précédent, avec la Delta Force, plusieurs de leurs hommes avaient été tués à l'entrée de la maison où les attendait un tireur embusqué derrière des sacs de sable. Leçon terrible qui est restée gravée dans notre tête. Nous y pensions toujours en pénétrant dans une cible.

Je m'arrêtai deux secondes, pour piéger un adversaire embusqué qui se serait impatienté. Il y avait de la lumière dans la pièce derrière le rideau. Je relevai mes lunettes de vision nocturne et écartai lentement le rideau.

Un frigo tout en hauteur se dressait au coude d'un couloir en L. J'ai repéré une porte ouverte et je suis allé rapidement me poster à côté, pendant que mes camarades s'introduisaient dans le couloir pour dégager les autres pièces. L'un d'eux me suivait quand je repoussai la porte de la chambre et entrai. Pas un mot n'avait été échangé ; chacun connaissait son boulot.

Il y avait trois matelas à même le sol. J'ai vu deux yeux dans la pénombre. C'était un jeune homme avec une barbe maigrelette et des yeux sombres. Il paraissait nerveux et ses yeux faisaient sans cesse des allers et retours.

Je trouvais bizarre qu'il soit là assis à nous regarder.

Il y avait aussi deux femmes, réveillées, qui fixaient la porte. Je me dirigeai tout de suite vers l'homme. J'avais compris que quelque chose ne collait pas, parce que les hommes dorment normalement dans des chambres séparées des femmes. Je leur ai fait un geste avec la paume ouverte pour leur faire comprendre de rester calmes. L'homme essaya de parler.

« Chutttt ! » murmurai-je. Pas question qu'il donne l'alerte.

Il ne me quitta pas un instant des yeux. Je le pris par le bras droit et le mis debout, repoussant les couvertures pour m'assurer qu'il ne cachait pas d'armes. Je le maintenais contre le mur, et j'ai soulevé les couvertures des femmes. Il y avait une petite fille qui ne devait pas avoir plus de cinq ou six ans. La mère de la fillette l'a attrapée et serrée contre elle.

J'ai poussé l'homme au milieu de la pièce, lui ai passé des menottes souples aux poignets et enfilé un capuchon sur la tête. Mon coéquipier surveillait les femmes pendant que je fouillais les poches de l'homme. Puis je le fis mettre à genoux, la tête dans l'angle du mur. Il essaya de parler, mais je lui appuyai la tête contre le mur pour étouffer sa voix.

Notre chef, celui qui supervisait la mission, passa la tête par la porte.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Un MAM, répondis-je, ce qui est l'abréviation de *military-aged man* [homme en âge d'être soldat]. J'ai pas fini de fouiller la pièce. »

J'allai à l'autre bout de la chambre, près des matelas. J'ai vu dépasser la crosse marron d'un AK-47. Sur une pile de sacs en plastique, il y avait aussi un étui à cartouches et une grenade à main.

« AK, dis-je. Cartouchière de poitrine. Grenade. Merde ! » J'étais furieux de ne pas avoir repéré les armes plus tôt. Mon coéquipier qui s'était chargé de surveiller les femmes ne les avait pas vues non plus.

L'homme que nous avions coincé était donc un combattant, et un petit malin, en plus. Il avait caché ses armes pour que nous ne puissions pas les voir en entrant dans la chambre.

Je n'avais qu'une envie, abattre ce type sur-le-champ. Il connaissait nos règles et les utilisait contre nous. Nous ne pouvions lui tirer dessus que

s'il représentait une menace. S'il avait eu des couilles, il nous aurait allumés dès que nous avions franchi la porte. Il savait que nous étions dans la maison. Il nous avait entendus arriver et avait sans doute pensé qu'il pouvait se cacher avec les femmes.

Une fois la maison sécurisée, j'ai conduit l'homme dans une autre pièce pour l'interroger. Le sol était recouvert de tapis et de nattes. Une télé posée sur le sol était allumée, mais l'écran restait neigeux. L'interprète à côté de moi, je dégageai la tête de mon prisonnier. Il avait le visage en sueur, et clignait des yeux, agrandis par la lumière.

« Demande-lui de nous expliquer pourquoi il avait ces armes, dis-je à l'interprète.

— Je suis un invité, dans cette maison, dit l'homme.

— Ah ? Et comment se fait-il que je vous ai trouvé avec les femmes et la fillette ? Les invités ne dorment pas avec les femmes.

— L'une d'elles est ma femme.

— Mais je croyais que tu étais un simple invité. »

L'interrogatoire continua comme ça pendant une demi-heure. Il n'arriva pas à nous raconter une histoire cohérente et le lendemain matin nous l'avons remis aux marines.

C'était frustrant, car le scénario se répétait à chaque mission. On les attrapait et ils étaient relâchés. On les retrouvait dans la rue à peine quelques semaines plus tard. Je savais que le type débusqué dans la chambre avec les femmes n'allait pas tarder à être relâché. Les seules fois où on ne les retrouvait plus dehors, c'était quand ils décidaient de combattre et qu'ils étaient abattus.

Nous avons découvert plus tard, grâce à des anciens du village, que les hommes (dont celui pris dans la chambre des femmes) faisaient partie d'une cellule d'insurgés qui allaient d'une maison à l'autre. Le type que nous avions arrêté était bien dans sa famille ce soir-là. Les trois autres hommes de sa cellule avaient été tués la nuit même après un court échange de tirs avec mes camarades. Ceux-ci avaient eu la chance de leur tomber dessus avant que les insurgés aient le temps de réagir. Dans la maison, ils avaient trouvé des armes, des mines et des explosifs pour piéger les routes.

Après avoir nettoyé nos cibles de départ, nous avons fouillé les autres maisons du village. Dans une chambre, je suis tombé sur une pile de

soutiens-gorge dans un tiroir. J'en ai choisi un joli en dentelle blanche avec un ruban, et l'ai fourré dans l'une de mes poches de pantalon.

Dehors le vacarme des gros hélicoptères CH-53 de la marine résonnait dans le village.

BOP BOP BOP BOP BOP.

Le soleil se levait lorsque nous avons pris position dans une maison voisine sécurisée. Il gelait. Les matinées sont toujours les moments les plus froids de la journée.

Je levai les yeux à temps pour voir passer en trombe deux gros hélicos grisâtres. On les surnommait les « bus ». Ils prirent un virage à quatre-vingt-dix degrés et se posèrent dans le désert, juste au nord des lignes électriques. Les rampes tombèrent au sol, à l'arrière, et les marines en descendirent comme à la parade.

Notre chef alla les rejoindre. Il fallait leur rendre compte de la mission avant de quitter le village et rentrer.

« Tu as vu où ils ont installé leur QG ? me demanda-t-il.

— Je crois que c'est par là, un peu plus loin sur la route », répondis-je, montrant un groupe d'hommes et d'antennes de radio.

Lorsqu'il passa devant moi, je repêchai le soutien-gorge dans ma poche et l'accrochai discrètement à l'antenne de la radio qu'il portait dans le dos. Quand on a froid et qu'on en a marre, c'est le genre de petite plaisanterie qui vous réchauffe un peu. Les marines le voyaient et rigolaient.

« Hé, où est votre QG ? » demanda notre chef au marine le plus proche.

L'homme montra la route.

« Monsieur, dit le marine, vous avez un soutien-gorge dans le dos.

— Ouais, je n'en doute pas, répondit le chef sans hésitation, avec un coup d'œil vers nous. Ça arrive tout le temps. »

Pendant la patrouille qui nous ramenait à la piste d'atterrissage des hélicoptères, dans le désert, j'ai remarqué quelque chose qui bougeait dans ma vision périphérique. J'ai passé la main dans mon dos. Un soutien-gorge.

Quelqu'un l'avait accroché à la pince, dans mon dos.

Ces blagues étaient notre quotidien.

Elles étaient tellement fréquentes que quelqu'un, à l'escadron, avait dessiné un diagramme des coupables potentiels. On utilisait les mêmes diagrammes pour traquer les terroristes. Les noms des types formaient une pyramide au sommet de laquelle se trouvait le pire blagueur de tous : Phil, mon chef d'équipe à l'époque.

Phil avait toujours été dans la Navy. Il avait réussi la Green Team à l'époque où je passais le BUD/S ; mais il avait quitté le DEVGRU pour rejoindre les *Leap Frogs*, l'équipe de parachutisme de la Navy. Il avait ensuite été instructeur de parachutisme en chute libre, puis avait retrouvé le DEVGRU.

J'avais rencontré Phil lors de mes premiers jours à l'escadron, et il m'avait tout de suite plu. Avant de devenir mon chef d'équipe, il avait effectué plusieurs rotations sur le terrain et dirigé le programme des chiens d'assaut de l'escadron.

Phil était le roi des farceurs. Une fois, en revenant à ma cage, j'avais trouvé les lacets de mes bottes coupés – mais seulement le pied droit. Je ne pouvais pas prouver que c'était une blague de Phil. Il avait de gros aimants avec lesquels il s'amusait à démagnétiser nos cartes de crédit. Il était célèbre pour sa manie de nous bombarder de paillettes. Je ne sais combien de fois j'ai dû changer de sac ou de tenue parce que des paillettes mauves étaient restées accrochées au velcro ou incrustées dans les plis du tissu.

S'il trouvait que les choses étaient trop calmes, il déclenchait une querelle.

« Bon, allez, qui m'a fait une blague ? » criait-il en s'avançant dans la salle commune.

Nous savions tous que c'était lui. Il essayait de mettre de l'animation parce qu'il s'ennuyait.

Les types lui rendaient parfois la monnaie de sa pièce. Un vendredi soir, après le travail, il avait retrouvé sa voiture perchée sur un élévateur dans un parking. La vengeance de l'une de ses victimes mais nous n'avons jamais su laquelle.

Phil a inventé l'une des plus longues blagues de l'escadron. Quand nous n'étions pas en mission, nos entraînements se déroulaient un peu partout aux États-Unis. Un soir, nous étions à Los Angeles pour une

formation de guérilla urbaine. La nuit venait juste de tomber, et nous faisions un exercice de combat rapproché dans un vieil hôtel abandonné.

Phil avait contacté la police pour éloigner les badauds et être sûr que les lieux seraient déserts. Nous ne voulions pas prendre le risque de tomber sur un sans-abri qui aurait squatté l'hôtel. À l'époque, Phil était encore maître- chien.

On progressait dans les couloirs quand Phil a remarqué quelque chose dépasser d'un mur délabré. C'était un godemiché noir géant – près de trente centimètres. Phil a enfilé un gant de latex, l'a extrait du mur et l'a rapporté au rez-de-chaussée.

« Regardez ce que j'ai trouvé ! » disait-il en l'agitant au-dessus de sa tête.

Je l'ai prévenu de ne pas me toucher avec. Il le brandissait sous mon nez.

L'hôtel sécurisé, nous avons commencé l'entraînement. Le jour se levait à la fin de l'exercice. Une fois mes affaires rangées dans le coffre de la voiture, je me suis effondré, épuisé, derrière le volant. Ce n'est qu'au moment de démarrer que j'ai remarqué un objet attaché au volant.

Phil ! J'ai bondi hors de la voiture.

J'ai regardé autour de moi, mais Phil avait disparu. Il avait fui la scène du crime.

Le godemiché était scotché en travers du volant. Je l'ai jeté dans un casque, dans l'un des sacs de rangement.

Puis, le godemiché, que nous avions surnommé le Puissant Sceptre, a disparu. Nous avions oublié son existence. Jusqu'à l'entraînement aux masques à gaz à Virginia Beach.

Le DEVGRU ayant, entre autres, pour mission de rechercher les armes de destruction massive, nous nous entraînions souvent dans la *kill house* en tenue ABC[1] complète. Il faut un certain temps pour s'habituer aux masques à gaz et se sentir à l'aise dans cette tenue pendant des heures.

C'était la fin de la journée et nous nous étions retrouvés dans la salle commune pour une bière. En entrant, je suis allé droit au réfrigérateur. J'ai ouvert la bouteille, pris une longue rasade et je me suis tourné vers mes camarades rassemblés autour de la table de conférence.

« Putain de merde ! » a dit l'un d'eux.

« C’est pas possible. C’est pas le vrai ! » a dit un autre.

Je me suis avancé et j’ai vu un Polaroïd scotché sur une feuille de papier blanc. Le Puissant Sceptre avait été photographié, caché au fond d’un masque à gaz. En voyant la photo, j’ai eu des haut-le-cœur. Je ne connaissais pas la vie, peut-être agitée, du Sceptre avant que Phil l’ait découvert. Peut-être que c’était mon masque, sur la photo. Celui que j’avais eu sur la figure pendant des heures, aujourd’hui. J’essayai de le reconnaître mais le cadrage était trop serré. Pendant une minute, tout le monde s’est dit que c’était le sien. On s’est tous précipités aux fournitures pour échanger nos masques contre des neufs. Puis le Sceptre a disparu pendant quelques mois.

Il y avait toujours à manger dans la cuisine, et les types rapportaient d’énormes paquets de bretzels et autres amuse-gueule de chez Costco[2]. Un jour, un grand paquet rigide de biscuits en forme d’animaux fit son apparition dans la salle commune. Poignée après poignée, les biscuits ont commencé à descendre. Les types les mangeaient en allant à leur cage ou au champ de tir.

Bientôt, nous sommes tombés sur un autre Polaroïd. Cette fois, le Puissant Sceptre avait été fourré dans les biscuits.

J’ignore si Phil était coupable, mais ce que je sais, c’est qu’encore aujourd’hui je suis incapable de manger un de ces biscuits.

1. Arme bactériologique & chimique.
2. Costco est une chaîne d’hypermarchés américains.

6

Maersk Alabama

Sauter en parachute était la seule chose que Phil aimait plus que les bonnes blagues. Comme il dirigeait notre équipe, sa passion nous a conduits à faire plusieurs opérations aéroportées, en particulier des sauts en HAHO. Cette technique est ce qu'il y a de mieux pour infiltrer une cible le plus discrètement possible. Lors d'un saut en HAHO, on ouvre son parachute peu après avoir quitté l'avion et on dirige sa voile jusqu'au point d'atterrissage.

Je m'étais qualifié en chute libre à la Team Five, mais je n'ai maîtrisé l'art du saut qu'au DEVGRU.

Pour être honnête, je dois dire que sauter d'un avion, au début, me faisait très peur. Ce n'est pas du tout naturel de s'avancer au bord de la rampe et de se jeter dans le vide. Non seulement j'avais peur, mais j'avais horreur de ça. J'étais obligé de respirer de l'oxygène pendant la montée. Mais après chaque saut, une fois au sol, je jubilais. Et le lendemain, j'avais de nouveau des suées à l'idée de recommencer. Je me suis obligé à multiplier les sauts, et les choses ont fini par devenir plus faciles. Pareil pour le BUD/S. Il n'était pas question d'abandonner, d'autant que sauter en parachute était un aspect important de nos missions. J'ai donc appris à aimer ça.

En 2005, lorsque j'étais déployé en Irak avec la Delta Force, Phil avait conduit avec succès un saut en HAHO en Afghanistan. Nous nous entraînions régulièrement à ces missions, mais je ne pensais pas en effectuer

une. Depuis que j'étais au DEVGRU, j'alternais les déploiements en Irak et en Afghanistan. J'étais pris dans une succession d'entraînements, de déploiements et de *stand by*. J'avais participé à tellement de rotations qu'elles finissaient par se confondre dans mon souvenir. À chaque déploiement, on gagnait énormément en expérience. Le commandement améliorait ses tactiques en permanence et nous étions devenus très efficaces.

En 2009 se produisit un événement.

J'étais en permission, j'attendais un vol commercial pour rejoindre Virginia Beach lorsque j'ai vu, sur une télé de l'aéroport, un flash info à propos du *Maersk Alabama*, un cargo jaugeant dix-sept mille tonnes, en route pour Mombasa au Kenya. En contournant la Corne de l'Afrique, il avait été attaqué par des pirates somaliens. C'était le mercredi 8 avril 2009. Les pirates avaient capturé Richard Phillips, le commandant du *Maersk Alabama*, et s'étaient enfuis sur un bateau de sauvetage. Ils avaient neuf jours de rations. Le destroyer USS[1] *Bainbridge* suivait le bateau de sauvetage, qui naviguait à trente miles nautiques de la côte somalienne. Il y avait quatre pirates armés d'AK-47 à bord.

À l'aéroport, je me demandais si on nous mettrait sur le coup. Être en permission était exceptionnel. Mon escadron étant en *stand by*, nous pouvions donc être appelés dans l'heure à nous rendre n'importe où dans le monde.

À la télé, on voyait le bateau de sauvetage orange apparaître et disparaître dans les vagues. À côté, la coque grise de l'USS *Bainbridge* le dominait de toute sa hauteur. Je me suis rapproché pour entendre le commentaire au milieu du hall bruyant. Trois ou quatre jours avant, tout était calme à Virginia Beach, mais quelque chose me disait qu'on allait nous appeler. Mon téléphone vibra dans ma poche. C'était Phil.

« Tu regardes les infos ?

— Ouais. Je viens juste de voir ça.

— Où es-tu ? »

À cette époque, j'étais le plus ancien de l'équipe après lui.

« À l'aéroport. J'attends mon vol, pour être précis.

— OK, parfait. Rapplique dès que tu peux. »

Immédiatement, ça se mit à tourner à toute vitesse dans ma tête. L'avion ne volait pas assez vite. Cette mission était la chance d'une vie. Je ne voulais pas rater ça.

Embarquer dans un avion est une expérience déjà éprouvante quand on n'est pas pressé. Les gens rejoignent tranquillement leur place et prennent un temps fou pour ranger leurs affaires dans les compartiments à bagages. Dans ma tête, je les suppliais de se grouiller. Plus vite nous décollerions, plus vite je rejoindrais l'équipe. Sans compter qu'une fois en vol, aucun moyen de communiquer. S'ils recevaient l'ordre de partir je serais injoignable. Alors que le personnel de cabine verrouillait les portes de l'appareil, je recevais le message me disant que j'avais une heure pour arriver au commandement. À l'atterrissage, mon équipe serait déjà partie.

Je mis mon casque et essayai de dormir, mais j'en fus incapable. Une fois au sol à Virginia Beach, la barrière à peine franchie, j'étais déjà pendu au téléphone.

« Alors ? Vous en êtes où ? » demandai-je à Phil.

Comme j'arrivais de la côte Ouest, il était déjà plus de vingt heures, heure locale.

« On n'est pas encore partis. Présente-toi demain matin tôt et je te mettrai au courant. La préparation est en cours. Mais nous attendons le feu vert de Washington. »

Le lendemain matin, je retrouvai Phil de bonne heure dans la salle de l'escadron. Nous nous sommes installés à la table de conférence.

« Il y a un otage, commença Phil. Et quatre pirates. Ils exigent deux millions de dollars de rançon.

— C'est chouette de savoir combien on vaut, non ?

— Moi, je demanderais davantage, dit Phil. Deux pauvres petits millions, c'est une misère, sauf si tu demandes à mon ex-femme.

— Et où vont-ils ?

— Rejoindre leurs potes et essayer de placer Phillips dans un camp ou sur un bateau plus gros. Autrement dit, nous devrons attaquer leur bateau ou débarquer sur une plage pour prendre un camp. »

Nous avions passé des années à nous entraîner aux deux.

« Nous avons déjà une petite équipe sur l'USS *Bainbridge*, reprit Phil. Ils étaient en Afrique et ils sont arrivés la nuit dernière. Les négociations ont été interrompues jeudi.

— On a combien de temps avant qu'ils rallient la côte ?

— Ils ne veulent pas qu'on débarque là où ils sont en ce moment à cause de guerres tribales. Leur tribu est un peu plus au sud, donc ils ne pourront rejoindre la terre que d'ici deux jours. Avec un peu de chance, nous aurons un peu de marge.

— Pourquoi ne nous a-t-on pas encore appelés ?

— C'est en discussion.

– Ça aurait dû être fait. Pourquoi ils prennent tant de temps à se décider ? Ça n'a pas de sens.

— C'est Washington, mon vieux. Là où rien n'a de sens. »

Le lendemain, nous avons finalement été bipés. La plupart d'entre nous étions déjà à la base, nos paquetages prêts.

Vingt heures plus tard, en plein ciel, la rampe de l'avion cargo C-17 s'abaissait et le soleil pénétrait dans la cabine.

Je sentais la brise sur mon visage et l'éclat du soleil africain m'obligea à me protéger les yeux. Quelques minutes plus tard, le premier vaisseau d'attaque rapide [HSAC], muni d'un parachute, était entraîné vers l'arrière de l'avion. Les HSAC emportaient notre matériel. Le plan prévoyait de les larguer en premier avec leurs équipages ; les équipes d'assaut suivraient.

CLIC, CLIC, CLIC.

C'était le bruit du bateau qui roulait sur les galets métalliques du C-17 et qui prenait de la vitesse avant de disparaître par la rampe ouverte. Quelques instants plus tard, la silhouette grise du second bateau plongeait à son tour, un deuxième parachute s'ouvrait, suivi par les équipages.

« Ouais ! » criai-je en regardant les bateaux disparaître. Autour de moi, les autres saluaient aussi les équipages.

Mon cœur battait à toute vitesse, d'excitation surtout. J'attendais le signal – pouce levé – de mes coéquipiers sur la rampe pour m'élancer dans le vide. Ils vérifiaient que les parachutes des bateaux s'étaient bien ouverts.

Nous sautions au-delà de l'horizon de l'USS *Bainbridge* pour que les pirates ne puissent pas nous voir. On devait rejoindre l'USS *Boxer*, un bateau d'assaut amphibie transportant d'ordinaire des marines.

Dessous, dans l'eau, les hommes d'équipage commençaient à dégager les parachutes des navires d'assaut. Nous devions attendre trente minutes avant de sauter, et je rongeais mon frein.

J'étais assis à l'avant de l'appareil, sur l'un des bancs latéraux. Je sautai en tandem avec un des spécialistes en communication de l'escadron. Il portait un harnais de passager pour s'accrocher à moi. Quelques heures auparavant, il avait appris que non seulement il partait pour l'Afrique de l'Est aider à résoudre un problème d'otage, mais aussi qu'il allait sauter en parachute dans l'océan Indien.

Afin que tout le personnel nécessaire gagne l'USS *Boxer*, nous devions sauter en tandem avec des passagers, dont le spécialiste en communication. Les trois hommes n'étaient pas des SEAL, mais ils avaient un rôle complémentaire essentiel. Pendant le vol, j'avais un peu briefé le spécialiste en communication.

« Tu sautes avec moi, lui dis-je. Tu es prêt ? »

Il était mince, avec des cheveux courts, et il avait tout du rat de bibliothèque. Il parut nerveux quand je lui expliquai comment allait se passer le saut.

« Tu as déjà sauté en parachute ?

— Non. »

Au signal des six minutes, tout le monde se leva pour procéder aux dernières vérifications. Mon binôme était blême. Il n'avait pas dit un mot depuis l'ouverture de la rampe. Mon premier saut, au moins, avait eu lieu au-dessus de l'Arizona. Lui commençait par une chute libre au-dessus de l'océan Indien.

« Tout va bien se passer, tu vas voir. »

Il n'avait pas l'air convaincu.

La rampe se rouvrit. Nous étions quarante à sauter et nous nous sommes alignés.

« Prêts ! » cria le responsable de saut. Il restait moins de trente secondes avant le premier saut.

La jambe de mon binôme se mit à trembler. Elle vibrait violemment lorsque nous nous sommes retrouvés près de la rampe.

« Hé, mon vieux, détends-toi. »

Je voulais simplement qu'il n'oublie pas ce que je lui avais dit.

« C'est vert, allez ! »

Le responsable de saut montra la rampe.

Mes coéquipiers sautèrent un par un. Au fur et à mesure que nous nous approchions de la rampe, je distinguais mieux le ciel d'un bleu cristallin, qui rencontrait l'eau à l'horizon. Je donnai deux tapes sur l'épaule de mon passager et lui criai dans l'oreille : « EN POSITION ! »

C'était le signal convenu. Je voulais que ses pieds dépassent du bord de la rampe pour éviter qu'il se cogne au moment de sauter.

L'homme se pétrifia. Je sentais ses pieds qui tentaient de s'incruster dans la rampe. Je lui tapais à nouveau sur l'épaule.

« EN POSITION ! »

Il ne bougea toujours pas.

Nous n'avions pas le temps d'attendre. Je le poussai et nous avons sauté.

Le parachute de freinage jaillit de mon dos. Cette petite voile, en binôme, permet à la fois de se stabiliser et de contrôler sa vitesse pendant la chute libre. J'ai suivi la procédure et déclenché l'ouverture de la voile principale exactement comme dans mes centaines de sauts précédents.

Le grondement de l'avion disparut d'un coup et tout devint parfaitement calme. Les seuls bruits étaient les claquements de la voile dans le vent.

Le spectacle était splendide. La fraîcheur de l'air délicieuse après la chaleur de la cabine du C-17. Ciel et eau étaient du même bleu transparent et il n'y avait que quelques légers rubans de nuages blancs là-haut. En dessous, un tourbillon de parachutes tournait autour des deux bateaux gris qui flottaient comme des bouchons sur l'océan.

Le ballet de mes camarades qui tournoyaient pour éviter d'entrechoquer leurs parachutes rappelait les combats de la Seconde Guerre mondiale.

La mer était calme, les vagues minuscules. Non loin de là, l'USS *Boxer* nous attendait. Au moment de toucher, je tirai sur mes suspentes et m'enfonçai dans l'eau tiède. Je dégrafai le harnais de mon binôme et me débarrassai du mien.

Nous n'étions qu'à une vingtaine de mètres du premier bateau. J'enfilai les palmes que j'avais attachées aux jambes pour sauter, et nageai vers le spécialiste en communication. Derrière moi, le parachute coulait,

entraîné par le poids du parachute de secours. Dans son gilet de sauvetage, mon binôme pataugeait vers l'échelle du bateau.

« Alors, vieux, comment tu as trouvé ?

— C'était dingue », répondit-il.

Pour la première fois depuis l'ouverture de la rampe, il souriait.

Je grimpai à bord du HSAC et trouvai une place vers l'avant en attendant qu'on nous compte. Ces bateaux étaient conçus pour douze passagers, ce fut bientôt la cohue à bord. Je me mis à l'avant, les pieds dans l'eau. Je laissais le courant jouer avec mes palmes.

« Hé, mec, me dit un de mes coéquipiers en venant s'installer à côté de moi. T'as pas vu de requins, par hasard ?

— Non. » Je savais que les eaux en étaient infestées par ici, mais je n'avais rien remarqué.

« Hé bien, figure-toi qu'en approchant il m'a bien semblé voir une ombre gigantesque là-dessous. »

Je rapprochai mes palmes de la coque.

Pendant que nous étions dans l'avion, le capitaine Phillips avait tenté d'échapper à ses ravisseurs et la tension était montée d'un cran. Il avait réussi à se jeter à l'eau, mais il avait été repêché de force. Les pirates lui avaient attaché les mains et avaient balancé un téléphone et un walkie-talkie américains dans l'eau, s'imaginant que Phillips avait reçu des ordres du destroyer.

Leur bateau, à ce moment-là, n'avait plus de carburant et dérivait. Le commandant Frank Castellano, capitaine de l'USS *Bainbridge*, persuada les pirates de se laisser remorquer et d'accepter qu'on leur apporte de la nourriture et de l'eau avec un bateau gonflable. Au cours d'une navette, le quatrième pirate, Abduhl Wal-i-Musi, demanda qu'on s'occupe d'une blessure qu'il avait à la main. Il fut transféré sur l'USS *Bainbridge* pour être soigné. Il s'était coupé quand Phillips avait tenté de s'évader.

Une fois sur l'USS *Boxer*, le samedi, nous avons envoyé une petite équipe sur l'USS *Bainbridge*. On mit en réserve le reste de l'escadron. Si le bateau de sauvetage décidait d'accoster, nous serions forcés de lancer une opération terrestre pour récupérer Phillips.

L'équipe envoyée sur l'USS *Bainbridge* était constituée d'un groupe d'assaut, de tireurs d'élite et de quelques membres du DEVGRU. Les SEAL installèrent un poste de surveillance sur le pont arrière du destroyer

et les snipers prirent des tours de garde pendant que les négociations continuaient. Patiemment, nous attendions que la situation évolue.

Le dimanche, nous avons soudain appris que Phillips était sain et sauf à bord de l'USS *Bainbridge*. L'équipe revint et je tombai sur Gary, de la promo avant la mienne au BUD/S. Il avait fait la Green Team quelques années après moi. Il avait commencé sa carrière aux SEAL comme pilote de sous-marin de poche. Il était d'ailleurs comique d'imaginer ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix-huit se plier en quatre pour se couler dans son engin. Il avait reçu une Silver Star lors de son dernier engagement. Il avait descendu cinq talibans qui tentaient de prendre sa formation à revers pendant une mission à Kandahar. Sur l'USS *Bainbridge*, Gary avait été chargé d'interroger le pirate Wal-i-Musi, maintenant captif.

Nous nous sommes serré la main.

« Hé vieux, bon sang, tu m'expliques le scoop ?, lui demandai-je.

— On a chopé le dernier quand il a passé la tête et on les a cramés tous les trois », dit Gary.

Gary m'expliqua qu'il était chargé de convaincre le pirate blessé de demander à ses copains de se rendre. Gary avait commencé à manœuvrer Musi en se montrant aimable.

« Hé, mon pote, un peu de crème glacée, ça te dirait ? Et un Coca bien frais ? »

Musi et Gary avaient sympathisé. Gary était allé sur le pont avec lui, pour que ses camarades puissent le voir boire son Coca et manger sa glace. Les pirates ayant jeté leurs moyens de communication à la mer, ils devaient hurler pour négocier.

« J'entends pas ce qu'ils disent, dit Gary. Demande-leur de tirer sur la corde pour se rapprocher. »

Musi accepta, les pirates tirèrent sur la corde et le bateau de sauvetage se rapprocha insensiblement de l'USS *Bainbridge*. La mer commençait à se creuser et, privé de moteur, le bateau de sauvetage était secoué dans tous les sens. À la tombée de la nuit, Gary et ses coéquipiers en profitèrent pour réduire encore l'écart avec le bateau. Il faisait nuit noire et les pirates ne se rendaient compte de rien. De la plage arrière, Gary et ses coéquipiers inspectèrent le bateau de sauvetage. Des rayons infrarouges visibles uniquement avec des lunettes de vision nocturne dansèrent sur la coque du petit bateau.

L'un de pirates s'asseyait toujours sur le rouf pour monter la garde ; l'éliminer serait facile. On distinguait un deuxième pirate à travers une vitre. Installé à la barre, il essayait de diriger l'embarcation et lui aussi était une cible facile. Mais le troisième restait invisible, et il leur fallait descendre les trois en même temps. Le seul moyen d'y arriver en assurant la sécurité de Phillips était d'obliger le troisième pirate à s'exposer. Finalement, après des heures d'attente, dans la soirée du dimanche, la tête et les épaules du troisième pirate émergèrent de l'écoutille arrière. Les snipers n'attendaient que ça. Leurs ordres étaient clairs : agir uniquement si la vie de Phillips était en danger. La tension était à son comble et, craignant pour la sécurité de Phillips, mes camarades ont tiré. En deux secondes, les trois pirates se sont écroulés.

Après le dernier coup de feu des SEAL, l'équipe de la plage arrière entendit le bruit parfaitement identifiable d'une rafale d'AK-47. Ce fut un choc pour eux. L'enjeu était énorme. Washington demandait constamment des mises à jour et des drones leur fournissaient des images actualisées du bateau de sauvetage. Le commandant du DEVGRU et le commandant de notre escadron étaient à bord de l'USS *Boxer*.

Craignant le pire et ignorant si Phillips était mort ou vif, deux snipers proches de la corde de remorquage s'accrochèrent à elle pour se glisser jusqu'au petit bateau. Il n'y avait pas un instant à perdre. Agrippés à la remorque qui frôlait l'eau, il ne leur fallut que quelques minutes. Armés de leur seul pistolet, ils montèrent sur le bateau de sauvetage et s'engagèrent dans la partie couverte. Il n'y avait qu'une seule ouverture pour y pénétrer, ce qui faisait d'eux des cibles faciles, même pour un pirate blessé.

Une fois à l'intérieur du bateau de sauvetage, ils s'assurèrent méthodiquement que les trois pirates étaient bien morts en leur tirant une dernière balle. Toute menace était écartée de ce côté. Ils trouvèrent Phillips attaché dans un coin ; il n'avait pas une égratignure. Le bateau gonflable de l'USS *Bainbridge* s'approcha, avec un groupe de SEAL à bord. Au bruit des coups de feu, ils montèrent à leur tour sur le bateau de sauvetage. Et ils s'occupèrent de transférer Phillips sur l'USS *Bainbridge*.

À bord du destroyer, alors que la dernière balle n'avait pas été tirée, Gary balança à Musi une grande claque qui l'envoya rouler sur le pont.

« Toi, tu vas aller en prison. Tes potes sont morts. Nous avons notre homme. Tu ne me sers plus à rien maintenant. »

Menotté, un capuchon sur la tête, on emmena Musi.

Gary retrouva Phillips sur la plage arrière. Le capitaine du *Maersk Alabama* était dans un état de confusion et de désorientation marqué.

« Pourquoi avez-vous été obligés de faire ça, les gars ? » demanda-t-il.

Il souffrait d'un début de syndrome de Stockholm et, encore choqué par la fusillade, il ne comprenait pas ce qui venait de se passer ni pourquoi.

L'examen médical de Phillips montra qu'il était en assez bonne condition. Il appela chez lui et un hélicoptère le transporta jusqu'à l'USS *Boxer*, d'où il regagna son domicile, dans le Vermont.

Nous avons passé encore quelques jours sur l'USS *Boxer* à attendre les ordres avant de rejoindre la côte et rentrer aux États-Unis en avion. Cela faisait du bien d'avoir sauvé une vie. Et c'était génial de mener une opération ailleurs qu'en Afghanistan ou en Irak. Tant pis si je n'avais pas fait partie des tireurs. J'étais heureux d'avoir participé à une opération différente. Côté négatif, nous avions eu un aperçu de la lourdeur de l'administration à Washington. Nous étions prêts depuis des jours quand ils nous ont finalement donné leur feu vert. Mais l'opération « Capitaine Phillips » avait révélé de quoi nous étions capables. Washington savait désormais qu'ils pouvaient nous appeler pour les missions délicates.

1. USS : *United States Ship*, navire de guerre américain.

7

La longue guerre

J'avais mal aux jambes et les poumons en feu. Je gravissais une pente en courant.

Été 2009. Nous étions à deux mille cinq cents mètres d'altitude, dans les montagnes du centre de l'Afghanistan, à deux heures au sud de Kaboul. Après le sauvetage de Phillips, nous avions repris l'entraînement à Virginia Beach, avant de retourner en Afghanistan.

Le rayon infrarouge du drone traquait les mouvements de huit talibans qui venaient de s'enfuir à notre arrivée sur le périmètre cible. Notre équipe s'était lancée à leur poursuite dès que la rampe avait touché le sol.

« Ennemis en vue d'Alpha Team », dit sobrement Phil à la radio.

Les talibans avaient pris la direction d'une ligne de crête à trois cents mètres au nord. Nous étions chargés de les arrêter, pendant que l'autre partie de la troupe prenait le hameau. Phil et le reste de l'équipe n'étaient pas loin derrière nous. C'était notre première mission pour ce déploiement, et nous n'étions pas encore habitués à l'altitude. Je me suis assuré que mes camarades suivaient, et j'ai épaulé mon fusil. À cent cinquante mètres, les talibans se mettaient en position défensive. J'avais le plus grand mal à stabiliser mon laser ; j'avais couru cinq cents mètres avec tout mon barda, mais j'ai réussi à viser l'homme qui portait une mitrailleuse PKM. J'ai tiré plusieurs rafales. L'homme est tombé. Mes coéquipiers sont arrivés, ont tiré également. Ils ont abattu deux hommes de plus. Le reste des talibans a

dégringolé de l'autre côté de la ligne de crête et a disparu de notre vue, abandonnant les morts.

« Cinq points chauds au nord. Se dirigent vers différentes maisons. » C'était le pilote du drone qui parlait dans ma radio. Le rayon du drone balayait l'autre côté de la crête.

Phil fit un signe de tête, et l'équipe repartit dans une course épuisante pour les rattraper.

Nous avons ralenti en atteignant la crête, pour ne pas tomber dans une embuscade montée à la hâte. Il y avait trois cadavres à terre, celui de l'homme à la mitrailleuse et un autre avec un fusil lance-roquettes. Nous avions eu de la chance de les priver de leurs deux armes les plus dangereuses dès le début du combat.

Les morts portaient des chemises et des pantalons larges, avec des Cheetahs noires aux pieds. Les Cheetahs sont des chaussures de sport qui ressemblent à des Puma et que portent souvent les talibans. C'était même devenu une plaisanterie entre nous : un type avec des Cheetahs noires était automatiquement suspect. Je n'ai d'ailleurs jamais vu personne d'autre que les talibans en porter.

Depuis la crête, on apercevait les talibans foncer vers le bas de la montagne. Phil s'empara du lance-roquettes à côté du cadavre et tira sur les fuyards. La roquette tomba près d'eux et les bombarda d'éclats.

Phil lâcha l'arme et se tourna vers moi. La radio annonçait un appui aérien rapproché [un CAS, *Close Air Support*]. Un hélicoptère de combat AC-130 décrivait des cercles au-dessus de nous.

« CAS ARRIVE SUR ZONE », hurla Phil, alors qu'il était à moins d'un mètre de moi.

Le tir de la roquette l'avait rendu sourd.

« Je t'entends très bien, lui dis-je. Pas la peine de crier.

— QUOI ? »

Pendant tout le reste de la nuit, j'entendais Phil bien avant de le voir. Le moindre mot qui sortait de sa bouche était hurlé.

Depuis la ligne de crête, on voyait les canons de 20 mm de l'AC-130 pilonner les talibans. Nous avons utilisé notre chien dressé au combat, que Phil surnommait « le Missile à poils », pour traquer les combattants restants. Tous étaient morts ou mortellement blessés.

Phil et un camarade ont poursuivi un taliban jusque dans une maison tandis que le reste de l'équipe sécurisait un champ envahi de hautes herbes. L'AC-130 signalait d'autres points chauds. Nous avons lancé le Missile à poils, et le chien a flairé la piste d'un homme tapi à moins de vingt mètres sur ma droite. Il a hurlé quand le chien l'a attaqué.

Mes coéquipiers ont rappelé le chien et lancé des grenades dans le fossé où le taliban s'était réfugié pour nous piéger. Ils sont restés pour nettoyer le fossé et j'ai repris ma progression.

Je ne voyais pas grand-chose, même avec mes lunettes de vision nocturne. L'herbe était dense et ralentissait la marche. J'entendais des échanges intermittents de coups de feu entre le tireur embusqué, Phil et son coéquipier. J'essayais de m'aider de mon laser pour éclairer un peu l'herbe et trouver un chemin. Les obus de 20 mm avaient laissé des cercles d'herbe brûlée par endroits.

Il fallait calculer chaque pas.

Je suis tombé sur une forme sombre à mes pieds, je voyais mal avec mes lunettes. J'ai marché dessus en pensant que c'était une bûche ou une branche, mais j'ai entendu un râle. J'ai fait un bond en arrière et tiré. J'ai eu une peur bleue.

J'ai pris une seconde pour me calmer et vérifier que je ne m'étais pas fait dessus. J'ai fouillé le corps. Il devait être déjà mort avant mon arrivée. La pression de mon pied avait chassé l'air resté dans ses poumons. Le corps était à moitié calciné – les obus de 20 mm. J'ai trouvé une AK-47 et une cartouchière.

De retour à Jalalabad, on s'est pris en photo. On y voit Phil, lance-roquettes à l'épaule. La photo restera un témoignage du jour où il avait vaincu les talibans avec leurs propres armes, se bousillant l'ouïe par la même occasion.

Voilà ce que j'appelais une bonne nuit de travail, et un bon début pour ce nouveau déploiement. Nous avions abattu plus de dix ennemis sans subir de perte. Comme d'habitude, notre professionnalisme et la chance s'étaient combinés. Le taliban réfugié dans le fossé nous attendait, et allait nous piéger, d'où l'intérêt des chiens de combat.

Depuis mon arrivée dans l'unité, ma vie avait été une succession de temps forts, d'opérations spectaculaires, entrecoupés de moments creux en attendant la mission suivante. Quand nous n'étions pas en mission, nous nous entraînions. Nous alternions sans répit les rotations entre l'Irak et l'Afghanistan. Le régime était le même que vous soyez célibataire ou marié avec des enfants. Notre univers tournait entièrement autour du travail. C'était notre priorité numéro un.

Pour des raisons de sécurité, il ne convient pas que j'évoque trop précisément nos familles, mais il serait malhonnête de laisser croire que nous n'en avons pas. Nous avons des épouses, des enfants, ou des petites amies, des ex-femmes, des parents et des frères et sœurs, qui tous auraient aimé nous voir plus souvent. Nous nous efforcions d'être de bons pères et de bons maris, mais après plusieurs années de guerre il était difficile d'être présents – même quand nous étions à la maison.

Nous vivions au rythme des bulletins d'information, guettant la prochaine affaire « Capitaine Phillips ». Nous nous donnions à fond pendant les entraînements. Nous étions trop occupés, entre les déploiements, les entraînements et s'arranger pour que tout roule à la maison, pour penser à autre chose.

Nos familles comprenaient notre mode de vie. On était absents entre huit et dix mois par an et elles passaient toujours en dernier.

Elles voulaient qu'on rentre.

Entiers de préférence.

Elles savaient très peu de chose de notre travail. Elles n'ont jamais connu la satisfaction de se dire que le monde était un peu moins dangereux après chaque taliban ou membre d'Al-Qaïda que nous abattions. Ou qu'au moins la vie était un peu plus facile pour les soldats qui patrouillaient le long des routes afghanes. Les familles restaient à la maison à s'inquiéter.

Les familles vivaient dans la peur que deux hommes en uniforme d'apparat sonnent à la porte pour leur annoncer que nous ne reviendrions plus jamais à la maison. La communauté des SEAL a perdu beaucoup d'hommes sensationnels, et le DEVGRU en a perdu plus que sa part aussi. Ces sacrifices n'ont pas été consentis pour rien. Les leçons apprises ont servi, et les actes héroïques de nos frères d'armes n'ont pas été vains. Nous connaissions les risques, sur le terrain et pendant les entraînements. Nous avions appris à vivre avec, et nous acceptions pleinement les sacrifices à

consentir pour bien faire notre boulot. Mais, parfois, un membre de nos familles avait un peu de mal à l'accepter, comme mon père par exemple.

Juste avant que je termine mes études secondaires en Alaska, j'ai dit à mes parents que je voulais m'engager. Cela ne leur a pas tellement plu. Ma mère ne m'avait jamais laissé jouer avec des petits soldats genre GI Joe ou des jouets militaires quand j'étais enfant, elle les trouvait trop violents. Je plaisante encore avec elle en lui disant que si elle m'avait laissé jouer avec, cela me serait sorti de la tête et que je n'aurais peut-être pas rejoint la Navy.

J'avais donc appelé les services de recrutement pour me renseigner. Mes parents ont tout d'abord cru que ça me passerait. Mais ils ont vite compris à quel point ma volonté de m'engager dans la Navy était sérieuse.

Mon père m'a fait asseoir pour me parler de mes projets et des études que je pourrais suivre à l'université.

« Je ne veux pas que tu deviennes militaire », finit-il par me dire.

Il n'était absolument pas pacifiste, mais il avait grandi pendant la guerre du Vietnam et en connaissait les séquelles. Beaucoup de ses amis avaient été appelés et n'étaient pas revenus. Il ne voulait pas que son fils fasse la guerre. Mais ce n'est pas l'inquiétude que j'ai entendue dans sa voix, ni son angoisse à l'idée que son seul fils veuille ainsi s'exposer. Tout ce que j'entendais, c'est qu'il était en train de me dicter ma conduite.

« Si, je vais y aller, dis-je. C'est ça que je veux faire. »

Mon père n'élevait jamais la voix ; il essaya de me raisonner.

« Écoute-moi, me dit-il. Pour une fois, tu peux bien prendre en compte un conseil que je te donne, non ? Fais une année d'université. Si cela ne te plaît pas, je ne t'obligerai pas à continuer. »

Mon père savait qu'en ayant grandi dans un patelin perdu de l'Alaska, je ne connaissais presque rien du monde. Il faisait le pari que s'il parvenait à me faire aller à l'université, je serais en contact avec tant de choses nouvelles que je renoncerais à mon rêve de devenir un SEAL.

« D'accord, papa. Un an. »

Mon dossier fut accepté dans une petite université de Californie du Sud.

Cette année se transforma en quatre, et avec mon diplôme d'études supérieures, j'envisageai d'entrer dans la Navy comme officier. À l'université, je m'étais lié d'amitié avec un ancien SEAL qui avait repris ses études supérieures, et qui m'a déconseillé de le faire. Il m'a expliqué que je

pourrais toujours devenir officier plus tard, mais en m'engageant comme simple soldat, je passerais davantage de temps sur le terrain, au combat. Lorsque je me suis engagé après l'université, mon père ne souleva aucune objection.

Comme tous mes camarades SEAL de l'équipe, j'étais très motivé. Et une fois le BUD/S terminé, j'étais déterminé à devenir le meilleur des SEAL. Je n'étais pas le seul à être dans cet état d'esprit. Il y avait tout un bataillon de types exactement comme moi. On luttait pour garder le rythme. On appelait ça « le train à grande vitesse » : c'était difficile d'y monter, difficile d'en descendre, et une fois à bord, on avait intérêt à s'accrocher parce que c'était un sacré voyage.

En réalité, nous avions deux familles : les types de l'unité et notre famille à la maison. La mienne était très unie. Mon autre famille, chez les SEAL aussi, et mes liens avec mes camarades, comme Phil, Charlie ou Steve tout aussi forts.

Maintenir un équilibre entre travail et vie de famille était compliqué pour beaucoup. Les divorces amers n'étaient pas rares. Nous rations les mariages, les enterrements, les vacances. Nous ne pouvions pas dire non à la Navy, mais on pouvait dire non à nos familles. Ce qui arrivait souvent. Il était difficile d'avoir du temps libre. Le travail primait. Il prenait tout et donnait peu.

Le plus drôle, c'est qu'on se voyait même en dehors des déploiements, pendant les permissions. Nous venions pour nous occuper de notre matériel, faire du sport, ou régler un problème de dernière minute avant le départ.

Le secret honteux, c'est que tout le monde adorait ça.

Nous n'attendions qu'une chose : être rappelés. Le reste passait après.

En 2009, j'en étais à mon onzième déploiement. J'étais devenu le bras droit de Phil. Depuis 2001, la seule pause que j'avais eue avait été ma formation à la Green Team. Si on peut appeler ça une pause ! Huit années d'affilée à partir en mission ou à s'entraîner en vue de la prochaine. J'étais devenu plus affûté, plus mature. Je progressais, et des nouveaux arrivaient. Ils avaient de l'expérience au combat, ils étaient meilleurs que moi quand j'avais terminé la Green Team. C'était tout le commandement qui était

meilleur. Nous nous occupions surtout de l'Afghanistan. Même avec le ralentissement des opérations en Irak, la cadence ne baissait jamais. Tous, nous voulions bosser, mais les plus anciens commençaient à sentir les kilomètres qu'ils avaient au compteur.

Steve était monté en grade. Il était responsable d'une équipe dans le groupe. Charlie était instructeur à la Green Team.

Lors des déploiements en été, nous étions très occupés, car l'offensive des talibans battait son plein. En effet, les combats étaient moins fréquents pendant l'hiver à cause du froid et des mauvaises conditions sur le terrain.

Au début de l'été, un soldat américain a disparu. On a tout laissé tomber pour le récupérer.

Le soldat de première classe Bowe Bergdhal avait été capturé le 30 juin 2009 par un groupe de talibans qui l'avaient rapidement conduit près de la frontière. Ils espéraient gagner le Pakistan. Nos services de renseignements avaient remonté toutes les pistes et nous avions fait plusieurs tentatives pour le récupérer, sans résultat. C'était une course contre la montre pour le retrouver avant qu'ils le fassent entrer au Pakistan. On craignait que les ravisseurs ne le revendent à un autre groupe comme le réseau terroriste Haqqani, allié des talibans.

Moins d'un mois après sa disparition, les talibans nous firent parvenir une vidéo de Bergdhal devant un mur blanc, habillé en tunique bleu layette et sarouel typiques de la région. Il était mince, avec un long cou de poulet. Il paraissait effrayé.

Peu après l'arrivée de cette vidéo, un soir, on nous fit savoir qu'on l'avait peut-être repéré.

« D'après les renseignements, il se trouverait aujourd'hui au sud de Kaboul », nous dit notre commandant, en pointant un endroit sur une carte au centre de l'Afghanistan. « Le tuyau manque beaucoup de précision, mais c'est une priorité. »

On nous rassembla pour un briefing dans le centre des opérations. Steve et son équipe étaient là aussi. Toute l'unité participait à l'opération. Le plan prévoyait un vol hors de portée des lance-roquettes, pour ensuite rejoindre la position. Cette méthode ne présentait pas autant de garantie qu'une patrouille, mais n'était pas aussi dangereuse qu'une arrivée directe par les airs sur la cible. C'était en fait le seul moyen de donner l'assaut et de nettoyer la zone avant le lever du soleil.

Il était déjà minuit. Il allait bientôt faire jour. Nous devions partir sur-le-champ.

« Ce soir, les gars, il fera très clair. Presque aussi foutrement clair qu'en plein jour », observa Phil.

Nous nous efforcions de ne pas mener d'opérations par pleine lune. On y voyait beaucoup mieux, bien sûr, mais l'ennemi aussi.

La patience est la meilleure stratégie. Nous aimions attendre et analyser la cible, puis l'attaquer quand les circonstances étaient les plus favorables. Nous ne nous battions pas contre des amateurs. Les talibans sont de bons soldats et nous savions d'avance que l'opération risquait d'être compliquée.

« On nous force un peu la main dans cette affaire, les gars, dit le commandant. On est obligés d'accepter un risque plus élevé. Ces types ne sont pas des débutants. »

C'est dans un nuage de poussière que je suis descendu en courant de l'hélicoptère CH-47 *Chinook*. Nous avons atterri dans un champ dégagé et la mission de mon équipe était de gagner l'ouest de la cible. Steve et ses hommes se posteraient au sud pour former une tenaille en forme de L. On allait encercler le groupe de maisons dans lesquelles nous pensions que se trouvait Bergdhal.

La cible n'était qu'à une heure et demie de vol de notre base à Jalalabad. Il y avait une maison aux limites de la zone où nous avions atterri. L'équipe de Steve venait à peine de quitter le *Chinook* que des talibans en sont sortis. L'un d'eux portait une mitrailleuse PKM. Malgré le vacarme des rotors j'entendais des tirs d'arme automatique.

Derrière moi, les balles traçantes, tels des rayons laser, coupaient la poussière et frôlaient les hélicoptères. J'ai juste eu le temps de voir les hommes de Steve courir se mettre à couvert et entamer une manœuvre.

Bien que sous le feu de la mitrailleuse, l'un des hommes de Steve a pris son « pistolet de pirate » – notre petit lance-grenades à un coup. Il s'est redressé entre deux rafales et a réussi quasi miraculeusement à expédier sa grenade dans la maison. Elle est passée par la porte entrouverte. Il y a eu le bruit étouffé d'une explosion puis de la fumée. Le mitraillage s'est arrêté

aussi sec, donnant à Steve et à ses hommes quelques secondes vitales pour se rapprocher de la maison sans subir de pertes. Ils se sont placés de chaque côté de l'entrée, ont nettoyé la maison et tué les talibans qui y restaient.

« Mouvements ennemis au nord et à l'est », dit Phil dans la radio.

Le clair de lune me permettait de voir pratiquement comme en plein jour. Si eux nous voyaient à cent mètres, nous pouvions les voir à trois cents grâce à nos lunettes de vision nocturne.

Le terrain qui s'étendait devant nous était parfaitement plat et je voyais des talibans, arme à l'épaule, fuir les hélicoptères. Une route nord-sud traversait ce terrain, passait devant les maisons et descendait vers la vallée. Deux hommes décampaient sur des petites motos. Phil a repéré un groupe de quatre combattants à pied qui filaient à l'ouest et se dirigeaient vers une petite maison.

« J'ai deux hommes avec moi, me dit Phil. On prend les types à l'ouest. Tu te charges des motos. »

L'équipe de Steve assura le nettoyage des maisons cibles. Aucune trace de Bergdhal, mais nous soupçonnions qu'il se trouvait encore dans le secteur. Il y avait trop de talibans par ici, et ils étaient tous bien armés.

Avec moi, il y avait deux snipers de notre unité de reconnaissance [RECCE] et un artificier. Phil a pris le chien et un homme.

On courait à travers le champ, et on a failli marcher sur un taliban caché dans les hautes herbes. C'est un sniper qui l'a vu en premier ; il a tiré. J'ai remarqué au passage que l'homme portait des Cheetahs noires. Coupable !

Très vite, j'ai repéré les motos des talibans, garées non loin de la route. Deux têtes dépassaient d'un gros tas de foin.

« Deux *pax* à trois cents mètres, à douze heures », dis-je.

En jargon militaire, un *pax* est une personne. Les snipers les avaient vus aussi. Nous nous sommes arrêtés et accroupis dans l'herbe. Il nous fallait un plan rapidement.

« Je vais prendre par la route et voir si je peux tirer de là », me dit l'un des snipers.

C'était un des tireurs d'élite les plus expérimentés du commandement. Lors d'une mission précédente en Irak, il avait traqué un sniper irakien qui tirait sur les marines. Cela lui avait pris des semaines, mais il avait fini par

trouver sa planque. Il l'avait tué en tirant à travers un mur. La balle était passée dans le trou laissé par une brique manquante.

La route se trouvait à gauche du tas de foin et montait un peu, ce qui lui donnait un léger avantage.

« Je prends le flanc droit, proposa l'artificier.

— OK, dis-je. Je reste au milieu et j'essaie de leur expédier une grenade. »

Ce plan ne me plaisait pas beaucoup, mais nous n'avions pas le choix. Avec un espace de tir réduit et l'équipe de Phil sur la droite, nous étions limités pour contourner la meule de foin.

Je m'en remettais pleinement aux snipers pour me couvrir pendant que je m'avançais. Les talibans étaient à deux cents mètres – pas facile –, mais avec les fusils à lunettes de vision nocturne, cela restait faisable.

Nous nous sommes mis en position rapidement.

« RECCE en place. »

Je portais dans le dos une petite échelle pliable. Je l'ai posée dans l'herbe après l'avoir marquée avec une lumière chimique à infrarouge.

« Artificier en place. »

Je tenais mon fusil dans la main gauche. Je me suis agenouillé et ai sorti une grenade de mon sac. Je l'ai dégoupillée et, tenant la grenade dans la main droite, je me suis mis à courir vers le tas de foin. Je n'entendais que ma respiration et le vent. J'essayais de m'approcher avant que les talibans regardent à nouveau par-dessus la meule. J'étais à mi-chemin lorsque j'ai entendu une rafale d'AK-47 sur mon flanc droit. Phil et son équipe devaient avoir retrouvé les fuyards.

Le sprint ne me prit pas plus de quelques secondes, mais j'avais l'impression d'avancer au ralenti. J'étais à moins de quarante mètres de la meule lorsqu'une tête est apparue au-dessus.

J'étais à découvert. Impossible de m'abriter. Je ne pouvais pas m'immobiliser. Je devais atteindre le tas de foin. Je n'avais pas la meilleure des armes, et j'étais trop loin pour lancer ma grenade. Il fallait avancer. Une fraction de seconde plus tard, une rafale du sniper a touché le taliban en pleine poitrine. Il s'est affaissé comme une poupée de chiffons.

L'une des balles a enflammé le carburant d'une roquette qu'il avait harnachée dans le dos. Lorsqu'il est tombé derrière le tas de foin, des étincelles et des flammes ont jailli de son sac à dos.

J’ai lancé ma grenade derrière le tas et ai roulé au sol. Après l’explosion je me suis relevé et suis reparti en courant.

Couvert par le premier sniper, j’ai rejoint l’artificier et notre second sniper. Ce dernier nous protégeait pendant que nous allions derrière la meule par la gauche, l’arme à la main, prêts à tirer. On a trouvé un taliban sur le dos, la roquette brûlait toujours sous son corps. Pas trace de l’autre combattant.

Pendant que nous nous mettions à sa recherche, un message a grésillé dans la radio.

« Aigle blessé, un aigle blessé, demandons évacuation en urgence ! »

L’un des snipers avait reçu une formation médicale. Il a rejoint l’équipe de Phil sur-le-champ. Nous devions absolument retrouver le taliban, alors j’ai arrêté de me demander qui était blessé pour continuer la fouille avec les deux autres.

J’ai aidé l’artificier à rassembler armes et motos des talibans. Ils avaient des kits de morphine et des grenades. C’était des professionnels, pas des fermiers qui prenaient leur AK-47 une fois les foins rentrés.

Nous n’avons pas retrouvé Bergdhal au cours de ce déploiement, et à l’été 2012, il était encore prisonnier des talibans. Mais je savais qu’on l’avait raté de très peu. Probablement de quelques heures à peine, ou peut-être les talibans avaient-ils profité de l’échauffourée pour s’échapper avec lui.

Une fois les choses calmées sur le terrain, l’artificier a posé des charges pour faire sauter l’équipement de l’ennemi.

« C’est prêt », nous dit-il.

Nous nous sommes éloignés à bonne distance et il a déclenché l’explosion, détruisant tout le matériel et le corps du taliban. La meule s’est enflammée et a laissé une trace noirâtre au sol.

Lorsque nous sommes revenus pour voir si tout avait bien été détruit, nous avons retrouvé trois mains. Nous avons supposé que l’autre taliban était resté caché dans le foin et était mort là. On n’a jamais retrouvé son corps.

Peu après, j’ai entendu le bruit familier d’un *Chinook* qui revenait. Il s’est posé juste le temps d’embarquer le blessé et est reparti aussitôt pour rejoindre le service des urgences à l’hôpital de Bagra, un immense aérodrome au nord-est de Kaboul.

« Alpha 2, ici Alpha 1 », dit Phil dans la radio.

Alpha 2, c'était moi, lui était Alpha 1. C'était la première fois qu'il me contactait depuis que nous nous étions séparés pour nous lancer aux trousses des ennemis.

« Hé, mec, tu t'occupes des gars pour moi, OK ? »

L'aigle blessé, c'était lui. Il était assis dans l'hélicoptère, la jambe du pantalon découpée. Le sang imbibait son uniforme et coulait. Grâce à une bonne dose de morphine, il ne sentait pas la douleur.

J'ai appris plus tard qu'ils s'étaient rapprochés de deux talibans lourdement armés. Ils avaient envoyé le chien de combat en éclaireur. Les talibans l'avaient vu et avaient tiré. Phil avait été touché et le chien tué. La balle lui avait déchiqueté le bas de la jambe. Il aurait pu mourir d'une hémorragie, mais nos deux toubibs lui ont sauvé et la vie et la jambe grâce à une intervention ultra-rapide.

« Tu peux compter sur moi, mon frère. Prends soin de toi », lui dis-je.

Le temps de revenir jusqu'à la zone d'atterrissage pour le regroupement des effectifs, les blagues allaient déjà bon train.

« Bon boulot d'avoir eu Phil pour prendre son poste, dit l'un de mes coéquipiers. Si, si, on t'a vu lui tirer dans la jambe et courir lui piquer son badge. »

Phil n'était pas encore à l'hôpital que les conneries commençaient déjà.

8

Sentier de chèvres

J'avais envie de pisser.

Jalalabad. Trente minutes avant, nous étions montés à bord d'un hélicoptère à destination d'un poste de combat avancé dans la province montagneuse de Kunar, en Afghanistan. La pression montait dans ma vessie. Il était de règle d'aller se soulager avant chaque départ en opération. Mais le vol était si court que j'avais décidé d'attendre d'être arrivé.

Cela se passait deux mois après que Phil avait été blessé. Il était en convalescence chez lui. Nous étions à trois semaines de la fin de notre déploiement. J'avais joué le rôle de chef d'équipe depuis que Phil avait été évacué. Nous étions en route pour une base d'opération avancée [FOB, *Forward Operation Base*], un avant-poste dans l'une des régions les plus instables de l'Afghanistan oriental. De la FOB partirait une opération qui devait nous conduire haut dans les montagnes.

Le CH-47 *Chinook* s'est mis en vol stationnaire et a commencé sa descente. Quelques secondes après qu'il eut touché le sol, la rampe s'est abattue et j'ai foncé dehors, passant derrière le gros moteur arrière pour me soulager dans un fossé, à une vingtaine de mètres du point d'atterrissage. Nous nous étions posés à cinquante mètres du poste aussi je me sentais en sécurité. Même si nous étions à découvert.

Quelques-uns de mes coéquipiers m'ont rejoint pour faire comme moi. Il faisait un noir d'encre. Pas le moindre éclairage. Les montagnes qui dominaient les environs rendaient l'obscurité plus profonde encore. Dans

mon dos, les pales de l'hélicoptère tournaient toujours, et soulevaient des nuages de poussière. Le grondement des moteurs de *Chinook* est assourdissant.

Debout au bord du fossé, j'admirais la beauté de ces montagnes escarpées. À travers la lueur verdâtre de mes lunettes de vision nocturne, elles paraissaient tout à fait paisibles. Puis mes yeux ont distingué une lueur qui striait le ciel. J'ai pensé une fraction de seconde que c'était une étoile filante, jusqu'à ce que je me rende compte que la lueur fonçait sur moi.

BOUM !

Une roquette est tombée à trois mètres de la rampe arrière de l'hélicoptère, lançant une pluie d'éclats sur mes coéquipiers. Le temps de réagir, des balles traçantes et d'autres roquettes explosaient autour de nous. J'ai gagné un autre fossé, après la zone d'atterrissage. Tout le monde a été pris de court. Dans notre esprit, ce petit poste n'était que le point de départ de la mission. Nous ne nous attendions pas à entrer en contact avec l'ennemi avant l'assaut, dans quelques heures.

Les moteurs de l'hélicoptère ont gémi, il a décollé et s'est s'éloigné vers la vallée. Le second hélicoptère a décollé également, mais le souffle des rotors a déclenché l'allumage d'un feu de signalisation autour de l'avant-poste. Ces feux servent en principe à avertir la base d'une attaque. Nous étions maintenant aussi visibles qu'en plein jour, et à découvert. Nous avons battu en retraite par petits groupes, loin de la lumière, tandis que les talibans tiraient sur le poste.

J'essayais de me reboutonner en courant à toutes jambes. J'ai entendu alors le bruit sourd d'un départ de mortier et le martèlement régulier d'une mitrailleuse lourde américaine de calibre.50 : on ripostait depuis la base. Je m'étais mis à l'abri dans un fossé. De là, je voyais les armes lourdes américaines pilonner la ligne de crête. Ça crépitait de partout. Des canons pointaient le long du rempart de la base, consolidé par du grillage Hesco et des sacs de sable.

Une fois la balise lumineuse éteinte, bénéficiant à nouveau de l'obscurité, nous avons manœuvré pour gagner le portail principal et nous mettre à l'abri derrière le mur d'enceinte du poste.

Nos toubibs se sont occupés des blessés. Personne n'avait été gravement touché, mais les éclats de roquette avaient atteint un ranger, notre interprète, un soldat afghan qu'on nous avait adjoint et notre chien de

combat. Les hélicoptères tournaient en rond et dès que l'attaque a cessé, ils sont revenus chercher les blessés.

Une fois les blessés en route pour l'hôpital, le patron de l'opération du DEVGRU, les chefs d'équipe, le commandant du FOB ainsi que son premier sergent se sont réunis dans le bunker de commandement.

Charlie et le reste de la troupe attendaient dans la salle de musculation du poste. Charlie s'était porté volontaire pour les deux derniers mois du déploiement et avait rejoint mon équipe. Depuis que Phil avait été blessé, il nous manquait un homme et nous aurions eu besoin d'un sniper supplémentaire. Charlie venait juste de finir son temps comme instructeur à la Green Team.

« On m'a raconté que tu avais tiré sur Phil pour avoir sa place, m'avait dit Charlie à son arrivée. C'est ça ta méthode pour souder une équipe ? T'as intérêt à surveiller tes arrières. »

Le gros costaud m'avait manqué et ça me faisait plaisir de le revoir.

Phil parti, les canulars avaient cessé. J'étais tranquille, ma chambre ne serait pas bombardée de paillettes, mais l'ambiance était moins légère sans lui. Plus que tout, c'était son expérience qui nous manquait. On connaissait notre boulot, mais on avait du mal à remplacer l'expérience. Phil en avait à revendre. Vu le rythme des opérations on ne s'attardait pas sur le passé. Mais il nous manquait.

Ça avait été un peu compensé par l'arrivée de Charlie. Il sortait de son boulot d'instructeur à la Green Team, il était au mieux de sa forme, et il allait jouer un rôle vital dans cette opération. Son expérience et son calme sous le feu étaient sans pareils.

Le centre d'opération était une petite salle et les cartes du secteur étaient accrochées aux murs, au-dessus du mobilier en contreplaqué. À l'extérieur, des antennes dépassaient du bâtiment trapu. Des sacs de sable protégeaient les murs et le toit des roquettes et des obus de mortier. Dans un coin, deux spécialistes de l'armée s'occupaient de la radio.

Steve et moi regardions la carte.

« Désolé pour le comité d'accueil, nous dit le capitaine du poste. Ça nous arrive une fois par semaine. Vous étiez au mauvais endroit au mauvais moment, c'est tout. »

Les opérations étaient difficiles dans le Kunar. J'irais même jusqu'à dire que c'était la région du pays où il était le plus compliqué de cibler

l'ennemi. Il était rare que nous y intervenions sans qu'il y ait un combat. Situées dans les contreforts de l'Hindou Kouch, ses montagnes et ses vallées étroites et pentues constituaient de formidables obstacles naturels. La province était la région préférée des insurgés depuis des décennies. Son terrain impénétrable, ses réseaux de grottes et sa frontière avec la région semi-autonome du nord-est du Pakistan donnaient un avantage significatif aux talibans.

Province surnommée « Enemy Central » ou « Indian Country », plus de soixante-cinq pour cent des combats avec les insurgés ont eu lieu dans le Kunar entre janvier 2006 et mars 2010. Les forces locales des talibans s'y mêlaient aux djihadistes étrangers d'Al-Qaïda, tandis que des milices de moudjahidins opéraient aussi dans la région.

Une carte du secteur était dépliée sur la table, au centre de la pièce. Nous nous sommes rassemblés autour. L'objectif était d'effectuer une patrouille pour nous enfoncer loin dans la vallée au sud du poste ; il s'agissait d'aller capturer ou tuer un groupe de hauts responsables talibans qui allaient se réunir.

Nous approchions de la fin de notre déploiement et c'était notre dernière occasion de traiter une cible aussi importante. Cette rotation a obtenu de solides résultats, en dépit de la blessure de Phil et de la perte du chien de combat. Si l'affaire était bien menée, nous repartirions avec les honneurs.

Le drone qui survolait les lieux suspects avait détecté des patrouilles mobiles. Avec les années, Steve et moi étions devenus des experts dans l'art de repérer ce que nous appelions les « activités néfastes ».

Les images des drones ne sont pas parlantes en soi. Sur l'écran, les gens ne sont pas plus gros que des fourmis ; mais nous savions déceler et interpréter. La plupart des endroits habités ne sont pas gardés par des patrouilles. Cette information, le fait que nous étions dans la vallée du Kunar et les rapports des services de renseignements sur la réunion des talibans, tout cela combiné renforçait l'idée d'activités néfastes.

Nous savions que nous allions à l'affrontement.

Le plan prévoyait que mon équipe de huit hommes escaladerait la ligne de crête, et qu'elle avancerait parallèlement à la vallée pour aller se poster en amont de la cible. Nous installerions un poste d'interception à mi-pente pour accueillir les talibans qui essaieraient de s'enfuir. Ils ne s'attendraient

pas à nous trouver en altitude, étant donné que le lieu de réunion se trouvait tout en haut de la vallée. Les deux autres équipes investiraient la route principale qui remontait la vallée, avec pour objectif de repousser les talibans vers l'embuscade. Si les deux équipes de la vallée arrivaient sur l'objectif sans avoir été repérées, nous descendrions simplement vers le lieu de rencontre pour les aider à nettoyer la cible de tous les côtés.

La plupart du temps, quand ils nous voyaient arriver, les talibans ne restaient pas pour se battre. Ils s'enfuyaient, essayaient de se cacher derrière une rangée d'arbres ou de rallier une vallée voisine. L'idée était qu'en plaçant une équipe en hauteur, ils iraient se jeter dans le piège. Nous n'aurions aucun mal à les éliminer avant qu'ils aient une chance de s'enfuir.

La voie d'infiltration ne faisait que sept kilomètres, ce qui ne paraît pas beaucoup quand on ne tient pas compte du dénivelé. Mon équipe allait devoir faire la difficile ascension cette nuit même, car la voie conduisait directement à la ligne de crête. Sachant ce qui nous attendait, j'avais renoncé à mon gilet pare-balles et n'avais pris que trois chargeurs de plus, une grenade à main, mes radios et un kit d'urgence. Chacun essayait de s'alléger autant que possible. « *Light is right !* », disions-nous.

Lorsqu'on ne prend pas de gilet pare-balles, il faut être prêt à en assumer les conséquences. Après l'accueil surprise sur la zone d'atterrissage, je me demandais si cette décision était sage.

Pendant que nous discutions du plan avec le capitaine de l'armée, je sentais le regard des soldats sur nous. Pour eux, cheveux ras, rasés de près, nous devions avoir l'air de Vikings ou de Hells Angels.

La plupart d'entre nous avaient les cheveux bien trop longs, au regard des normes en vigueur chez les militaires. Aucun ne portait le même uniforme et nos tenues étaient dépareillées. En plus, nous avions des lunettes de vision nocturne de science-fiction à quatre tubes, des détecteurs thermiques, des silencieux sur nos armes. Le matériel dernier cri. Chacun de nous était un professionnel, qui savait exactement de quoi il avait besoin pour faire son travail, chacun avait la responsabilité de prendre ce qu'il lui fallait.

« Y en a qui n'ont même par leur gilet », observa l'un des soldats.

Le chef de notre groupe de reconnaissance (RECCE) montra au capitaine un sentier de chèvres, sur la carte. C'était lui qui nous mènerait là-haut.

« Vous avez déjà emprunté ce sentier ?

— Je le connais, répondit le capitaine. Il est raide. De combien de temps disposez-vous ?

— Nous voulons attaquer et être revenus avant le lever du jour.

— Vous n'y arriverez pas, observa le capitaine. Le terrain est impossible et jamais vous ne pourrez faire un tel trajet en une nuit. »

Son unité étant en poste dans la vallée, il était difficile de discuter. C'était son domaine. Ils avaient pratiqué le terrain à la lumière du jour.

« Vous êtes déjà montés là-haut ? demanda le chef du RECCE, le doigt sur le groupe d'habitations qui constituait la cible.

— Le plus loin où nous avons été, c'est là, dit le capitaine en montrant un point qui n'était même pas à mi-chemin. Il nous a fallu six heures, on a été attaqués et les coups de feu ont duré longtemps. Nous avons été obligés de battre en retraite dans la vallée. »

Nous avons encore passé quelques minutes à discuter du plan.

Le patron de l'opération nous regarda, Steve, moi et les autres chefs d'équipe.

« Qu'est-ce que vous en pensez, les gars ? »

La cible était trop excitante pour y renoncer, comme ça. Même avec trois hommes en moins et privés de chien de combat, nous étions encore assez nombreux pour nettoyer l'objectif. Les drones de surveillance ne rapportaient aucun mouvement important, et nous bénéficions donc encore de l'élément de surprise. Il fut décidé de laisser tomber l'escalade par le sentier de chèvres ; nous remonterions tous ensemble la route de la vallée, puis nous nous séparerions pour contourner la cible et la prendre à revers, d'en haut.

« Faisons comme ça », dis-je quand le patron me regarda. Steve confirma.

« Vous y allez quand même ? demanda le capitaine.

— Ouais, répondit finalement le patron.

— L'attaque de la base de ce soir pourrait faire une excellente couverture pour l'opération, observa le capitaine. Nous pourrions vous adjoindre une patrouille. »

Son idée était de nous fournir un groupe de vingt hommes jusqu'au village le plus proche de la vallée, au sud. Nous avancerions avec sa patrouille avant de décrocher et de nous introduire subrepticement dans la

vallée cible. Si nous étions observés – il y avait de grandes chances que ce soit le cas –, on espérait que les talibans mordraient à l'hameçon et suivraient le groupe principal de la patrouille.

« Vous ne voyez pas d'objections à ce que nous prenions quelques munitions avant de partir ? demanda notre chef.

— Bien sûr que non. Je m'en occupe. »

Le capitaine composa une patrouille tandis que nous retournions briefer les types qui nous attendaient dans la salle de musculation du poste. On y trouvait quelques haltères, un banc ou deux et un râtelier, le tout dans une pièce pas plus grande qu'un petit bureau. Comme le centre d'opération, l'endroit était protégé des tirs de mortiers par des sacs de sable.

J'ai remplacé dans mon chargeur les quelques cartouches que j'avais tirées et me suis assuré que chaque membre de l'équipe était prêt. Charlie et Walt rechargeaient également leurs armes. Walt faisait partie de l'équipe de Steve et était devenu très proche de Steve et moi depuis son arrivée, après la Green Team.

J'avais entendu parler de Walt alors qu'il était encore dans la Green Team. Tous les SEAL de la côte Est le connaissaient et avaient suivi sa progression jusqu'au second niveau.

De petite taille – il ne m'arrivait pas à l'épaule –, il avait les cheveux hirsutes et une barbe épaisse lui couvrait le visage. Il compensait sa petite taille par ses fanfaronnades. Il avait un peu le syndrome du mec petit et était anormalement velu. Il aurait pu se laisser pousser une barbe en trois jours.

Walt aurait dû commencer la Green Team un an plus tôt, mais des ennuis personnels l'avaient obligé à retarder ce projet.

Nous nous sommes tout de suite bien entendus. Il aimait le tir et les armes à feu autant que moi. Un jour que nous étions au champ de tir, à Virginia Beach, je l'avais invité au SHOT à Las Vegas : une manifestation à l'air libre autour du tir, de la chasse et des ventes d'armes. Si nos emplois du temps nous l'avaient permis, nous serions allés rencontrer les vendeurs, voir les nouvelles armes et les nouveaux équipements tous les ans.

Je l'ai présenté aux vendeurs dès le premier jour. Le second, tout le monde me demandait où était Walt. Dans un bar, le soir du troisième, je l'ai retrouvé entouré d'une cour de hauts responsables de la *National Rifle*

Association[1]. Il avait un cigare aux lèvres et donnait des claques dans le dos et serrait des mains, tel un politicien en campagne. Tout le monde l'adorait.

Walt, un petit mec avec beaucoup de charisme.

Nous avons tenu une courte réunion avec l'équipe, et je leur ai annoncé que l'idée du sentier de chèvres était abandonnée.

« Nous remonterons la route principale et nous nous ajusterons au moment d'approcher la cible. Des questions ? »

Tout le monde secoua négativement la tête.

« Non, dit Charlie, on est parés. »

Fondamentalement, la tactique était simple. Nous connaissions les objectifs à réaliser et nous n'avions besoin que d'un cadre général. Quand on sait « tirer, se déplacer, communiquer », le reste se met en place tout seul. Les opérations, quand elles sont trop compliquées, tendent à ralentir l'exécution. Tous les hommes présents dans la salle de musculation ce soir-là avaient des années d'expérience. Les plans changeaient toujours, il était plus pratique de dresser de grandes lignes simples. Nous l'avions déjà fait et nous avions confiance les uns dans les autres.

La patrouille sortit par le portail et emprunta la route en dur en direction du village. Une belle route, probablement construite avec les impôts des Américains. À moins d'un kilomètre du poste, nous avons progressivement commencé à décrocher, nous détachant du groupe principal. Puis nous avons pris à droite ; direction notre vallée, par l'ouest.

Nous avons suivi ce chemin pendant deux heures. Il serpentait sur le flanc de la montagne et les épingles à cheveux se succédaient. Bientôt, nous sommes tombés sur un groupe de véhicules. Il y avait, garés sur le bas-côté, un camion Hilux et deux monospaces avec des galeries sur le toit. En passant, j'ai regardé à travers les pare-brise. Il n'y avait personne dans les véhicules.

Ils ne pouvaient pas aller plus loin : c'était la fin de la route.

Après, il fallait emprunter une piste étroite et raide pour s'enfoncer un peu plus dans la vallée. Je sentais les effets de l'altitude à chaque pas, le poids de mon équipement me ralentissait. Je commençais déjà à fatiguer et

nous n'étions qu'à mi-chemin. J'espérais que tous ces efforts en vaudraient la peine.

Au bout d'une heure, j'ai aperçu les bâtiments cibles et au moins deux faibles lumières à côté. Des bosquets me cachaient presque complètement la vue. Les maisons en pierre et en terre paraissaient sortir des parois de la vallée.

Il aurait été plus facile d'emprunter le chemin d'accès normal au village, mais des sentinelles le surveillaient. Il ne fallait pas risquer de se faire repérer. Les drones continuaient à nous signaler la présence de mouvements dans les arbres, autour de la route et près de la cible.

Comme toujours, l'effet de surprise serait déterminant. Très souvent au Kunar, la voie la plus rapide entre deux points est un sentier de chèvres. On disait la même chose pendant mon enfance en Alaska. Mais là, nous n'avions pas le choix, il fallait quitter la route. Personne ne tenait à stagner dans cette vallée jusqu'au lever du soleil.

« Nous allons monter tout droit jusqu'à la crête et les contourner », dit notre chef de troupe dans la radio.

Mes jambes protestaient, mais nous savions que c'était la bonne tactique. Le patron était sûr qu'on allait retomber sur le sentier de chèvres initial une fois là-haut.

Nous avons entrepris l'escalade de la montagne, à la recherche du sentier. Plusieurs fois, j'ai dû resserrer ma bandoulière et m'agripper à des rochers pour franchir un passage. Quand je n'arrivais pas à monter tout droit, je zigzaguais. Personne ne parlait, mais mes coéquipiers grognaient.

Nous avions tous conscience de l'enjeu. Mais pour neutraliser la cible, il fallait lui tomber dessus. Pas le choix. À chaque pas je me disais qu'il valait mieux que la cible en question en vaille la peine.

Après deux heures d'ascension, nous avons fini par trouver le sentier de chèvres. Je ne sentais plus mes jambes et j'avais du mal à respirer, tant j'étais fatigué. Mais le fait d'avoir rejoint le sentier nous avait galvanisés. Les types du RECCE étaient les meilleurs dans leur domaine, et sans leur préparation méticuleuse, jamais nous n'aurions pu mener cette opération à bien.

Le sentier de chèvres, pas plus large que nos deux pieds, courait le long de la paroi. D'un côté la paroi nous dominait de toute sa hauteur, de l'autre, une falaise presque verticale descendait jusque dans la vallée. Nous n'avions pas le temps de penser aux conséquences d'un faux pas. Nous venions de passer des heures à chercher le sentier, le lever du jour n'allait pas tarder et le temps était compté.

Il fallait avancer.

Ce fut le soulagement lorsque le sentier aboutit sur une position parfaite, légèrement au-dessus des habitations cibles.

Cible composée de trois bâtiments avec une cour centrale, et plusieurs petites constructions dispersées autour du périmètre.

Le sentier débouchait sur une série de champs en terrasse qui dessinaient une sorte de grand escalier à flanc de pente. Nous étions hors saison et la terre était sèche. Parfois, ces champs en terrasse sont inondés et il faut patauger dans la boue.

J'ai installé mon équipe sur la terrasse qui était au même niveau que la cible principale.

« *Alpha*[2] en place », dis-je à la radio.

L'équipe de Steve s'est placée sur la terrasse au-dessus de la mienne, sur mon côté droit.

« *Charlie* en place », dit Steve à la radio.

L'équipe *Bravo* s'est postée sur une terrasse au-dessous pour contrôler le site côté sud, un peu plus bas.

« *Bravo* en place. »

L'adrénaline commençait à courir dans mes veines. Je ne me sentais plus fatigué ni endolori. Mes sens étaient exacerbés ; nous étions en alerte maximale. Si tout se passait comme prévu, nous allions prendre l'ennemi par surprise. Mais si les choses tournaient mal, il y aurait des tirs rapprochés.

« On y va, dit le patron. En douceur et sans se presser. »

Nous avons commencé notre progression. Tout le monde était silencieux, chaque pas étudié avec soin. On ne se précipitait jamais quand on s'introduisait dans un périmètre ennemi. Parfois, on arrivait jusque dans les chambres de nos adversaires. C'était différent dans les autres unités, obligées de réagir à l'explosion d'une mine sur la route ou à une

embuscade. Chez nous, tout était délibéré, calculé. Notre tactique n'était pas unique. Ce qui faisait la différence, c'était notre niveau d'expérience et que nous savions parfaitement quand il fallait être violents et rapides, quand il fallait être patients et silencieux.

Mon cœur battait fort. Chaque bruit était amplifié. Nous avancions de quatre ou cinq pas, puis nous nous arrêtions. J'épaulais alors mon arme et me concentrais sur mon laser, que je passais sur les portes, les fenêtres et les allées, guettant les mouvements. Mes coéquipiers faisaient la même chose.

Lentement, pensai-je. *La lenteur, c'est le calme*.

Arrivé au premier bâtiment, j'essayai la poignée rouillée de la grosse porte en bois.

Fermée.

Charlie tenta la même chose avec une porte similaire sur la maison voisine. Fermée aussi.

Pas un mot. Nous n'avions aucun code gestuel spécial ou secret entre nous. Je me suis contenté de hocher la tête vers Charlie et nous avons contourné le bâtiment pour rejoindre la cour.

Un petit portail permettait d'y accéder. Un drap servait de porte. Walt coupa la cordelette qui le retenait.

Une fois à l'intérieur, Steve, Walt et le reste de l'équipe se sont postés de part et d'autre des nombreuses portes qui donnaient sur la cour. Sur un toit, un sniper du RECCE équipé d'un viseur thermique cherchait des sentinelles le long d'un ruisseau à sec qui longeait le périmètre. Mon homme de tête me précéda à travers le même portail, et nous avons approché ensemble la porte de notre cible.

Quand Walt essaya la poignée de son bâtiment, cette fois la porte était ouverte.

Il poussa lentement le battant et vit un homme avec une lampe-torche. En entrant dans la pièce pour le maîtriser, il aperçut un deuxième homme qui se redressait sur son matelas. Il portait des cartouchières, et un AK-47 était posé à côté de lui. Walt et le SEAL entré sur ses talons tirèrent aussitôt et abattirent les deux hommes. De l'autre côté de la pièce investie par Walt, Steve ouvrit la porte d'une autre chambre et trouva des femmes et des enfants. Laissant un membre de son équipe dans la pièce, Steve et le reste de son groupe allèrent jusqu'à une autre porte.

Un sniper du RECCE qui se tenait à l'arrière du bâtiment que nettoyaient Steve et ses hommes balayait le site avec son laser. Par une fenêtre, il vit une demi-douzaine de talibans s'emparer de leurs armes. Il tira au moment où Steve et son équipe arrivaient à la porte de la pièce.

Entrouvrant la porte, Steve vit les talibans qui couraient se planquer.

« Grenade. »

Un coéquipier de Steve repoussa encore un peu le battant, juste de quoi lancer sa grenade au milieu des ennemis en pleine débandade. D'où j'étais, j'ai entendu le bruit assourdi de l'explosion. Les éclats de la grenade à fragmentation ont tué tous les hommes dans la pièce.

Au moment où j'ai atteint la porte de la maison cible, j'ai entendu, à peine distincte, la détonation du fusil à silencieux du deuxième sniper. Il avait repéré une sentinelle assise sur un rocher qui dominait la route principale. L'homme avait un AK-47 en bandoulière et une roquette posée à côté de lui.

Mon homme de tête poussa le battant et entra dans la première pièce. Sur le sol en terre battu, s'entassaient des sacs de nourriture, des vêtements, des bidons d'huile. Mon coéquipier a tiré. Un taliban armé tentait de s'enfuir par une fenêtre. Les balles l'ont atteint dans le bas du dos et les fesses et il a basculé de l'autre côté de la fenêtre.

Dehors, j'ai entendu la rafale d'une arme automatique SAW [fusil-mitrailleur]. C'était un homme de l'équipe *Bravo*.

TATATATATATTTAAA.

Le bruit assourdissant a résonné dans la vallée. J'ai été très surpris parce que nous utilisions presque tous des silencieux sur nos armes pour éviter cela.

« Groupe en mouvement venant du nord », entendis-je sur le réseau de commandement de ma radio. On nous signalait que des talibans se dirigeaient vers notre position. Ils venaient d'un peu plus loin dans la vallée. La cible s'était déjà rapidement morcelée en trois zones de feu, et on nous annonçait que d'autres combattants convergeaient sur nous.

L'équipe *Bravo* et son fusil-mitrailleur continuèrent de manœuvrer en contrebas de notre position. Un par un, elle abattit au moins cinq combattants de plus, armés de roquettes et de mitrailleuses, qui tentaient de s'infiltrer au plus près de la position. Le porteur du fusil-mitrailleur tira une

rafale de trente secondes sur les dernières sentinelles qui se cachaient dans les rochers et le lit du ruisseau.

Au bout de quelques minutes, j'entendis le bourdonnement d'un AC-130. À la radio, le chef de l'opération nous dit que l'avion allait s'occuper des talibans en déplacement côté nord.

« Tu les gardes », j'ai dit à mon coéquipier.

Je l'ai laissé sur place avec un autre SEAL, et je suis parti avec Charlie nettoyer une ruelle qui passait entre deux bâtiments. Ces maisons se trouvaient au même niveau que les terrasses d'où nous avions attaqué.

La ruelle était étroite et on ne pouvait en voir le bout tant elle était encombrée. Je n'arrêtais pas de me prendre dans des cordes à linge tendues entre les deux bâtiments.

Dans un goulet aussi serré, Charlie et moi rasions les murs de près. Je couvrais son côté avec mon laser et lui le mien avec le sien ; son rayon traversait l'allée devant moi. Tout était une question d'angles.

Nous avancions aussi silencieusement que possible. Car il faut savoir aller vite quand c'est nécessaire, mais aussi être capable de reprendre au besoin une progression plus lente et silencieuse. Nous étions au milieu de l'allée quand Charlie a tiré.

PLOP. PLOP. PLOP.

Je suis resté pétrifié. Je ne voyais pas devant. Charlie a lâché une seconde rafale puis s'est avancé de nouveau. J'ai eu le temps de voir un taliban s'effondrer contre le mur, à trois pas. Dans sa chute, il a laissé échapper un fusil de chasse.

Nous avons d'ordinaire vingt-cinq kilos de matériel sur le dos, ce qui inclut le jeu de plaques de notre gilet pare-balles. Charlie non plus n'avait pas mis le sien.

Nous avons fait une pause, une fois au bout de la ruelle, pour souffler un peu.

« Si je me fais descendre ce soir, murmurai-je à l'oreille de Charlie, que personne n'aille raconter à ma mère que je n'avais pas mis mon gilet pare-balles.

— Entendu, me répondit Charlie. Pareil pour moi. »

Peu de temps après, nous avons entendu l'appel « site entièrement dégagé » à la radio. La cible avait été sécurisée, restait à faire ce que nous

appelons « l'exploitation intelligente du site » (SSE). Il s'agissait avant tout de prendre des photos des morts, de rassembler armes et explosifs et de récupérer tout ce qui est ordinateur, clef USB, documents.

La SSE avait évolué avec le temps. Elle était devenue un moyen de prouver que les talibans abattus n'étaient pas de simples fermiers. Nous savions que quelques jours après l'opération, les anciens du village viendraient à la base locale de l'OTAN pour nous accuser d'avoir tué des innocents. Des innocents qui, comme nous pouvions à présent le prouver, étaient armés de roquettes et de fusils de guerre. Plus nous apportions de SSE, plus nous avions de preuves que ceux que nous avions abattus étaient des rebelles.

« On n'a plus beaucoup de temps, les gars, alors grouillez-vous, nous dit le chef de l'opération. Nous avons encore un groupe en déplacement au nord. »

Sa voix fut couverte par l'explosion des obus de 120 mm que l'AC-130 venait de lâcher à quelques centaines de mètres de nous. Je consultai ma montre. Il était quatre heures du matin largement dépassées. Nous allions bientôt perdre la protection que nous donnait l'obscurité. Or, depuis le début de l'affrontement, des rapports réguliers de drones faisaient état de groupes de talibans qui convergeaient vers nous.

Les photos faites, nous avons empilé les armes et les munitions au centre de la cour et placé une charge explosive avec mise à feu dans cinq minutes. Avec les types du RECCE en tête, nous nous sommes rapidement et silencieusement esquivés par la voie par laquelle nous étions arrivés. Pendant que nous courions hors du périmètre, j'entendis l'explosion et vis une petite boule de feu illuminer la cour. Le dispositif avait fonctionné. Double détonateur, sans doute.

La marche fut plus facile sur le chemin du retour qu'à l'aller. Nous étions shootés à l'adrénaline après ce que nous avions réussi à faire. Plusieurs fois, pendant le retour, nous avons été obligés de nous arrêter et avons envoyé un soutien aérien pour neutraliser les talibans qui nous cherchaient. Nous ne voulions pas rester dans la vallée plus que nécessaire et certainement pas après le lever du jour.

Trois heures après avoir dégagé du site, nous entrions dans l'avant-poste. Les types se sont effondrés le long du mur, exténués. Nous nous

sommes jetés sur l'eau, et avons englouti des barres énergétiques et tout ce qui nous tombait sous la main.

Nous avons confié nos SSE au capitaine de l'avant-poste. Il aurait des preuves à montrer aux anciens, quand ils viendraient se plaindre.

« Nous avons compté dix-sept EKIA », dit le chef de l'opération au capitaine – ce qui voulait dire que nous avions tué dix-sept talibans. « Il est probable que l'AC-130 en a tué sept ou huit de plus. »

Le capitaine resta sans voix devant les photos qui défilaient sur son ordinateur. Lui et ses hommes avaient rarement l'occasion de mener une offensive contre l'ennemi. Ils étaient coincés par leur mission de protection des villages et des routes qui entraient et sortaient de la vallée.

Dans l'hélicoptère qui volait vers Jalalabad, j'eus finalement le temps de repenser à l'opération. Assis près de la rampe, dans l'obscurité, j'étais encore stupéfait que nous ayons pu mener une mission aussi téméraire et nous en tirer avec quelques égratignures seulement.

De la patrouille dans la montagne jusqu'à l'assaut, on avait accompli un raid digne des manuels, dans lequel on retrouvait toutes les leçons apprises de nos missions précédentes.

Au lieu d'un vol direct sur la cible avec descente à la corde lisse, nous nous étions infiltrés en silence.

Au lieu d'enfoncer violemment les portes, nous étions entrés en douceur et avions pris nos adversaires par surprise.

Au lieu de hurler et de parcourir le bâtiment en cassant tout, nous avions utilisé des silencieux et réduit les bruits autant que possible.

Nous avions utilisé leurs sentiers, voyagé léger et les avions battus à leur propre jeu. En fin de compte, nous avions nettoyé un objectif avec un peu plus d'une douzaine de combattants sans subir une seule perte. Cette opération était la preuve qu'un plan bien pensé et de la discrétion sont une combinaison mortelle.

1. Les principaux défenseurs du port d'armes aux États-Unis.
2. L'auteur emploie le code alphabétique universel : alpha, bravo, Charlie, delta, echo, fox-trot, etc.

9

Il se passe des choses à Washington

Debout dans mon jardin, je tâtais l'herbe de mes orteils et regardais le ciel bleu.

Nous étions au début du printemps 2011. Trois semaines auparavant, j'arpentais l'épais gravier des bases d'opération avancées américaines. L'hiver était rude en Afghanistan. Des mois durant, ce n'était que glace, neige et boue. Depuis le 11 septembre 2001, j'enchaînais les missions d'un pays désertique à un autre. J'avais appris à apprécier des choses aussi élémentaires qu'une belle pelouse bien verte.

J'étais heureux d'être à la maison.

Le dernier déploiement s'était passé au ralenti pour l'essentiel. Comme souvent en hiver, l'adversaire s'était retiré au Pakistan pour attendre des températures plus clémentes. Mes trois semaines de permission tiraient à leur fin, mon unité allait rejoindre le Mississippi pour s'entraîner. Il me tardait de retrouver l'action. Et ce genre d'entraînement permettait de souffler un peu et de se détendre.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je ne m'entraînerais pas avec Steve. Il avait terminé sa carrière de chef d'unité. Au retour de notre dernière mission, on l'avait transféré à la Green Team comme instructeur. Il n'y avait eu aucun discours d'adieu. Nous avions simplement débarqué, rangé notre matériel, et lorsque Steve est revenu de permission, il a commencé son boulot avec la promotion suivante.

Je m'étais levé de bonne heure ce matin-là, pour faire du sport et préparer mes affaires en vue du voyage, lorsque je tombai sur lui.

« J'ai besoin de faire une pause, me dit-il. Ça fait un bout de temps que je suis à la Green Team, et c'est beaucoup moins marrant aujourd'hui, avec leurs nouvelles règles.

— Je te comprends. Je fais une dernière rotation en tant que chef d'unité, et après on verra. »

Tout le monde, dans l'équipe, avait l'expérience du combat. Les gars avaient en moyenne douze missions à leur actif ; au moins. En dépit du rythme et d'une vie familiale sacrifiée, la plupart d'entre nous en redemandaient.

« Ça ne va pas durer bien longtemps, ta pause, dis-je à Steve. Tu vas bientôt redevenir chef d'unité.

— Comme ça nous allons nous perfectionner en Power Point tous les deux. »

En Afghanistan, tout devenait plus compliqué. À chaque déploiement, on se retrouvait avec de nouvelles exigences, de nouvelles restrictions. Pour faire approuver une mission, il fallait à présent des pages et des pages de Power Point. Juristes et officiers d'état-major scrutaient les moindres détails pour s'assurer que le gouvernement afghan accepterait notre plan.

Dans les missions, il y avait de moins en moins de spécialistes de l'assaut, et de plus en plus d'occasionnels, avec des tâches très limitées. Nous emmenions des observateurs de l'armée avec nous en opération, afin qu'ils puissent réfuter les fausses accusations.

En somme, les politiques nous demandaient d'oublier tout ce que nous avions appris, surtout les leçons apprises dans le sang : ils voulaient des solutions politiques. Pendant des années, nous nous étions introduits en douce dans des bâtiments pour prendre l'ennemi par surprise.

Terminé.

Lors de la dernière rotation, on nous avait carrément demandé d'appeler les combattants avec un porte-voix pour qu'ils sortent les mains en l'air. On avait un interprète. C'était les méthodes de la police américaine. Une fois les combattants dehors, on fouillait le bâtiment. Si nous trouvions des armes, nous arrêtions les combattants, qui étaient relâchés dans la nature quelques mois plus tard. Il nous arrivait assez souvent de capturer le même type plusieurs fois au cours d'une même rotation.

On avait l'impression de faire la guerre avec une main et de remplir des formulaires administratifs de l'autre. Lorsque nous ramenions des prisonniers, il fallait compter deux à trois heures de plus en paperasses. De retour à la base, la première question qu'on leur posait était : « Avez-vous subi des mauvais traitements ? » Une réponse affirmative se traduisait par une enquête et le remplissage de nouveaux formulaires.

L'ennemi avait appris à tirer parti de ces règles.

Il n'avait pas tardé à s'y adapter. Au cours de mes premières opérations, ils se défendaient, ils combattaient. Mais récemment, ils s'étaient mis à cacher leurs armes, ayant compris que nous ne pouvions pas leur tirer dessus s'ils ne les portaient pas sur eux. Les ennemis avaient vite compris que pour se retrouver libres dans leur village quelques jours plus tard, il suffisait de respecter nos règles. C'était frustrant. Nous consentions d'importants sacrifices personnels, surtout vis-à-vis de nos familles ; nous l'acceptions pour pouvoir faire le boulot à notre guise. Avec l'accumulation des nouveaux règlements, il devenait de plus en plus difficile de justifier les risques vitaux que nous prenions. Le job était devenu une stratégie d'évitement au lieu de combattre.

« Bonne chance, me dit Steve. Qui sait ce qu'on va encore nous demander l'année prochaine ? »

Je me mis à rire.

« De tirer avec du plomb pour les petits oiseaux, peut-être. Ou d'utiliser des Taser et des balles en caoutchouc. »

Le camp était suffisamment petit pour que j'aie souvent l'occasion de voir Steve, mais il allait nous manquer lors de notre prochain déploiement en Afghanistan.

Je terminai rapidement mes préparatifs et repartis chez moi. Le temps se réchauffait à Virginia Beach. Pas au point de se baigner dans l'océan, mais assez pour sortir en manches courtes. J'étais pressé, avant de repartir, de régler certaines des choses qui figuraient sur ma liste de « trucs à faire ».

En tête de liste, il y avait le terreau pour amender le jardin.

Arrivé à la maison, je trouvai un vieux pick-up Ford F-150 garé dans mon allée. Le type avait déposé un gros tas de terreau sur une bâche. Équipé d'une brouette et d'une pelle, il venait de faire un premier voyage jusqu'à une plate-bande de fleurs. Il travaillait seul.

Tandis qu'il rechargeait sa brouette, je m'approchai pour bavarder avec lui. C'était la première fois que je le voyais, mais des gars de mon unité me l'avaient recommandé. J'aurais dû le faire moi-même, ce travail, mais j'avais tellement peu de temps à moi que je préférais payer quelqu'un.

« Vous êtes dans les SEAL non ? me demanda le type entre deux pelletées.

– Ouais. »

Avec son physique – sa longue chevelure de surfeur mise à part –, il aurait très bien pu appartenir aux SEAL lui aussi. Grand, noueux, il avait les bras couverts de tatouages. Il portait un T-shirt de surf usé et des pantalons Carhartt troués.

« Je me disais que vous en aviez l'allure, observa l'homme en reposant sa brouette. Je viens de finir la maison de Jay. Vous le connaissez ?

— C'est mon patron. D'ailleurs on doit s'entraîner ensemble la semaine prochaine. »

Jay était mon commandant d'escadron, mais je ne le connaissais pas si bien. Il avait pris la tête de l'unité juste avant la dernière rotation. Il ne venait pas souvent en mission avec nous, donc je n'avais jamais vraiment travaillé avec lui. Étant donné son rang, on le trouvait plutôt au *Joint Operation Center* [commandement des opérations spéciales], et il nous aidait à franchir les obstacles pour que les missions soient approuvées. Nous appelions parfois nos officiers des « temps » [temporaires] parce qu'ils ne restaient que deux ou trois ans en poste avant de grimper d'un échelon dans leur carrière. Ils passaient d'un poste à un autre, ne consacraient jamais le temps nécessaire pour créer des liens profonds, contrairement aux engagés. Nous, nous avions tendance à rester plus longtemps en équipe. Jay était mon quatrième chef d'escadron depuis que j'avais intégré l'unité.

« Il avait l'air sacrément occupé, ces temps derniers », me dit le livreur de terreau.

J'étais d'autant plus surpris que nous étions au repos depuis trois semaines. Après une rotation, la plupart des gars préféraient rester bien tranquilles chez eux. Certes, étant donné les responsabilités de Jay, il était normal qu'il coordonne et prépare les missions en plus. Mais la remarque de l'homme était tout de même bizarre.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je me suis occupé de son jardin, l'autre jour, dit-il entre deux pelletées. Un gros coup doit se préparer. Il est allé à Washington.

— Quoi ? (J'étais perplexe.) Nous sommes censés partir pour le Mississippi dans deux jours. »

C'était l'époque où le Printemps arabe explosait partout. L'Égypte s'était dotée d'un nouveau gouvernement et la vague de protestations gagnait tout le Moyen-Orient. Une guerre civile embrasait la Libye et les rebelles avaient fait appel à l'OTAN. Avec tant de points chauds en Syrie, sans parler de la Corne de l'Afrique et de l'Afghanistan toujours dans l'actualité, le champ des spéculations était vaste.

Nous avions un briefing hebdomadaire sur les menaces réelles ou anticipées dans le monde. Nos services de renseignements avaient des antennes partout, mettant plus de moyens sur certaines régions, comme sur la Libye à ce moment-là. Le briefing se terminait en général sur les dernières informations et rotations en Afghanistan et en Irak. Mieux nous étions informés, mieux nous serions préparés.

Il n'était pas rare que nous nous préparions à une mission et multipliions les répétitions en attendant le feu vert de Washington. Parfois, comme dans l'affaire du capitaine Phillips, on y allait. Mais, la plupart du temps, on attendait, et la mission finissait par être annulée. Avec le temps, la plupart d'entre nous avions appris à rentrer la tête dans les épaules et à nous concentrer sur les tâches en cours, laissant les autres spéculer. Voilà qui, au moins, économisait de l'énergie.

Je pris congé du livreur de terreau, soulagé d'être un simple chef d'équipe et non un officier. Les officiers se faisaient balader dix fois plus que nous. De toute façon, j'étais prêt à aller m'amuser dans le Mississippi.

Ce séjour dans le Mississippi n'avait rien à voir avec la formation de la Green Team. Je n'avais pas à me soucier d'être mal noté ou d'être renvoyé chez moi pour inaptitude au combat rapproché. Nous devions passer la première partie de la journée au stand de tir et l'autre à courir d'une pièce à l'autre de la *kill house* pour nous entretenir et nous assurer d'une bonne coordination entre nous. Nous avions plusieurs nouveaux dans nos rangs et nous devions faire en sorte de les mettre à niveau.

Personne ne remarqua vraiment que Jay et Mike étaient absents. Mike était le plus ancien des SEAL et l'adjoint du commandant d'escadron. Les phrases du livreur de terreau me trottaient dans la tête. Je me demandais ce qui se tramait à Washington.

Nous devions retourner chez nous un jeudi. Alors que j'étais en route pour l'aéroport, je reçus un texto de Mike :

RÉUNION 0800.

Mike avait la même stature massive que Charlie, des bras épais, un torse large. Il avait passé autant de temps au DEVGRU que moi dans la Navy. Comme Jay, il n'allait pas très souvent en déploiement.

À mon retour, je constatai que d'autres membres de l'escadron avaient reçu le même message. Charlie m'appela le soir même.

« Tu as eu un texto, toi aussi ?

— Ouais. T'as un scoop ? Tu sais quelque chose ?

– Non. À part que Walt a reçu le même, me répondit Charlie. Il doit y avoir une liste. »

Charlie me cita d'autres noms. Ce n'était pas toute l'unité, seulement les plus anciens.

« Il me tarde vraiment de savoir ce qui se trame, dis-je. Il y a anguille sous roche. »

J'arrivai tôt, le lendemain matin, et allai enfiler mon uniforme de travail – treillis de camouflage « désert de sable » et chaussures de course Salomon. Je laissai mon téléphone portable dans ma cage.

La réunion avait lieu dans la salle de conférence sécurisée – donc, pas de téléphone. La salle se trouvait dans un ensemble appelé *Sensitive Compartemented Information Facility* (SCIFF, prononcer SKIFF), utilisé pour traiter les informations secrètes ou secret-défense. Nous avions des badges spéciaux pour franchir les portails de sécurité. Les murs recouverts de feuilles de plomb permettaient d'échapper aux systèmes d'écoute électroniques les plus sophistiqués.

À l'intérieur de la salle de conférence, les quatre écrans plats étaient éteints. Ni photos ni cartes sur les murs. Personne n'avait la moindre idée de ce qui nous attendait. Je m'asseyais à la table circulaire qui se trouvait au milieu de la pièce. Il y avait Walt, Charlie et Tom, mon ancien instructeur de la Green Team. Il m'adressa un signe de tête.

Tom était l'ancien patron de Steve. C'était bizarre de ne pas voir Steve : on avait été en mission ensemble pendant huit ans. Même si c'était un entraînement pour nous secouer un peu, c'était étrange de le faire sans lui.

On comptait presque trente personnes dans la salle : des SEAL, un technicien en explosifs et deux autres types en renfort. Une fois tout le monde installé, Mike s'assit à son tour et commença le briefing. Jay, le commandant d'escadron, était absent. Mike paraissait légèrement mal à l'aise et ne donna pas beaucoup de détails.

« Nous allons faire un exercice collectif de mise au point. L'entraînement aura lieu en Caroline du Nord. » Mike nous passa la liste du matériel à emporter. « J'ai très peu d'informations. Contentez-vous de préparer un équipement d'assaut standard. Nous vous en dirons plus lundi. »

Je parcourus la liste. Armes, outils, explosifs, rien que des trucs classiques ne donnant aucun indice sur ce que nous allions faire.

« Combien de temps serons-nous absents ? demanda l'un de mes camarades.

— Pas très clair. Nous partons lundi.

— Est-ce qu'il faut prévoir les tentes ? voulut savoir Charlie.

— Le logement et la bouffe sont prévus. »

Deux autres types posèrent des questions du même genre, mais Mike coupa court. Je levai la main à mon tour. J'aurais voulu savoir comment nous allions nous organiser. Il y avait surtout des hommes aguerris autour de la table. Ils appartenaient à des équipes différentes. D'habitude, c'était le petit dernier qui portait l'échelle et la masse. Mais en regardant autour de moi, je ne voyais que des anciens. J'avais l'impression qu'on constituait une *Dream Team*.

Je n'avais même pas fini de lever la main que Tom, qui me regardait, secoua la tête. Je la baissai. Tom, en règle générale, s'exprimait peu. J'étais plus bavard que lui. Une foule de questions se pressaient dans ma tête et j'aurais bien aimé qu'on y réponde. Ne pas savoir ce que nous allions faire m'agaçait, j'avais l'impression qu'on se fichait de nous.

« Occupons-nous du matériel, me dit Tom en quittant la salle. Nous en saurons plus lundi. »

Nous savions tous nous préparer et quel matériel emporter. J'allai dans le local des cages. Un de mes hommes s'y trouvait.

« Hé, mec, j'ai besoin de ta masse. »

Un ancien qui s'équipe d'une masse, voilà qui n'était pas courant, et cela me valut encore plus de questions de la part des autres.

« La voilà, me dit-il. Mais pourquoi tu la veux ? »

Je n'avais aucune réponse logique.

« Je pars pour un entraînement. Ils ont rappelé un tas de gars pour une réunion et nous allons en Caroline du Nord. Il s'agirait d'un exercice collectif de mise au point. »

Je n'étais pas plus convaincant que Mike. Mon camarade me regarda avec une expression qui voulait dire « sans déconner ? ».

À l'intendance, nous commençâmes à charger deux ISU [*Internal airlift and helicopter Slingable Unit*] – des petits conteneurs cubiques – avec notre matériel. Cela nous prit l'essentiel de la journée. À la fin, les conteneurs débordaient d'outils, d'armes, d'explosifs.

Les spéculations allaient bon train pendant ces préparatifs. Certains disaient que nous allions en Libye. D'autres pariaient pour la Syrie ou l'Iran. Charlie, qui ruminait toutes ces questions, nous sortit la prédiction la plus audacieuse.

« On va choper OBL », dit-il.

Comme il n'existe aucune norme universelle pour translittérer l'arabe en caractères latins, nous nous servions du même acronyme que le FBI et la CIA pour parler d'Oussama Ben Laden : OBL.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demandai-je.

– Écoute, quand nous avons posé des questions sur le plan, ils ont dit que nous allions dans un endroit où il y avait une infrastructure, répondit Charlie. Dans ce cas, c'est que nous retournons en Afghanistan ou en Irak, là où il y a des bases américaines. Je dirais que nous allons au Pakistan, depuis une base en Afghanistan.

— M'étonnerait, intervint alors Walt. Mais si tu as raison, j'ai déjà été à Islamabad, et je peux vous dire que c'est un trou paumé. »

Walt et moi avions déjà participé à une traque bidon, à la recherche de Ben Laden et de sa djellabah blanche flottante.

C'était en 2007, dans la province de Khost, à la base avancée d'opérations de Chapman et j'en étais à ma sixième rotation. Cette fois-là, je travaillais en collaboration avec la CIA.

Khost était l'un des lieux où s'entraînaient les responsables du détournement des avions qui s'étaient jetés sur le World Trade Center et le Pentagone. Al-Qaïda et les talibans s'y trouvaient en permanence, car ils pouvaient franchir facilement la frontière avec le Pakistan voisin.

Au milieu de la rotation, on avait réuni tout l'escadron à Jalalabad, jusque-là éparpillé sur les nombreuses bases du pays. L'une des sources importantes de la CIA qui travaillait sur Oussama Ben Laden avait vu le chef d'Al-Qaïda non loin de Tora Bora, l'endroit même où les forces américaines avaient failli le capturer en 2001.

Commencée le 12 décembre 2001, la bataille de Tora Bora avait duré cinq jours. On pensait alors que Ben Laden se cachait dans un ensemble de galeries souterraines des Montagnes blanches, près du col de Khyber. Cet ensemble était un refuge historique des combattants afghans, et la CIA avait financé nombre de ses travaux d'améliorations pour aider les moudjahidins, lors de l'invasion soviétique en Afghanistan.

Les forces américaines et afghanes avaient délogé les talibans et s'étaient emparées des positions d'Al-Qaïda, mais elles n'avaient pu capturer Ben Laden. Et voici qu'une source de la CIA affirmait qu'il se trouvait à Tora Bora.

« Ils ont vu un homme de grande taille en djellabah blanche flottante, nous dit le commandant. Il est peut-être de retour pour un affrontement final. » Je rappelle que nous étions en 2007, soit six ans après le 11 septembre. À ce jour, nous n'avions eu aucune information crédible sur la localisation de Ben Laden. Nous ne demandions qu'à croire celle-là, mais les détails ne collaient pas.

Nous devions aller à Tora Bora en avion – l'endroit est situé le long de la frontière pakistano-afghane, entre Khost et Jalalabad – et donner l'assaut à son refuge supposé. Sensationnel, sur le papier, mais l'opération se fondait sur une seule et unique source. Cela suffit rarement. Personne ne pouvait confirmer ce rapport, en dépit des douzaines de drones qui survolaient jour et nuit le secteur de Tora Bora. La mission aurait dû avoir lieu dans les jours suivant notre arrivée, mais elle était sans cesse repoussée.

Chaque jour pour un motif différent.

« Nous attendons les bombardiers B-1. »

« Les rangers ne sont pas encore déployés. »

« Des forces spéciales doivent arriver dans le secteur avec des unités des forces afghanes. »

Nous avions l'impression que tous les généraux d'Afghanistan voulaient prendre part à la mission. Des unités de tous les services s'étaient invitées. La veille de la date fixée, Walt et moi avions été convoqués au centre d'opération.

« Il s'est passé quelque chose et vous allez devoir travailler avec l'armée pakistanaise, nous dit le commandant. Si nous tombons sur des rebelles du côté de la frontière, vous serez avec les Pakistanais pour coordonner le blocage des positions.

— Nous prenons notre matériel ? demandai-je.

— Oui, tout. »

Une fois sur place, nous avons appris que Walt allait devoir rester à Islamabad parce que les Pakistanais ne voulaient qu'un de nous. Étant le plus ancien, la mission me revenait. Un officier des renseignements et un technicien en communication m'ont rejoint.

J'avais passé l'essentiel de la semaine dans un petit centre de commandement, un bâtiment en béton en forme de U. Je regardais les images relayées par les drones qui survolaient Tora Bora et contrôlais les communications radio.

La nuit même où je passai au Pakistan, l'Air Force avait commencé sa campagne de bombardement pour préparer l'assaut du site par les airs. On avait déposé mes coéquipiers sur les montagnes, haut au-dessus de Tora Bora, et ils s'étaient lancés à la recherche de Ben Laden et de ses combattants.

Je faisais souvent appel aux Pakistanais pour qu'ils viennent étudier les images des drones. Une fois, un drone avait montré ce qui semblait être un camp près de la frontière. On distinguait des tentes et des hommes en armes circulant dans le secteur. Les hommes n'étaient pas en uniforme apparemment, mais d'après les Pakistanais il s'agissait d'un poste-frontière.

J'étais dans une position inconfortable, ne sachant pas si je devais leur faire confiance. Chacun avait sa version des faits et je devais faire la part des choses. L'officier de renseignements ne m'était pas d'un grand secours,

et j'avais l'impression d'être un ambassadeur qui devait satisfaire ses hôtes et ses patrons.

Au bout de quelques jours de ce numéro d'équilibriste, les Pakistanais avaient interrompu ma mission, l'opération ayant fait chou blanc. Il n'y avait aucun rebelle infiltré. J'étais reparti le lendemain. J'avais retrouvé Walt à Islamabad. Il était prêt à rejoindre l'Afghanistan.

En fin de compte, nous avions bombardé des montagnes désertées et mes coéquipiers avaient fait une semaine de camping. Pas la moindre trace d'un homme en djellabah blanche. De retour en Afghanistan, une semaine plus tard, « djellabah blanche ample » était devenu une plaisanterie codée, dans l'unité, pour dire « mission foireuse ».

L'exercice en Caroline du Nord présentait lui aussi toutes les caractéristiques de la mission foireuse.

Mais je ne le saurai que le lundi. Malheureusement, j'avais besoin de passer un jour de plus à Virginia Beach, ce qui signifiait que l'équipe allait partir sans moi. J'espérais que ce délai n'allait pas me coûter ma place, au cas où il s'agirait d'une grosse affaire. Je dis à Mike que je pouvais annuler ce que j'avais à faire et partir avec eux.

« Ne t'en fais pas pour ça, me répondit-il. Sois là mardi matin. »

Dès l'après-midi du lundi, j'envoyai des textos à Charlie et Walt pour essayer d'avoir des tuyaux. L'un et l'autre me renvoyèrent à peu de chose près le même message : « Bouge tes fesses et rapplique. »

S'il s'était agi d'un truc foireux, ils me l'auraient dit. Cette absence de réaction négative signifiait que c'était du sérieux. Je dormis très mal dans la nuit du lundi au mardi.

Le mardi matin, j'étais levé avant l'aube. Je roulais sous une pluie battante, et je faisais des efforts pour lever le pied sur les petites routes secondaires. J'avais compris que nous étions sur un gros coup, mais je n'avais pas envie de me retrouver dans le fossé ou encastré dans un arbre pour autant.

Ces deux heures de route m'ont fait l'effet de durer quatre fois plus longtemps.

Lorsque je suis enfin arrivé devant le portail de la base d'entraînement, vers sept heures, l'homme de garde m'a intercepté. De l'extérieur, l'endroit n'avait rien de spectaculaire, à ce détail près que les barrières étaient doublées d'écrans pour empêcher de voir ce qui se passait à l'intérieur.

J'ai donné mon nom ; il figurait bien sur la liste et je reçus mon badge de sécurité. J'ai pris la direction du bâtiment où l'équipe était basée. Je n'avais pas remonté la vitre et la pluie matinale décuplait la senteur de la forêt de pins qui entourait le centre d'entraînement.

J'étais en avance de trois heures, mais je m'en fichais. J'avais déjà un jour de retard. Ne pas avoir été présent la veille m'ennuyait presque autant que de ne pas être au courant. Pas question d'attendre le milieu de la matinée. Je devais d'urgence me mettre à jour.

Une voie unique, bétonnée, conduisait à un portail. Des barrières de sécurité en bois, hautes de trois mètres, longeaient la route, rendant impossible de voir à l'intérieur des lieux. Après avoir franchi le portail, je me dirigeai vers le parking, devant deux bâtiments en béton à un étage datant des années soixante-dix.

À ce moment-là, j'aperçus deux de mes potes qui entraient dans l'un des bâtiments. Je donnai un coup de klaxon et me garai dans l'emplacement le plus proche. Ils s'arrêtèrent pour m'attendre. Il pleuvait un peu et je me pressai de les rejoindre.

« Tu arrives de bonne heure, me dirent-ils. Nous venons juste de prendre notre petit déj. À quelle heure es-tu parti ?

— Tôt, répondis-je évasivement. Alors, qu'est-ce qui se passe ? »

Il fallait que je le sache, et tout de suite.

« Tu es prêt ? me demanda l'un d'eux avec un sourire. OBL.

— Sans déconner ! »

Charlie avait eu raison d'emblée. Je n'arrivais pas à y croire. Ce que m'avait dit le livreur de terreau prenait maintenant tout son sens. Jay était à Washington pour participer aux préparatifs de la mission.

« Ouais, Oussama Ben Laden. Ils l'ont trouvé.

— Où ça ?

— Au Pakistan. »

10

Le Promeneur

Ils me conduisirent dans une salle de conférence qui servait de centre d'opération.

Des ordinateurs portables et des imprimantes étaient disposés sur des tables pliantes. Il y avait plusieurs cartes du Pakistan au mur ; l'une d'elles était en fait un plan de la ville d'Abbottabad. Les sièges étaient en faux cuir, peu rembourrés, avec des repose-bras métalliques. On avait repoussé le gros du mobilier contre un mur, à côté de plantes en plastique, afin de libérer la place pour le matériel.

La salle était presque vide ; seuls quelques civils de la CIA travaillaient en silence. J'essayai d'étudier les cartes et les photos, mais je me sentais dépassé. Je n'arrivais toujours pas à croire que, finalement, ils avaient trouvé Oussama Ben Laden.

Jusqu'ici, nous n'avions jamais eu de piste fiable. L'homme était comme un spectre qui hantait toute la guerre. Nous avions tous rêvé de la mission chargée de le capturer ou de l'abattre, mais personne n'avait pensé sérieusement être sur le coup. Le facteur chance était trop important. Nous savions que cela se résumait à être au bon endroit au bon moment, et, lorsque je pénétrai dans le centre d'opération, ce mardi-là, tout laissait à penser que nous étions au bon endroit. Au lieu de faire appel à une unité déjà formée, on avait sélectionné les plus anciens de tout l'escadron.

Mike entra et nous vit rassemblés devant les tableaux. Nous étions vingt-huit sur la liste, qui comprenait un spécialiste en explosifs. À quoi

s'ajoutaient un interprète et un chien de combat du nom de Cairo.

« Ali est un des interprètes de l'agence », nous dit Mike. Il y avait aussi quatre remplaçants, au cas où quelqu'un se blesserait pendant l'entraînement. « Nous avons formé quatre équipes, et tu dirigeras l'une d'elles », me dit Mike.

Tom était le responsable d'une autre équipe.

« Tu seras dans *Chalk One* pour l'infiltration. Ton équipe couvre l'annexe, C1, au sud du périmètre. »

C1 désignait l'annexe, bâtiment en retrait de la maison principale de la résidence – celle qu'occupait vraisemblablement Ben Laden. *Chalk One* et *Chalk Two* étaient les deux hélicoptères chargés de nous conduire sur le site.

Charlie et Walt seraient aussi dans *Chalk One*, mais dans des équipes différentes. La mission était conçue de façon que les deux hélicoptères soient interchangeables. Un officier de mon équipe prendrait la place de Jay si son hélico se faisait descendre. Mike, notre supérieur dans le groupe, avait intégré mon équipe ; une fois au sol, il dirigerait nos déplacements et nous garderait dans le timing.

La disposition de la cible ne nous était pas encore familière. Un plan de la résidence, sur le mur, montrait un mur d'enceinte en pointe. Je savais que l'annexe était un objectif secondaire dans la mission ; je mentirais si je disais que, pendant une fraction de seconde, je n'avais pas regretté de ne pas faire partie de l'équipe qui serait débarquée sur le toit du bâtiment principal, A1. Si tout se passait comme prévu, ils seraient les premiers à pénétrer au deuxième étage, là où vivait Ben Laden, pensait-on. Mais j'oubliai rapidement cela pour me concentrer sur la tâche qu'on m'avait assignée. Ce n'était pas l'action qui manquerait et j'étais heureux de faire partie de la mission.

« Entendu, dis-je, étudiant déjà le plan. Will nous rejoint ? »

Will m'aurait été bien utile. Il était affecté à notre escadron jumeau, basé à Jalalabad en Afghanistan. Ayant appris l'arabe, il serait à même de communiquer avec la famille de Ben Laden.

« Tu retrouveras Will à J-bad, me répondit Mike. J'ai une réunion, maintenant, tu n'as qu'à étudier la maquette. On a dépensé pas mal d'argent pour la faire faire. Les autres devraient être de retour du petit déj' dans quelques minutes. »

Je sortis du centre d'opération et parcourus le bâtiment en buvant mon café. Notre matériel était éparpillé sur le sol, dans une salle qui donnait sur l'entrée. Des casiers à armes Pelican étaient ouverts dans un coin. Des radios rechargeaient leurs batteries, alignées le long du mur opposé, à côté de sacs d'outils. Une imprimante de cartes était remisée dans un angle. Dans un autre, s'entassaient des chevalets portant de grandes feuilles blanches.

Je découvris la maquette de l'antre de Ben Laden juste à côté des portes de la principale salle de conférence. Faite en polystyrène, elle était installée sur un socle en contreplaqué d'un mètre cinquante sur un mètre cinquante. Dans un coin, se trouvait un couvercle en bois massif, équipé de plusieurs cadenas, destiné à dissimuler la maquette quand elle n'était pas utilisée.

La maquette était stupéfiante par son souci du détail : des arbres miniatures dans la cour, des voitures dans l'allée et sur la route longeant l'enceinte nord de la résidence. Portails et portes y figuraient aussi, ainsi que le réservoir d'eau sur le toit et même les rouleaux de fil barbelé sur le haut des murs. Il y avait de l'herbe dans la cour principale. Tout y était, jusqu'aux maisons et champs voisins qui étaient restitués avec la plus grande exactitude.

Entre deux gorgées de café, j'étudiais le bâtiment de deux étages.

Faisant quatre mille mètres carrés, la propriété donne sur Kakul Road, rue d'un quartier résidentiel d'Abbottabad. La ville, située au nord d'Islamabad (capitale du Pakistan), tire son nom du major britannique James Abbott. Elle abrite l'Académie militaire du Pakistan.

Mes coéquipiers n'ayant pas fini leur petit déjeuner, j'avais la maquette pour moi tout seul. Il me tardait de m'y mettre, mais j'avais encore du mal à me faire à l'idée de ce que je venais d'apprendre. Enfin nous allions attraper Ben Laden pour de bon.

Oussama Ben Laden est né le 10 mars 1957 à Riyad. C'était le septième des cinquante enfants de son père, Mohamed Awad Ben Laden ; sa mère, Alia Ghanem, une Syrienne, était la dixième femme de ce promoteur millionnaire. Ben Laden a à peine connu son père, ses parents ayant divorcé

quand il avait dix ans. Sa mère s'était remariée et il a grandi au milieu d'une autre fratrie de quatre enfants.

Pendant ses études secondaires à Djedda, Ben Laden avait rejoint un groupe d'étude islamique où l'on apprenait l'intégralité du Coran par cœur. Mis en contact avec l'Islam fondamentaliste il se laissa pousser la barbe, comme le Prophète.

Il épousa une cousine à l'âge de dix-huit ans. Le couple eut un fils en 1976, l'année où Ben Laden décrocha son diplôme de fin d'études secondaires. Il s'inscrivit à l'université de Djedda et obtint un diplôme en administration publique.

Lorsque l'Union soviétique envahit l'Afghanistan en 1979, Ben Laden alla s'installer à Peshawar, au Pakistan, puis plus tard en Afghanistan. En tant que musulman, il prétendait de son devoir de combattre l'envahisseur soviétique. Il fit construire des camps et forma des Moudjahidins, avec, à plusieurs reprises, l'aide des États-Unis. À la fin de la guerre, en 1989, il retourna en Arabie saoudite, mais fut dégoûté par la corruption qui, à ses yeux, gangrenait le gouvernement royal. S'élevant avec véhémence contre cet état de choses en 1992, il fut banni au Soudan.

Une année plus tard, il fonda Al-Qaïda, soit « la fondation » ou « la base » en arabe. Son objectif était de déclencher une guerre avec les États-Unis et de rallier tous les musulmans pour créer un seul pays arabe au Moyen-Orient.

Le déclenchement des hostilités eut lieu en 1996 en Arabie saoudite, lorsque Al-Qaïda fit sauter un camion, tuant des soldats américains basés sur place. Sous la pression de la communauté internationale, le gouvernement soudanais se résigna à exiler Ben Laden, et il partit se placer sous la protection des talibans en Afghanistan.

Le nom d'Al-Qaïda devint mondialement connu en 1998, après les attentats sanglants contre les ambassades américaines au Kenya et en Tanzanie. Ces deux attaques firent près de trois cents morts. Puis, en 2000, l'USS *Cole* fut victime d'un attentat suicide à l'embarcation piégée dans le port d'Aden qui fit dix-sept morts et une cinquantaine de blessés. Mais le coup le plus décisif porté aux États-Unis fut la quadruple attaque du 11 septembre 2001. Les hommes de Ben Laden, ce jour-là, ont causé la mort de près de trois mille civils à New York, à Washington et en Pennsylvanie. Lorsque les forces de la coalition eurent renversé les talibans

en 2001, Ben Laden passa dans la clandestinité, manquant de peu d'être pris dans les montagnes de Tora Bora, en Afghanistan.

Au cours des dix années suivantes, les forces de la coalition, dont celles des États-Unis, ont pourchassé Oussama Ben Laden dans la région frontalière entre Afghanistan et Pakistan. L'alerte de 2007 exceptée, tous les renseignements recueillis faisaient état de sa présence au Pakistan.

Très vite, mes coéquipiers ont commencé à revenir du petit déjeuner. J'étudiais toujours la maquette lorsque Tom est entré dans la salle. Il commandait l'une des équipes de *Chalk One*, et était responsable, avec ses hommes, de la mise en sécurité du rez-de-chaussée du bâtiment principal, A1.

« On l'appelle le Promeneur parce qu'il marche pendant des heures. Ils le voient souvent dans cette cour », me dit Tom en m'indiquant un endroit à l'est de la résidence. « D'après les types des renseignements, il sort dans ce jardin pour faire de l'exercice. Ils pensent que le Promeneur est OBL. »

Walt et Charlie arrivèrent ensuite. Tous les deux arboraient un grand sourire.

« Tu avais deviné, dis-je à Charlie. Comment ils l'ont trouvé ?

— Par l'un de ses messagers. Il a deux types qui travaillent pour lui. »

La veille, la CIA avait briefé mes camarades sur « le chemin qui les avait menés à Abbottabad », leur racontant comment ils avaient retrouvé Ben Laden. Il y avait, dans le centre d'opération, plusieurs documents bourrés de renseignements sur le secteur et Ben Laden. Je commençai à les lire pendant que nous attendions les autres. J'avais un jour de retard et je voulais le rattraper avant que les choses sérieuses commencent.

Il fut confirmé par la suite, par des sources publiques, que le périmètre cible, d'une valeur de près d'un million de dollars, avait été construit en 2005 près de l'Académie militaire du Pakistan. Sa superficie était beaucoup plus importante que les autres propriétés du secteur, mais la maison n'avait ni téléphone ni raccordement Internet. Côté sud, les murs étaient plus hauts afin d'empêcher de voir dans la cour. Ils bloquaient aussi la vue sur les premier et deuxième étages. De plus, les fenêtres de ces deux étages avaient été aveuglées, empêchant de voir aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur.

Il n'y avait aucune preuve que le Promeneur ait eu des contacts avec l'extérieur. Les occupants des lieux brûlaient leurs déchets et leurs voisins ne les connaissaient pratiquement pas.

Parmi ces occupants, on savait qu'il y avait un certain Ahmed al-Kuwaiti.

La CIA avait appris l'existence d'Ahmed al-Kuwaiti au cours de l'interrogatoire d'un homme du nom de Mohamed al-Qahtani, citoyen saoudien, qui aurait dû être le vingtième homme dans les détournements du 11 septembre. Les services d'immigration lui avaient interdit l'accès au territoire américain en août 2001, estimant qu'il essayait d'y entrer illégalement. Les enquêteurs avaient découvert plus tard que Mohamed Atta, l'un des chefs du complot, l'avait attendu à l'aéroport d'Orlando ce jour-là.

Renvoyé à Dubaï, Qahtani fut fait prisonnier lors de la bataille de Tora Bora, en décembre 2001, et envoyé à la prison de Guantanamo à Cuba. Lorsque la CIA découvrit que ses empreintes étaient les mêmes que celles de l'homme refoulé par l'immigration quelques mois auparavant, elle entreprit de le cuisiner sur une période de plusieurs mois, en 2002 et 2003.

Qahtani finit par leur dire que c'était Khalid Cheikh Mohamed, cerveau des attaques du 11 septembre, qui l'avait envoyé aux États-Unis. Il reconnut aussi avoir rencontré Ben Laden et avoir suivi une formation de terroriste ; de plus, il identifia un homme du nom de Ahmed al-Kuwaiti comme le messager et bras droit de Ben Laden. Khalid Cheikh Mohamed, qui était alors lui aussi prisonnier des Américains, avoua qu'il connaissait Al-Kuwaiti, mais nia que l'homme faisait partie d'Al-Qaïda.

Puis, en 2004, on captura Hassan Ghul. Ghul était un agent d'Al-Qaïda. Il déclara aux enquêteurs qu'Ahmed al-Kuwaiti était un proche de Ben Laden. Lorsque ceux-ci interrogèrent à nouveau Khalid Cheikh Mohamed, celui-ci minimisa le rôle qu'aurait joué Ahmed al-Kuwaiti. Le successeur de Khalid Cheikh Mohamed, Abou Faraj al-Libi, capturé par les Pakistanais en 2005, déclara de son côté aux enquêteurs qu'il n'avait pas vu Ahmed al-Kuwaiti depuis un moment. Khalid Cheikh Mohamed et Al-Libi ayant l'un et l'autre minimisé l'importance d'Al-Kuwaiti, les analystes du renseignement commencèrent à penser qu'il pouvait bien être avec Ben Laden.

La CIA savait qu'Al-Kuwaiti et son frère de trente-trois ans, Abrar Ahmed al-Kuwaiti, avaient travaillé pour Ben Laden par le passé. Sur quoi, les renseignements interceptèrent en 2010 un échange téléphonique entre Ahmed al-Kuwaiti et un membre de sa famille. Jusque-là, l'homme s'était montré discret et n'avait jamais dévoilé le nom de son employeur. Si bien que lorsque son parent lui demanda quel travail il faisait, Ahmed al-Kuwaiti se contenta de répondre, « celui que j'ai toujours fait ».

Réponse subtile qui permettait cependant de relier certains éléments et donnait un bon point de départ pour l'opération. Éléments purement circonstanciels, mais c'était tout ce que nous avions pour démarrer.

La CIA fila Ahmed al-Kuwaiti et nota ses habitudes. Il roulait dans un quatre-quatre blanc avec un logo représentant un rhinocéros sur la protection de la roue de secours. Finalement, le véhicule les avait conduits jusqu'à la résidence d'Abbottabad, dont j'avais à présent la maquette sous les yeux.

D'après les évaluations de la CIA, Ben Laden logeait au deuxième étage d'A1, le bâtiment principal. Son fils, Khalid, occupait le premier étage. La CIA s'attendait à trouver au moins une ou deux épouses et une douzaine d'enfants. Il y avait des enfants dans la plupart des lieux auxquels nous donnions l'assaut. Nous savions les gérer.

Quelques semaines auparavant, à Washington, Jay et Mike avaient contribué à la mise sur pied de la mission dans les grandes lignes, mais il nous revenait d'aller sur le terrain et de mettre ce plan à l'épreuve des faits. Nous savions mieux que quiconque de quoi nous étions capables et, étant donné qu'on nous avait confié l'exécution de l'opération, nous devions aussi jouer un rôle critique dans sa préparation.

Alors que nous étions tous rassemblés autour de la maquette, Jay et Mike nous expliquèrent où en était l'élaboration du projet. Cela faisait vingt-quatre heures qu'ils travaillaient sur la question, et le tableau prenait forme.

« Nous sommes obligés de nous rendre directement sur la cible par hélico, dit Jay. *Chalk One* descendra en corde lisse dans la cour. »

Jay montra l'annexe, C1, sur le côté sud de la maquette.

« Mark, toi et ton équipe couvrez C1. Vous y allez directement. Le sniper se positionnera sur le toit du garage. Faites le ménage dans C1 et sécurisez le bâtiment. C'est dans cette maison que logent Ahmed al-Kuwaiti, sa femme et ses enfants. Quand vous avez terminé, vous rejoignez A1 en renfort de l'équipe de Tom. »

L'autre équipe de *Chalk One*, conduite par Tom, se séparerait de nous pour investir A1.

« Charlie et Walt vont se placer en *stand by* à côté de la porte nord de A1, reprit Jay. On pense que c'est la sortie qu'utilise le Promeneur. D'après les évaluations de la CIA, c'est un escalier en colimaçon qui permet d'accéder aux quartiers d'habitation du deuxième étage. »

Tom et son équipe devaient attaquer par la porte sud et nettoyer le rez-de-chaussée. On pensait que le frère du bras droit d'OBL, Abrar Ahmed al-Kuwaiti, occupait le premier étage avec sa famille. Selon ce que Tom verrait à l'intérieur, lui et ses hommes dégageraient les lieux jusqu'à la porte nord ou laisseraient Walt et Charlie entrer par là. En cas de blocage, ils ressortiraient et contourneraient le bâtiment jusqu'à la porte nord.

« Nous n'avons aucune idée de la disposition des lieux, à l'intérieur ; nous pensons simplement qu'il existe deux appartements séparés, dit Jay. Charlie et Walt resteront en position jusqu'à ce que Tom leur dise que tout est OK pour entrer. »

Pendant ce temps, le second hélicoptère – celui qui transportait *Chalk Two* – devait débarquer une équipe de cinq hommes au nord de la résidence pour assurer la sécurité à l'extérieur. Deux hommes et le chien de combat patrouilleraient le périmètre. Le chien était là pour pister les éventuels fuyards. Les deux autres hommes et l'interprète se mettraient en position à l'angle nord-est de la résidence pour traiter les problèmes venant de l'extérieur : la police pakistanaise et les badauds.

C'était sûrement la position la plus dangereuse du raid. Ils seraient au premier plan pour riposter si nous restions trop longtemps sur la cible : probablement à la police ou aux forces militaires pakistanaises.

« Une fois la sécurité extérieure larguée, l'hélico reprendra un peu d'altitude et les hommes restants descendront à la corde sur le toit, passeront par le balcon du deuxième et feront le ménage de tout l'étage. »

Si nos renseignements étaient exacts et si tout se passait comme prévu, c'était cette équipe qui avait le plus de chance de tomber la première sur

Ben Laden.

Pour le reste du briefing, Jay et Mike passèrent en revue la question du matériel. Ils terminèrent par la liste des mots « pro » de l'opération. Ce sont des messages d'un seul mot qui servent à relayer efficacement l'information. Ils réduisent au minimum les contacts radio et augmentent la fiabilité des informations transmises. Les termes « pro » choisis pour la mission furent empruntés au registre des Indiens américains.

« OBL sera Geronimo », nous dit Jay.

Ce briefing dura une heure, puis Jay et Mike nous quittèrent.

« Et maintenant, les gars, déconstruisez notre plan, nous dit Mike avant de partir. Nous nous escrimons dessus depuis des semaines. Vous ne le connaissez que depuis hier. Prenez tout votre temps pour le critiquer. »

Nous nous efforçons de ne jamais tomber amoureuse d'un plan ; sinon, on a tendance à prendre trop d'assurance.

La première chose qui nous vint à l'esprit fut de chercher une autre solution pour approcher la cible. Personne n'avait envie de débarquer droit dessus en hélico. On ne le faisait plus depuis des années. On aurait préféré être débarqués plus loin et arriver au périmètre à pied. Notre tactique avait évolué. On approchait les cibles furtivement pour garder l'effet de surprise jusqu'au dernier instant.

L'équipe de reconnaissance et le tireur d'élite avaient étudié les images satellites pour essayer de trouver un secteur d'atterrissage entre quatre et six kilomètres de la cible ; mais aucun ne faisait l'affaire, apparemment. La maison se trouvait dans une zone résidentielle. Tous les sites potentiels se trouvaient trop près d'un secteur urbanisé, ou bien il aurait fallu emprunter des rues bordées de maisons. Les risques courus pendant l'infiltration auraient été bien trop grands. En fin de compte se faire déposer par hélico directement sur la cible était le moindre des maux. Ce serait bruyant, mais rapide. Nous ne pouvions prendre le risque d'être repérés pendant une approche à pied.

Chaque équipe dans son coin mit au point sa partie du plan. En dehors de notre propre matériel, il fallait répartir celui affecté à l'équipe : une échelle, une masse et les explosifs.

« Je vais avoir besoin de l'échelle pour escalader le garage », dit le sniper. L'échelle repliable était lourde et encombrante. « Mike a dit qu'il la

porterait pendant la descente pour que je puisse assurer une meilleure sécurité. »

Deux snipers furent mis en position à chacune des portes de l'hélico *Chalk One* pour nous couvrir pendant la descente à la corde sur le toit. Pas question qu'un type débarque dans le périmètre avec un AK-47 et nous canarde pendant la descente.

« Étant donné que Will n'est pas là pour protester, c'est lui qui sera responsable de la masse, dis-je en souriant. Moi, je porterai deux charges explosives et un coupe-boulons. »

Ces explosifs se présentent sous forme de bandes épaisses de cinq centimètres, et sont longs d'environ trente centimètres. Ils ont un côté adhésif afin de pouvoir être collés à une porte. Une fois amorcés, ils explosent au bout de trois secondes et démolissent en général le battant en défonçant son mécanisme de fermeture.

Chaque équipe devait être autosuffisante. Pas question de faire appel à une autre équipe pour un problème de matériel.

Une femme de la *National Geospatial-Intelligence Agency* [Agence nationale du renseignement géospatial], blonde, la trentaine, s'était occupée des cartes et des images satellites. Elle n'avait oublié aucun détail, même secondaire.

Agenouillé devant la maquette, j'étudiai la porte qui conduisait à l'annexe.

« Hé, est-ce que les portes du C1 s'ouvrent vers l'intérieur ou l'extérieur ? » lui demandai-je.

Cinq minutes plus tard, elle revenait avec la réponse.

« Double blindage. Ouvrent vers l'extérieur. »

Ce fut comme ça toute la semaine. Quand nous avions une question, ils avaient la réponse : ils savaient dans quel secteur le Promeneur allait marcher, qui d'autre habitait les différentes maisons, quelles portes étaient verrouillées ou laissées ouvertes et même à quelle fréquence ils garaient les véhicules. Ils disposaient d'une énorme quantité de photos prises par des drones et des satellites et il n'y avait pas grand-chose, dans l'environnement extérieur, qui leur avait échappé.

À Washington, le président Obama et ses conseillers discutaient encore des différentes options possibles. Le président n'avait toujours pas donné son feu vert pour l'option « assaut terrestre ». Pour l'instant, nous n'étions autorisés qu'à peaufiner le plan et à procéder à des répétitions. La Maison-Blanche envisageait encore une frappe aérienne massive par des bombardiers B-2 Spirit.

Le secrétaire à la Défense, Robert Gates, était partisan de la frappe aérienne car elle avait l'avantage de ne pas violer aussi ouvertement le territoire pakistanais.

Les États-Unis n'avaient pas un passé très glorieux avec les opérations commando. Depuis *Eagle Claw*, la mission décidée par Jimmy Carter en 1979 pour aller récupérer les cinquante-trois Américains retenus prisonniers dans notre ambassade à Téhéran, on savait qu'envoyer des troupes sur le sol d'un pays souverain était très risqué.

Pendant *Eagle Claw*, l'un des hélicoptères devant rallier une base du désert en Iran avant le raid eut à subir à son arrivée une violente tempête de sable et il s'écrasa sur un avion-ravitailleur MC-130E. Les deux appareils furent détruits pendant l'incendie qui fit huit victimes parmi les militaires. La mission, l'une des premières conduites par la Delta Force, fut abandonnée. *Eagle Claw* a été un désastre et a contribué à faire perdre sa réélection à Carter.

L'option « frappe aérienne » exigeait d'utiliser trente-deux bombes « intelligentes » de neuf cents kilos. Le bombardement durerait une minute et demie et le cratère creusé aurait au moins dix mètres de profondeur au cas où il existerait un abri sous-terrain dans la résidence. Les risques de dommages collatéraux étaient élevés, et les chances de retrouver des restes identifiables après une telle destruction étaient faibles

Que l'opération se fasse d'une manière ou d'une autre, on voulait avoir la preuve que Ben Laden était bien mort. Si l'assaut par voie terrestre était risqué, une frappe aérienne entraînait des complications supplémentaires.

Quelques jours après notre arrivée en Caroline du Nord, nous avons vu le Promeneur pour la première fois.

Rassemblés autour d'un écran d'ordinateur, nous regardions les prises de vue du périmètre réalisées par un drone. L'image était en noir et blanc et manquait de détails. On distinguait le bâtiment principal et la cour à l'angle nord-ouest de la résidence.

Au bout de quelques secondes, le Promeneur est entré dans le cadre. Sur l'écran, il n'était pas plus gros qu'une fourmi. Impossible de distinguer ses traits ou d'estimer sa taille. Mais nous l'avons vu sortir par la porte nord et commencer à marcher autour de la cour selon un circuit ovale, dans le sens des aiguilles d'une montre. Il y avait bien une sorte de vélum bricolé pour l'abriter, mais il ne recouvrait qu'une partie du jardin.

« Il est capable de faire ça pendant des heures, nous dit l'un des analystes de l'agence. Il passe à côté de types qui travaillent mais jamais il ne leur donne un coup de main. Il se contente de marcher. »

Parfois, une femme ou un enfant l'accompagnait. Eux non plus ne s'arrêtaient pas. Lorsqu'un vétérinaire était venu s'occuper d'une vache malade, ils l'avaient déplacée dans une autre cour pour la soigner.

« Nous pensons qu'ils ont déplacé la vache parce qu'ils ne veulent pas qu'on remarque quoi que ce soit d'insolite de ce côté-ci du complexe, dit l'analyste. Ce n'est pas une preuve formelle, mais on dirait qu'ils cachent quelqu'un. Tenez, regardez donc ça. »

Il cliqua sur une autre prise de vue : un hélicoptère pakistanais survolait le périmètre.

« D'où sort-il ? j'ai demandé.

— C'est un Huey des forces du Pakistan. On ne sait pas d'où il arrive, mais il quitte l'Académie militaire. »

Nous scrutions l'écran, pour voir si ce survol entraînait des réactions dans le périmètre. Le Promeneur ne se mit pas à courir jusqu'à une voiture pour s'enfuir. La même idée nous vint à tous en même temps. OBL avait l'habitude d'entendre passer des hélicoptères.

« Il n'est pas impossible qu'on puisse arriver sur le toit avant qu'ils se rendent compte de ce qui se passe », observa Charlie.

Le plan de la mission au point, nous avons commencé les répétitions.

L'hélicoptère, un *Black Hawk*, amorça sa descente au-dessus de la forêt de pins de Caroline du Nord et vint se placer en vol stationnaire. D'où j'étais assis, les jambes dans le vent à l'extérieur de la portière gauche de l'hélicoptère, je voyais une reproduction grandeur nature des quartiers de Ben Laden. Niché dans un secteur éloigné de la base, le périmètre d'exercice avait été construit en contreplaqué, grillages et conteneurs.

Je me laissai glisser par la corde jusque dans la cour et me dirigeai vers la double porte de C1. Tout autour de moi, mes coéquipiers fonçaient vers leurs objectifs. Le grondement des moteurs, au-dessus de nos têtes, rendait les échanges verbaux difficiles, mais, au bout de trois jours, nous n'avions plus besoin de parler. Toute la mission était mémorisée. En dehors de quelques contacts de contrôle, la radio restait silencieuse. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Nous avions des années et des années d'expérience, si bien que tout se déroulait sans accroc. La cible ne posait pas plus de problème que des centaines d'autres auxquelles nous avions déjà donné l'assaut.

L'objectif de ces répétitions était moins de nous entraîner que de convaincre Washington que nous étions capables de réussir la mission.

Le niveau des détails, sur la copie grandeur nature, était impressionnant. Les équipes de construction de la base avaient planté des arbres, creusé un fossé autour du périmètre, et même amené de la terre pour simuler les champs de pommes de terre qui entouraient les lieux au Pakistan.

Au bout de quelques répétitions, nous leur avons demandé s'ils ne pouvaient pas ajouter le balcon du deuxième étage et déplacer certains portails pour être plus proches encore de l'original.

À la répétition suivante, les changements étaient effectués.

L'équipe de construction ne demanda jamais d'explications et ne nous répondit jamais non. Ils rappliquaient et procédaient aux changements demandés. Nous n'avions jamais été traités ainsi. Plus trace de bureaucratie. Nous avions besoin de quelque chose ? Nous l'avions. On ne nous posait pas de questions. Bien loin de la situation à laquelle nous avions dû faire face en Afghanistan.

Restait cependant une inconnue dans notre périmètre de simulation : les intérieurs. Nous ne savions pas du tout comment ils étaient agencés. Ce n'était pas un souci majeur. Nous avions des années d'expérience de ces

situations. Nous n'avions aucun doute que nous pouvions venir à bout de ce problème ; tout ce qu'il nous fallait, c'était d'être débarqués sur place.

À la porte du conteneur qui simulait C1, je parcourais chaque fois l'intérieur des yeux avant d'entrer. J'ignorais si, pendant la mission, Ahmed al-Kuwaiti serait armé ou ceinturé d'explosifs. Nous partions du principe que tous les hommes – Ben Laden, Khalid et les deux frères Kuwaiti – vendraient chèrement leur peau.

Après avoir répété le scénario idéal, nous avons passé en revue toutes les variantes. Au lieu d'atterrir dans le périmètre, nous touchions terre à l'extérieur et donnions l'assaut de là. Ou alors nous traquions les hommes qui tenteraient de fuir avant l'assaut.

Chacune des possibilités était répétée jusqu'à l'écœurement. Jamais nous ne nous étions autant préparés pour un objectif, mais c'était important. La mission n'était pas compliquée, mais ce supplément de préparation donnait plus de cohésion au groupe formé d'hommes venus d'équipes différentes.

Après la dernière répétition, nous nous sommes retrouvés au centre des opérations. Jay était là, avec une mise à jour.

« Nous retournons chez nous et lundi prochain nous repartons à l'ouest pour une autre semaine d'entraînement et une analyse complète de la mission », dit Jay.

Je levai la main.

« La mission a été approuvée officiellement ?

— Non. Nous attendons encore la réponse de Washington. »

Je me tournai vers Walt. Il roula des yeux. Le même genre de douche écossaise que nous avions subie lors de l'opération *Capitaine Phillips*, une succession d'accélérations et de temps morts.

« Je suis prêt à parier qu'on ne va pas y aller », dit Walt quand nous avons quitté la salle.

Tôt le lundi matin, nous prenions l'avion pour le camp d'entraînement. Le mardi, soit presque deux semaines après notre premier briefing, nous fîmes une répétition en costume.

Toute l'équipe ainsi que les planificateurs s'étaient rassemblés dans un vaste hangar de la base. Une carte de l'est de l'Afghanistan était étalée sur le sol. Les VIP, incluant l'amiral Mike Mullen, chef de l'état-major interarmes, l'amiral Eric Olsen, commandant du SOC de Tampa et ancien patron du DEVGRU, et l'amiral Bill McRaven, étaient installés sur une estrade près de la carte.

McRaven avait commandé à tous les niveaux dans les forces spéciales, y compris au DEVGRU. Il m'impressionnait. Amiral trois étoiles à la tête du JSOC, il était grand, mince, la coupe de cheveux bien nette. La plupart des amiraux paraissaient âgés ou en mauvaise forme, mais pas lui. À voir son allure, on se disait qu'il pouvait toujours aller au combat. Il était bon à son poste et avait ses entrées à Washington.

Nous allions procéder à ce que nous appelions un « rock drill », une répétition avec une équipe réduite. Tout, depuis les voies d'accès en hélicoptère jusqu'à la maquette du périmètre, se trouvait sur le sol. Un narrateur allait lire le scénario d'une heure et demie de l'opération *Neptune Spear* [le Trident de Neptune].

Les pilotes parlèrent en premier. Ils nous communiquèrent le plan de vol entre Jalalabad et la résidence d'Abbottabad. Ils évoquèrent les appels radio ainsi que tous les aléas auxquels s'attendre.

Finalement, chaque chef des équipes d'assaut se leva pour expliquer le déroulement de sa partie de la mission.

Je pris la parole. « Mon équipe descendra à la corde de *Chalk One*, dans la cour, pour sécuriser C1. Après, nous viendrons soutenir les équipes chargées de A1. »

La plupart des questions des VIP portaient sur l'équipe de protection extérieure du périmètre. Ils étaient particulièrement inquiets sur la façon dont ils géreraient les témoins éventuels.

« Qu'avez-vous prévu, si vous êtes confrontés à la police ou aux militaires pakistanais ? » La question s'adressait au chef d'équipe.

« Monsieur, nous désamorcerons l'affaire si possible. Nous commencerons par nous servir de l'interprète, puis du chien, puis des lasers. Nous n'utiliserons la force qu'en dernier recours. »

Vers la fin, quelqu'un demanda si la mission avait pour but de tuer la cible. Un avocat du Département de la Défense ou de la Maison-Blanche nous fit clairement comprendre qu'il ne fallait pas que ce soit un assassinat.

« S’il est nu et les mains levées, vous ne devez pas tirer. Je ne vais pas vous expliquer comment faire votre boulot. Mais s’il ne constitue pas une menace, vous le ferez prisonnier. »

Après le briefing, nous avons embarqué dans les hélicoptères pour une répétition finale. Nous allions attaquer le faux périmètre sous les yeux des VIP. C’était le dernier obstacle. Nous savions que nous devions le faire, mais cela faisait une drôle d’impression d’être ainsi observés. Comme si nous avions été des poissons dans un aquarium. Nous étions d’accord pour dire que s’il fallait en passer par là pour obtenir l’approbation, la corvée en valait la peine.

Une minute avant l’arrivée sur cible, le chef d’équipe ouvrit la portière et je fis passer mes jambes à l’extérieur.

Au moment où je m’emparais de la corde, j’aperçus des VIP qui, à proximité, suivaient l’opération avec des lunettes de vision nocturne. Mais lorsque l’hélicoptère se mit en vol stationnaire au-dessus de l’emplacement, les rotors soulevèrent un maelström de cailloux et de poussière qui obligea les huiles à courir s’abriter un peu plus loin. Je ne pus m’empêcher de glousser en voyant les femmes vaciller sur leurs talons hauts.

La répétition se passa sans la moindre anicroche.

« Tu crois qu’ils vont nous donner le feu vert ? me demanda Charlie un peu plus tard.

— Mon vieux, je n’en ai pas la moindre idée. Mais je ne retiens pas mon souffle. »

Le calme régna pendant le vol de retour chez nous. Nous étions prêts. On ne pouvait plus rien faire, à présent, sinon attendre.

11

Tuer le temps

Le soleil disparaissait à l'horizon lorsque je présentai ma carte d'identité à l'homme en faction à l'entrée de notre base, à Virginia Beach. Je croisai la longue file de voitures de ceux qui rentraient après une journée de travail.

Nous avions quelques heures avant le vol, mais j'en avais assez d'attendre. À la maison, la semaine avait traîné en longueur. Rester trop longtemps chez soi rend nerveux. C'était Pâques et j'avais appelé mes parents pour leur demander de leurs nouvelles. Nous avons bavardé, mais je ne pouvais pas leur dire sur quelle affaire j'étais. Pendant que le reste du pays coloriait des œufs de Pâques, nous gardions le plus grand secret de notre vie.

Après la répétition « en costumes » sur la côte Ouest, nous n'attendions plus que l'accord de Washington. Nous avons fait un aller et retour en Caroline du Nord pour parcourir une dernière fois la maquette de la cible, et avons enfin reçu l'ordre de nous rendre à Jalalabad en Afghanistan.

Nous étions encore sceptiques. Personne ne s'excitait ; chacun digérait les nouvelles à sa façon et vaquait à ses affaires. Au moins, nous nous rapprochions du moment où nous allions descendre à la corde sur une résidence d'Abbottabad.

J'ai garé mon véhicule et pris mon sac à dos. Des camarades se dirigeaient vers le quartier général. J'étais certain que les mêmes pensées

tournaient dans nos têtes.

Putain de merde, je n'arrive pas à croire qu'ils aient donné leur feu vert.

Je pense que, jusqu'au bout, la plupart n'avaient pas cru que nous irions. D'une certaine manière, c'est un mécanisme de défense. Si effectivement la mission était annulée au dernier moment, nous n'en serions pas trop affectés.

« Ouais, peu importe. J'y croirai quand on sera dans l'appareil, me répondit Walt, avec qui j'entrais dans le hall du bâtiment.

— Il y a quand même de bonnes chances que ça se fasse puisqu'ils nous envoient là-bas. »

L'envoi d'un commando en Afghanistan augmentait les risques de fuite. Le reste du commandement savait très bien qu'il se mijotait quelque chose. Même un petit mouvement de troupe comme celui-ci pouvait faire naître des rumeurs : un groupe des forces spéciales débarquant à l'improviste à Bagram, ça se remarquait.

Dans la salle commune de l'équipe, des types prenaient un dernier repas avant un vol qui s'annonçait long. D'autres bavardaient. Nous étions tous en jean et chemise, notre tenue habituelle en voyage. Nous avions l'air d'une bande de copains qui s'apprêtent à partir en vacances. Si nous avions eu des sacs de golf à la place de fusils et de lunettes de vision nocturne, on nous aurait pris pour une équipe de sportifs professionnels.

Mon équipement pour le raid mis à part, je voyageais léger, ayant juste un peu de linge de rechange, ma trousse de toilette et des tongs dans mon sac. Nous ne resterions pas longtemps. Nous devions nous rendre sur place, attendre deux jours pour nous acclimater, et conduire la mission le troisième.

Des bus nous ont conduits de la base à un aéroport proche. Sur le tarmac nous attendait un énorme C-17 Globemaster, dont les moteurs tournaient au ralenti pendant que les pilotes de l'Air Force faisaient leur check-list. Les mécaniciens d'hélicoptère étaient déjà à bord. Non loin, des représentants de la National Security Agency et des analystes de la CIA restaient entre eux.

Je me sentis à l'aise en m'installant, comme on est à l'aise dans un endroit très familier. En déploiement, les choses se passaient toujours de la même façon. Dans le ventre de l'appareil, notre matériel et l'outillage des

mécaniciens étaient attachés au pont par des sangles. Les sièges étaient alignés le long des parois. Je laissai tomber mon sac à dos pour y récupérer mon hamac en nylon vert. Puis je me mis à la recherche d'un endroit où l'accrocher dans la vaste soute. Mes coéquipiers faisaient pareil. C'était ainsi que nous avions l'habitude de voyager, dans le confort d'une position allongée. Nous étions des experts dans l'art de rendre les déplacements aussi peu fatigants que possible.

J'ai finalement attaché mon hamac entre deux conteneurs de matériel. D'autres s'installaient sur les conteneurs, ou dans l'espace dégagé entre les sièges et le chargement. Certains de mes camarades gonflaient des matelas pneumatiques de camping, mais j'étais l'un des rares à utiliser un hamac. On nous les fournissait pour les missions dans la jungle ; j'appréciais de ne pas être à même le plancher froid.

Après un vol de neuf heures jusqu'en Allemagne où nous ferions une courte escale, il nous resterait encore huit heures pour rallier Bagram. Il était essentiel de dormir un maximum pendant ce long vol.

Les types de l'Air Force nous ont obligés à nous attacher sur nos sièges pour le décollage. Le seul siège libre se trouvait à côté de Jen, une analyste de la CIA. J'ai bouclé ma ceinture et l'avion a roulé jusqu'au bout de la piste. Quelques minutes plus tard, nous décollions. Une fois le vol stabilisé, les types prenaient des sédatifs ou s'installaient.

Je n'étais pas fatigué et je me suis mis à bavarder avec Jen. Je l'avais déjà rencontrée en Caroline du Nord, mais nous n'avions pas pu parler longtemps depuis que nous avions commencé à planifier l'opération. J'étais curieux d'avoir son point de vue car elle était l'une des principales analystes de la traque de Ben Laden.

« Honnêtement, lui demandai-je, quel est le pourcentage de chance que ce soit lui ?

— Cent pour cent », me répondit-elle sans hésiter, me défiant du regard.

Recrutée par l'Agence dès sa sortie de l'université, elle travaillait depuis cinq ans dans une unité spéciale qui s'occupait de Ben Laden. Les analystes intégraient et quittaient cette unité, mais elle, était restée. Après le coup de téléphone d'Al-Kuwaiti, elle avait travaillé dur pour assembler les pièces du puzzle. J'avais manqué le premier jour du briefing, quand Jen avait raconté comment ils avaient remonté la piste de Ben Laden jusqu'à

Abbottabad. Ces dernières semaines, elle avait été notre analyste conseil pour toutes les questions concernant la cible.

Nous avions déjà eu droit à ce « cent pour cent » par le passé et, chaque fois, j'en avais eu l'estomac noué.

« Faites attention avec cette connerie, lui dis-je. Quand les types des renseignements nous disent cent pour cent, c'est plutôt dix en réalité. Et quand ils nous disent dix, ça fait un pour cent à l'arrivée. »

Elle sourit, nullement décontenancée.

« Non, non. Cette fois, c'est cent pour cent.

— C'est ça, cent pour cent comme en 2007. »

Elle aussi se souvenait de 2007, quand nous avions traqué l'homme à la djellabah blanche. Jen roula des yeux et fronça les sourcils.

« Ce n'était pas une bonne piste, admit-elle, même si le tuyau provenait d'une source de la CIA. Cette affaire est devenue rapidement incontrôlable. »

Il était agréable d'entendre la CIA reconnaître une part de responsabilité dans la débâcle, mais si l'on y regardait de plus près, elle n'était pas la seule à y avoir contribué. Cette mission avait été plombée par un problème classique : tout le monde voulait y participer. Déjà, la différence entre 2007 et aujourd'hui était manifeste, et cela donnait plus de crédibilité à la mission actuelle.

Jen n'avait pas peur de dire ce qu'elle pensait aux plus hauts gradés, y compris à l'amiral McRaven. Dès le début, elle avait fait savoir qu'elle n'était pas très partisane d'une attaque depuis le sol.

« Parfois le JSOC peut être l'éléphant dans le magasin de porcelaine, dit-elle. J'aurais préféré qu'on appuie sur le bon bouton et qu'on lâche les bombes. »

C'était une réaction courante vis-à-vis du JSOC. Beaucoup le détestaient, parmi les militaires mais aussi à l'agence. On ne nous faisait pas confiance parce qu'on ne nous connaissait pas.

« Soyez franche, lui dis-je. Que vous nous aimiez ou nous détestiez, on travaille dans le même cercle de confiance maintenant. On est tous dans la même barque.

– Vous voulez parler du club des garçons, c'est bien ça ? Vous, vous n'arrivez que pour le lever de rideau final. »

Elle avait raison. Cette opération était le fruit de son travail. Elle et son équipe avaient passé cinq années pour nous conduire à ce jour-là. Pour que nous puissions terminer le travail.

« C'est vous qui vous êtes tapé tout le boulot compliqué qui a débouché sur cette mission, lui dis-je. Nous sommes ravis d'avoir notre demi-heure de rigolade et de le terminer.

— Je dois reconnaître, avoua-t-elle, que vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais.

— Vous voyez ? Je vous disais que vous étiez dans le cercle. »

Il faisait nuit lorsque nous avons atterri à Bagram. L'avion a roulé jusqu'à un endroit éloigné des principaux terminaux et la rampe s'est abaissée. À côté, il y avait un C-130, rampe également baissée, ses hélices tournaient au ralenti. Bagram est la base principale de l'OTAN en Afghanistan, juste au nord de Kaboul. Sa taille a atteint celle d'une petite ville. Pour des milliers de soldats et de civils contractuels, elle tient lieu de domicile. Peu d'accrochages ont eu lieu dans le secteur. En réalité, l'endroit était devenu si sûr que le plus grand danger était de prendre une contredanse pour avoir roulé trop vite dans les rues de la base ou ne pas porter de ceinture réfléchissante la nuit. Passer du temps à Bagram allait rendre difficile de garder le secret.

Heureusement, nous allions à Jalalabad, où la piste est trop courte pour recevoir les C-17. Le JSOC avait donc prévu un C-130 pour la dernière étape. Pas question d'être vus dans le principal terminal de Bagram ou à la cafétéria. Toute une unité débarquant en dehors des rotations normales aurait soulevé des questions.

On a rassemblé nos bagages, encore un peu vaseux à cause du sédatif pour certains, nous avons quitté en silence le C-17 pour monter directement dans le C-130.

Pendant que nous nous installions dans les sièges de saut en nylon orange, près de l'avant de l'appareil, une équipe à terre de l'Air Force s'est occupée d'embarquer nos conteneurs de matériel à l'arrière. La rampe s'est refermée. Il n'y avait qu'une heure de vol pour Jalalabad.

Les sièges du C-130 sont très inconfortables. Si on se retrouve dans la rangée du milieu, on doit s'adosser à son voisin pour ne pas se casser le dos. Si le hamac dans un C-17 revenait à voyager en première classe militaire, le C-130 correspondait au billet à bas prix, rangée du milieu.

L'atterrissage en C-130, même sur une bonne piste, est un mauvais moment à passer. Les roues sont proches du fuselage et on a l'impression d'atterrir sur une planche à roulettes. Comme si l'appareil se posait sur le ventre. Je me suis accroché à la barre jusqu'à ce que l'avion ait effectué son demi-tour et se soit arrêté devant le terminal. Quand le chef de bord a abaissé la rampe, des bus nous attendaient pour nous conduire dans les locaux du JSOC.

L'aéroport de Jalalabad est situé à proximité de la frontière avec le Pakistan. Cantonnement de plusieurs unités américaines, y compris des éléments de la JSOC, la base est le principal port d'attache des hélicoptères qui opèrent dans le nord de l'Afghanistan.

Plus grande que les petits avant-postes qui jalonnent les vallées le long de la frontière, la base de Jalalabad fait partie du Commandement régional est, et sert notamment à approvisionner les avant-postes frontaliers. Elle abrite environ quinze cents soldats ainsi qu'un certain nombre de civils contractuels. Les Forces afghanes de sécurité aident à garder la base.

La piste d'atterrissage coupe la base en deux. Les quartiers des soldats se trouvent côté sud. La partie réservée au JSOC dispose de sa propre cafétéria, de sa salle de gym, d'un centre d'opération et d'un certain nombre de baraquements en contreplaqué. Dans le même périmètre, sont cantonnés les rangers de l'armée, le DEVGRU et l'intendance.

Nous avions presque tous été déployés à Jalalabad plus de dix fois. En franchissant le portail, on se sentait chez soi.

« Alors, mec, qu'est-ce qui se mijote ? » me demanda Will à notre arrivée.

Il savait déjà qu'il allait faire partie de l'opération, et il lui tardait d'en apprendre davantage sur le plan.

On a rangé notre matériel et on s'est retrouvés autour de la cheminée. Un foyer de briques et de mortier construit par les gars des précédentes missions. C'était devenu l'endroit où l'on se réunissait, comme une place de village. Chaque déploiement apportait ses améliorations et l'endroit avait fini par ressembler au patio d'une maison d'étudiants. Les canapés merdiques achetés en ville étaient souvent occupés par des types qui

buvaient du café, fumaient des cigares ou se racontaient des conneries. Les rotations des canapés étaient aussi fréquentes que les nôtres. Fabriqués au Pakistan, leur rembourrage bon marché ne résistait pas longtemps à nos carcasses de plus de cent kilos.

Les SEAL déjà déployés à Jalalabad avaient été briefés sur l'opération pendant notre voyage. Des rumeurs couraient déjà que quelque chose se tramait, mais ils en avaient ignoré les détails jusqu'à ce briefing.

Will, parlant arabe, avait été le seul de son escadron à avoir été sélectionné pour faire partie de notre commando. Ses coéquipiers formeraient la force de réaction rapide (QRF), en *stand by* dans deux hélicoptères CH-47 qui seraient appelés en renfort, en cas de problèmes dans la résidence de Ben Laden. Ils allaient aussi installer un point de ravitaillement en carburant au nord d'Abbottabad. Ces CH-47, des hélicoptères énormes – surnommés « bus volants » – transporteraient des conteneurs gonflables remplis de carburant, pour que les *Black Hawk* puissent refaire le plein sur le vol de retour à Jalalabad.

« Tu as vu la maquette ? » demandai-je à Will.

Nous sommes allés dans la salle de briefing près du centre d'opération. J'ai ouvert les cadenas. Will m'a aidé à soulever le lourd couvercle.

« Waou, dit-il, c'est génial ! » Il s'est penché pour voir la maquette de plus près.

Will avait un physique classique. Il mesurait un mètre soixante-quinze et il était mince. Ce qui le distinguait, c'est qu'il avait appris l'arabe tout seul.

Les SEAL sont une communauté où les liens sont très forts. Cela faisait bizarre de débarquer alors que tout le monde savait que l'escadron sur place aurait très bien pu mener l'opération. La raison qui motivait la mise sur pied d'une unité spéciale était simple : nous étions disponibles quand il avait fallu faire les indispensables répétitions pour vendre l'option aux décideurs de la Maison-Blanche. Les escadrons du commandement étaient interchangeables. Tout revenait à s'être trouvé au bon endroit au bon moment.

« Donne-moi le résumé, me demanda-t-il.

– Nous serons à bord de *Chalk One*. Notre hélico sera le premier à approcher par le sud-est ; il se mettra en vol stationnaire ici. »

Je lui montrai la cour.

« Nous descendrons à la corde et nous nettoierons ce bâtiment, appelé C1. »

Opération classique, Will a pigé tout de suite. Pendant les heures suivantes, nous avons revu tout le plan et envisagé les incidents qui pourraient se produire. Je lui ai raconté les répétitions qui nous avaient permis de mettre au point le plan. C'était un avant-goût pour Will du travail de préparation qui avait pris des semaines. Passer trois semaines à répéter une mission était très inhabituel. En général, que ce soit en Irak ou en Afghanistan, on nous donnait une mission, on dressait un plan et on la lançait – tout ça en quelques heures.

Le premier bâtiment – le quartier général de notre équipe – continuait à travailler sur le plan et la coordination. Quant à nous, notre matériel était prêt et nous n'avions plus qu'à attendre.

La plupart d'entre nous souffraient d'un trouble du déficit d'attention – en fait on plaisantait beaucoup sur ce prétendu problème psychologique. On savait se concentrer, mais pas très longtemps. Attendre était pour nous la pire des choses. Walt n'arrêtait pas de me casser les pieds. Je n'arrivais même pas à regarder un film tranquillement.

Nous avions nos méthodes et nos manies pour le matériel. On vérifiait et revérifiait tout. Toutes les piles de mes lunettes de vision nocturne et de mes lasers étaient neuves. Mes radios ne quittaient pas le chargeur. Tout était correctement disposé, en ordre. Bottes et chaussettes à côté de mon uniforme plié. Mon kit, un gilet pare-balles avec des poches pour les munitions et le petit matériel, attendait au pied du lit à côté de mon H & K 416.

J'ai pris tout mon temps pour revoir l'ensemble, mais à minuit, l'heure du déjeuner pour nous, il restait encore quelques heures à tuer. Dans ce cas-là, nous allons à la salle de gym. Certains préparent du café, mais pas de l'instantané – du vrai. Un type avait amené une caisse Pelican avec un moulin à café, une cafetière et un assortiment de cafés à faire pâlir Starbuck. Je les ai regardés faire. La confection d'une tasse pouvait prendre une heure. Ils commençaient par moudre les grains, pressaient le café, puis faisaient chauffer l'eau et remplissaient les tasses qu'ils allaient siroter près du feu. C'était un vrai rituel et le temps qu'ils passaient à préparer leur café minutieusement était autant de minutes en moins à ronger son frein. Chacun

avait sa méthode pour tuer le temps. Il nous restait encore deux jours à patienter avant de partir, si la mission était approuvée.

Le lendemain, je suis allé au hangar avec Will et deux gars de son équipe pour rencontrer les pilotes. Nous avions déjà travaillé avec les types du 160e Régiment d'aviation des opérations spéciales pendant les répétitions.

C'était d'ailleurs avec cette unité que nous collaborions presque exclusivement. À nos yeux, ils étaient les meilleurs pilotes du monde.

Teddy avait cinquante ans. Petit, les cheveux coupés court, il allait piloter *Chalk One*. Il nous accueillit à la porte. Nous avons fait le tour du *Black Hawk* avec lui et nous avons montré à Will le plan de chargement. Puis avant de partir, nous avons évoqué les imprévus. « Si les choses tournent mal et si je dois faire un atterrissage d'urgence, je ferai de mon mieux pour me poser dans la grande cour à l'ouest », dit Teddy.

Nous l'appelions la Cour Echo ; c'était la plus grande de toute la résidence. Pilote chevronné, Teddy savait bien que si son hélico était touché ou avait un problème technique, cette cour serait sa meilleure option.

« Ne vous en faites pas, lui dis-je. Nous avons déjà eu notre part de casse. Si un appareil doit s'écraser, ce sera *Chalk Two*. »

Je ne m'étais jamais crashé, mais sept des douze SEAL de *Chalk One* oui. Seuls deux hommes de *Chalk Two* pouvaient en dire autant. Nous disions en plaisantant que les statistiques jouaient pour nous.

Notre fenêtre de tir était réduite. La lune montait la semaine prochaine. Nous n'aurions pas de conditions aussi favorables avant un mois. Sans compter qu'une fois que tout était en place le risque de fuites augmentait tous les jours. Ces trois dernières semaines, depuis que nous avions commencé les préparatifs, le nombre de personnes au courant de l'opération s'était multiplié de façon exponentielle.

Le JSOC accroissait son activité. McRaven arrivait en Afghanistan, ce qui en soi n'était pas une nouvelle, mais il venait à Jalalabad – ce qui en était une. Le colonel des rangers qui dirigeait les opérations quotidiennes au

centre de Bagram fut mis au courant, ce qui ajoutait encore d'autres personnes à la liste de ceux qui savaient.

À Washington, le principal souci était le degré de fiabilité des renseignements. Contrairement à Jen, les autres analystes n'étaient sûrs qu'à soixante pour cent que Ben Laden habitait bien dans la résidence d'Abbottabad.

En Afghanistan, nous ne nous préoccupions pas des états d'âme de Washington. Nous avions un briefing par jour. Des drones de surveillance survolaient le périmètre. Nous devions aussi lutter contre la Fée aux bonnes idées. Elle apparaît plus ou moins souvent selon les missions, et elle n'est pas notre amie. Elle se montre quand les chefs ont trop de temps pour penser. Le risque est que les officiers et ceux qui conçoivent les plans échafaudent des scénarios irréalistes dont il faut nous dépatouiller sur le terrain.

« Tu sais pas la dernière ? Ils veulent qu'on prenne un porte-voix pour contrôler la foule », ça venait du chef d'équipe chargé de la sécurité extérieure. « C'est du même niveau que le coup du gyrophare ! »

Un peu avant, les chefs avaient proposé que l'équipe de sécurité place un gyrophare dans un véhicule de Ben Laden pour faire croire que l'activité qui régnait autour de la cible était une simple opération de police.

« Alors j'ai dit : "Hé, monsieur, on va la pousser dehors la voiture, c'est ça ?" Parce qu'il ne va pas nous donner les clefs, à mon avis. Et si le volant est bloqué ? Et, quelle est l'équipe qui aura le temps de pousser une voiture, de la sortir de la résidence jusqu'au coin de la rue suivante ? Sans compter qu'un gyrophare éclairant notre position n'est peut-être pas souhaitable.

— De quelle couleur sont les gyrophares au Pakistan ? j'ai demandé

— Aucune idée. C'était ma question suivante. Puis nous avons parlé d'Ali pendant une demi-heure. »

Ali était l'interprète de la CIA attaché à l'équipe de sécurité extérieure. Il parlait le pachtoun, la langue la plus courante dans la région. « La Fée des bonnes idées voudrait qu'il s'habille comme les civils du coin. Il va se retrouver entre un fusil-mitrailleur et moi. Nous, on sera en uniforme, alors quel intérêt ? »

La logique avait fini par gagner. Nous n'avons pas pris de gyrophare et Ali est resté en uniforme.

Ce genre de truc est classique quand les planificateurs commencent à s'ennuyer. La CIA nous a demandé d'emporter une caisse de plus de vingt kilos contenant un appareil qui bloquait les liaisons par téléphone portable. Le poids est un problème constant, aussi cette bonne idée a vite été abandonnée. Si on nous rendait le temps que nous avons passé à nous bagarrer contre la Fée aux bonnes idées, nous pourrions, j'en suis sûr, récupérer quelques années de vie.

La deuxième nuit, je me suis installé près de la cheminée pour siroter un bon café avec Charlie et Walt. Nous avons débattu de la question du jour : dans quelle partie du corps nous devions essayer de toucher Ben Laden ?

« Essaie de ne pas atteindre cet enfoiré à la figure, me dit Walt. Tout le monde va vouloir voir sa photo.

— Mais s'il fait sombre et que je ne voie que sa tête, je ne vais pas attendre de vérifier s'il porte une ceinture d'explosifs », observa Charlie.

J'ai pris la parole. « Ces photos seront parmi les photos les plus regardées de tous les temps. Si on a le choix, tout ce que je peux dire c'est : tirez en pleine poitrine.

— Plus facile à dire qu'à faire.

— N'oublie pas de tirer vers le haut, dis-je à Walt. Vu que tu lui arrives tout juste à hauteur des couilles. »

Nous pensions à Elijah Wood pour le rôle de Walt, vu qu'il n'était pas plus grand qu'un hobbit.

Faire le casting du film *Ben Laden* était une plaisanterie récurrente. Qui jouerait qui dans le film tiré de la mission, qu'Hollywood ne manquerait pas de faire ? Personne n'était encore Brad Pitt ou George Clooney. Mais nous avions un rouquin dans l'équipe ; Carrot Top[1] l'incarnerait à la perfection. Au moins Walt aurait le rôle de Frodo, ce qui était mieux que celui d'un comique de seconde zone.

« Et si tout ça marche, Jay va décrocher son étoile », dis-je.

Personne n'ignorait que pour des officiers comme Jay, le succès du commando ferait leur carrière. Jay aurait toutes les chances de finir amiral.

Mais pour les soldats de la base, ça n'avait rien de spécial, c'était juste une opération de plus.

« Et nous serons sûrs de faire réélire Obama, dit Walt. Je le vois déjà en train de raconter comment il a tué Ben Laden. »

Nous avions déjà assisté à cela quand il s'était attribué le mérite du sauvetage du capitaine Phillips. Nous soutenions à fond la décision qu'il avait prise, mais nous savions qu'il en tirerait tout le crédit politique possible.

Nous savions aussi que tout cela nous dépassait et dépassait même le cadre de la politique. Officiers et politiciens en retireraient des bénéfices, certes, mais ça ne refroidissait en rien notre enthousiasme. Ainsi fonctionnait le monde. Notre récompense c'était de faire le boulot et nous n'aurions pas voulu qu'il en soit autrement.

Alors que l'aube approchait, le feu s'éteignit dans la cheminée et nous nous sommes séparés pour essayer de prendre quelques heures de sommeil. Étant donné que nous opérions de nuit, la majorité de la population du JSOC dormait le jour. J'ai pris deux sédatifs. Personne n'arrivait à se reposer sans ses petites pilules. On avait beau essayer de se dire que c'était une mission comme les autres, ça ne marchait pas. L'attente ne devait durer que deux jours, mais elle paraissait interminable.

En principe, le troisième jour était le Jour J, mais la couverture nuageuse a retardé notre départ. Nous n'en avons pas fait un drame. Il y avait toujours des retards, rien de surprenant. Un retard valait mieux qu'une annulation. McRaven tenait absolument à ce que les drones puissent surveiller la résidence au cas où Ben Laden partirait pendant que nous étions déjà en route. Et c'était impossible avec les nuages.

Nos briefings quotidiens se tenaient dans une salle toute en longueur avec des rangées de bancs au milieu, comme dans une église. Devant, il y avait des écrans plats pour les présentations au PowerPoint et pour nous montrer les images recueillies par les drones ou les satellites.

Mais aujourd'hui, les écrans étaient éteints. J'étais assis à côté de Charlie sur l'un des bancs du fond. Plusieurs SEAL de l'autre escadron s'attroupaient autour de la maquette – elle fascinait tous ceux qui la regardaient. Ils l'étudiaient intensément avant le briefing. C'était stupéfiant à quel point elle attirait les regards, à quel point on avait du mal à s'en détacher.

Une partie du briefing concernait quoi faire si l'opération tournait au désastre et si les autorités pakistanaises nous arrêtaient.

Le président nous avait donné le feu vert pour nous protéger en cas de conflit avec les militaires pakistanais. Nous nous enfoncions profondément dans le Pakistan et nous avions besoin d'un prétexte, au cas où nous serions détenus.

« OK, les gars, dit l'officier. Voici ce qu'on vous a concocté. Vous êtes en mission de reconnaissance et recherchez une plateforme ISR abattue. »

En langage militaire, une plateforme ISR est un drone. En résumé, nous devions raconter aux enquêteurs pakistanais que l'armée américaine avait perdu un de ses drones.

Nous avons tous éclaté de rire.

« C'est ce qu'ils ont trouvé de mieux ? lança quelqu'un du fond de la pièce. Pourquoi ne pas nous donner aussi un porte-voix et une sirène de police, juste au cas où ? »

Ce prétexte était nul. Sur le papier, nous étions alliés avec le Pakistan, et si nous avions perdu un drone, le Département d'État aurait négocié directement avec le gouvernement pakistanais pour le récupérer. Jamais les Pakistanais n'avaleraient cette histoire, et il serait très difficile de s'en tenir à cette version pendant des heures d'interrogatoire.

Au moins ça nous faisait rire. Peut-être s'imaginaient-ils que l'humour nous permettrait de tenir. La vérité était que si on en arrivait à ce stade, aucun bobard n'expliquerait pourquoi vingt-deux SEAL, avec vingt-cinq kilos de matériel high-tech sur le dos, plus un artificier et un interprète, sans parler d'un chien de combat, étaient en train d'envahir un quartier de banlieue juste à côté de l'Académie militaire du pays.

À la fin du briefing, l'officier qui commandait le DEVGRU est entré. Ce capitaine à la chevelure argentée avait perdu une jambe dans un accident de parachute, des années auparavant. Quand il s'est avancé sur le devant de la salle de conférence, c'est à peine si j'ai remarqué la légère claudication due à sa jambe artificielle.

L'officier qui avait conduit le briefing jusqu'ici lui a laissé la place. Les rires et les commentaires sur le faux prétexte s'évanouirent peu à peu et la salle devint silencieuse.

« OK, les gars, nous dit notre commandant. Je viens d'avoir McRaven au téléphone. Il vient lui-même de parler au président. L'opération a été

approuvée. Elle démarre demain soir. »

Il n'y a pas eu d'acclamations, pas de claques dans les mains. J'ai regardé les potes assis à côté de moi. Les camarades avec qui j'étais parti en mission pendant des années.

Putain de merde… Je n'aurais jamais cru que ça allait arriver.

Fini les briefings.

Fini la Fée aux bonnes idées.

Mais surtout, fini l'attente.

1. Nom de scène d'un humoriste américain.

12

Le Jour J

Impossible de dormir.

Je venais de passer deux heures à me retourner dans tous les sens. Je n'avais pas trouvé la paix, ni sur mon dur matelas ni dans ma tête. C'était le Jour J. Impossible d'échapper à l'importance de la mission.

J'ai tiré le poncho de camouflage qui me servait de rideau, j'ai étiré mes jambes et me suis frotté les yeux. Au bout de trois jours à essayer de ne pas penser à la mission, je focalisais là-dessus maintenant. Si tout se déroulait comme prévu, dans moins de douze heures nous serions au Pakistan en train de descendre à la corde lisse sur la maison de Ben Laden.

Je ne me sentais pas fatigué. La seule preuve que j'avais dormi était l'emballage vide des deux sédatifs et les bouteilles vides à présent remplies d'urine. Comme nous étions installés dans des baraquements temporaires, les toilettes les plus proches se trouvaient à cent mètres. Raison pour laquelle je gardais les bouteilles de Gatorade[1] et les bouteilles d'eau vides pour pisser dedans. Pratique courante. Nous branchions nos lampes frontales et nous nous soulagions sans nous réveiller vraiment.

Physiquement je me sentais frais, mais j'étais très tendu. Pas à cran, mais nerveux. L'alternance des périodes d'attente et d'accélération était usante. Nous étions heureux que cette attente touche à sa fin.

Prenant soin de ne pas réveiller mes camarades qui dormaient encore, j'ai quitté ma couchette et me suis habillé. Certains ronflaient paisiblement. J'ai pris mes lunettes noires et suis sorti. Le soleil m'est tombé dessus

comme un marteau-pilon. J'avais l'impression de sortir d'un casino de Las Vegas après avoir joué toute la nuit.

Il m'a fallu une seconde ou deux pour m'acclimater, mais vite, j'ai pris plaisir à sentir le soleil de la fin de l'après-midi sur mon visage et mes bras. Je me suis dirigé vers la cantine. J'ai regardé ma montre : pour ceux qui vivaient à l'heure des vampires c'était le matin.

Mais pour le reste de la base, c'était le milieu d'une journée de travail. Le grondement constant des hélicoptères fournissait la bande-son. Pendant que je marchais, un camion pompe à merde qui venait de vider une série de sanisettes est passé à côté de moi. L'odeur âcre du désinfectant a empli l'air pendant quelques instants.

J'ai gardé la tête baissée, ai suivi le chemin de gravier jusqu'au premier portail. Le gravier permettait de réduire la poussière. Chaque unité changeait la combinaison des portails à son arrivée. J'ai pris le bout de papier avec le code dans ma poche. J'étais encore un peu vaseux à cause des sédatifs. J'ai composé le code, mais le loquet a refusé de bouger.

Raté.

Il m'a fallu trois essais pour y parvenir.

Tiens bon jusqu'au petit déjeuner, me dis-je.

Je suis revenu aux méthodes que j'employais à Green Team. Penser à l'ensemble du tableau faisait craquer. La seule manière de survivre était d'arriver à la fin de la journée, un repas après l'autre. À quelques heures de la mission la plus monumentale de ma carrière, je me concentrai donc sur une seule chose : le petit déjeuner.

Le succès s'atteint pas à pas.

À la cafétéria, je me suis lavé les mains sous un jet d'eau froide. La puanteur de friture rance était tenace ; elle s'accrochait aux vêtements. L'endroit avait encore les décorations de Noël collées aux murs en béton. Une affiche délavée des années soixante-dix avec les quatre groupes d'aliments occupait presque tout le panneau des bulletins, à côté du menu du jour.

J'étudiai l'alignement des buffets en inox. Des civils en tablier servaient les céréales et le bacon.

Rien de bien alléchant. Le bacon contenait plus de gras que de chair et était imbibé de graisse. Mais j'avais besoin d'énergie. J'ai rejoint le gril, où

plusieurs types attendaient déjà. Un cuistot a glissé une omelette roulée, dégoulinante de beurre, sur l'assiette du type devant moi.

« Quatre œufs, j'ai demandé au cuistot. Brouillés, s'il vous plaît. Avec du jambon et du fromage. »

Pendant que l'homme préparait mes œufs, je me suis servi quelques toasts et des fruits. La sélection était la même à chaque mission : de grands plateaux de melons jamais mûrs, orange foncé pour les uns et d'un vert quasi chimique pour les autres. Lors de ma dernière visite, j'avais vu un carton dans le couloir de la cafétéria sur lequel il y avait l'étiquette : « RÉSERVÉ UNIQUEMENT À LA PRISON ET AUX MILITAIRES ». Bien vu.

Personne ne se joignait aux militaires pour les repas.

J'ai pris deux tranches de pain que j'ai glissées dans le grille-pain modèle collectivité, et ai ajouté une pile de tranches d'ananas à mon plateau. Vu qu'ils sortent de la boîte, ils sont toujours mûrs. J'ai récupéré mes œufs et complété mon plateau avec un bol de flocons d'avoine aux raisins.

Des yeux, j'ai parcouru les longues rangées de tables de la salle. Le murmure des conversations, plus le bruit de la télé grand écran posée dans un coin et calée sur une chaîne d'infos, créaient un brouhaha monotone. J'ai repéré des camarades de mon équipe et suis allé poser mon plateau près d'eux avant de repartir me chercher du café.

La cafétéria était réservée au personnel du JSOC, mais tous n'étaient pas au courant de la mission.

Tout en poivrant mes œufs, je marmonnai un vague « Hello » à mes coéquipiers. Charlie et Tom me répondirent sur le même ton. Personne n'avait envie de faire la conversation. Nous étions plus à l'aise perdus dans nos pensées.

« T'as passé une bonne nuit ? j'ai demandé à Charlie.

— Non, à chier.

— T'avais pris tes somnifères ?

— Oui, deux Ambien.

— Vois le bon côté des choses. Au moins nous prenons un petit déjeuner sensationnel. On se croirait au buffet de l'hôtel del Coronado. »

Cet hôtel, l'un des plus anciens de la côte du Pacifique, n'était pas loin du site d'entraînement des BUD/S.

« Ouais, me répondit Charlie. C'est tout ce que t'as trouvé ? »

J’essayais d’être drôle, mais c’était trop tôt. Charlie se foutait toujours de mes plaisanteries à la noix. Je savais qu’elles étaient mauvaises, mais ça faisait partie de notre jeu.

En dehors de ça, personne ne parla de la maison. Personne ne parla de la mission. Fin des sujets de conversation. La nourriture était mauvaise, mais à voir nos assiettes vides, on ne s’en serait pas douté.

Aucun de nous n’avait aimé ce qu’il avait mangé. C’était juste du carburant pour plus tard. Après les œufs et les fruits, j’ai dû me forcer pour terminer mes flocons d’avoine, que j’ai fait descendre avec un jus d’orange. De retour dans ma piaule, j’avais l’estomac bien plein. Je ne savais pas quand aurait lieu mon prochain repas.

Les chambrées étaient toujours silencieuses à mon retour. Certains de mes coéquipiers essayaient de dormir jusqu’à la dernière minute, mais j’étais trop énervé pour ça. J’ai pris ma brosse à dents et une bouteille d’eau – en faisant bien attention à ne pas confondre avec celles de pisse – et suis allé jusqu’à un endroit recouvert d’une épaisse couche de gravier où je me suis lavé les dents en recrachant l’eau par terre.

Petit déjeuner, fait.

Dents, fait.

Ne restait plus qu’à ranger ma brosse à dents en retournant dans la piaule.

J’avais déjà disposé mon uniforme de combat *Crye Precision Desert Digital*[2]. Faite d’une chemise à manches longues et d’un pantalon cargo, la tenue comporte dix poches ayant chacune une destination spécifique. La chemise était conçue pour être portée sous le gilet pare-balles. Manches et épaules étaient camouflées mais le reste était couleur fauve et elle était d’un tissu qui chassait la transpiration. J’avais carrément coupé les manches, à cause de la chaleur.

Assis sur mon lit, j’ai entrepris de m’habiller.

Chacun de mes gestes est devenu précis et calculé.

Chaque étape soigneusement préparée.

Chaque vérification, une façon de se concentrer et de s'assurer que je n'oubliais rien.

Je répétais chaque étape à chaque mission.

Avant d'enfiler mon pantalon, je vérifiais chaque poche de la tenue.

Dans une poche de pantalon, j'avais mes gants d'assaut et mes mitaines en cuir pour descendre à la corde. Les autres contenaient des piles neuves, un gel et deux barres énergétiques. La poche de cheville droite contenait un garrot et la gauche des gants en caoutchouc et le kit de premiers secours.

Dans une poche près de mon épaule gauche, il y avait les deux cents dollars en liquide qui serviraient si je me trouvais en mauvaise situation et étais obligé de prendre un billet de car ou soudoyer quelqu'un. S'évader coûte de l'argent, et peu de devises sont aussi efficaces que les dollars américains. Mon appareil photo, un Olympus numérique, était dans la poche droite de mon épaule. Dans le dos de ma ceinture était passé un couteau à lame fixe Daniel Winkler.

Je fourrai les pans de ma chemise dans mon pantalon et inspectai à nouveau mon kit de combat. Des plaques en céramique couvraient les organes vitaux devant et derrière. Deux radios étaient montées sur les côtés des plaques de poitrine. Entre les radios, il y avait trois chargeurs pour mon fusil d'assaut H & K 416 et une grenade à fragmentation. Plusieurs lumières chimiques étaient aussi attachées au-devant du gilet, y compris celle à infrarouge qui n'était visible qu'avec les lunettes de vision nocturne. On faisait craquer l'emballage en plastique et on jetait les lumières devant les pièces que l'on avait nettoyées. Les lumières étaient invisibles à l'œil nu, mais mes coéquipiers pouvaient les voir et savaient ainsi quelle zone était sécurisée.

Mon coupe-boulons était dans une poche dorsale, les poignées dépassant légèrement de mon épaule. Et, enfin, les deux antennes de radio étaient fixées sur le gilet.

J'ai vérifié également que les explosifs étaient bien maintenus par leurs caoutchoucs au dos de mon kit. Je me suis occupé ensuite de mon casque. Il pesait environ quatre kilos, lunettes de vision nocturne incluses. En principe, il pouvait arrêter une balle de neuf millimètres, mais on en avait vu arrêter des balles d'AK-47. J'ai fait fonctionner la lumière attachée

au rail du bas du casque. C'était un tout nouveau modèle de Princeton Tec. Je l'avais utilisé lors de mon dernier déploiement.

J'ai enfilé le casque et abaissé les lunettes de vision nocturne, les NVG. Contrairement à certaines unités, nous avions des NVG à quatre tubes au lieu des deux habituels. Cela nous donnait un champ de vision de 120 degrés au lieu de 40. Le modèle standard revenait à regarder à travers deux cylindres (des rouleaux de papier toilette, par exemple). Les nôtres nous permettaient d'avoir une meilleure vision périphérique et une meilleure appréciation de la situation. Quand je branchai mes lunettes à soixante-cinq mille dollars, la pièce parut baignée d'une lumière verdâtre. Avec quelques ajustements, j'arrivais à voir les moindres détails de l'ameublement.

Finalement, j'ai pris mon fusil. Je l'ai épaulé et branché la lunette EOTech. Elle comportait aussi un viseur de grossissement trois qui permettait de tirer de jour avec plus de précision. Visant le mur, j'ai branché le laser rouge – visible à l'œil nu – puis ai baissé à nouveau mes NVG et testé le laser infrarouge.

Tirant la culasse, j'ai fait monter une cartouche dans la chambre. Ai rouvert la chambre pour vérifier que la cartouche était bien en place. J'ai vérifié deux fois que la sûreté était bien mise et j'ai posé le fusil contre le mur.

Tout mon matériel vérifié et prêt, j'ai retiré un petit livret plastifié – mes antisèches pour la mission – d'une des petites poches sur le devant de mon gilet et l'ai lu une dernière fois.

Sur la première page, il y avait une vue aérienne quadrillée (GRG) de la résidence cible. On avait attribué des lettres à chaque surface et bâtiment. Tout le monde avait le même GRG, des pilotes des hélicoptères jusqu'au personnel du centre d'opération.

La liste des fréquences radio figurait sur la page suivante. La dernière partie comprenait les photos et les noms de ceux qu'on s'attendait à trouver dans la cible. J'étudiai les photos des frères Kuwaiti, m'intéressant davantage à celle d'Ahmed al-Kuwaiti puisqu'il logeait en principe dans C1. Chaque page comportait également des données essentielles comme la taille, le poids et les noms d'emprunt. Une photo de Ben Laden figurait en dernière page, avec plusieurs projections de la tête que lui et son fils pouvaient avoir maintenant.

Ma tenue de camouflage sur le dos et mon matériel vérifié, j'ai enfilé mes bottes Salomon Quest. Elles étaient un peu plus encombrantes que les chaussures de course basses que mes coéquipiers portaient parfois. Je ne jurais que par ces bottes, car elles protégeaient mes chevilles de bébé : j'avais tendance à me les tordre facilement. J'avais escaladé les montagnes de la province de Kunar et patrouillé dans les déserts d'Irak avec ces bottes. Mon matériel avait fait ses preuves au cours de missions précédentes. Je savais que tout fonctionnait.

La chose me tomba dessus pendant que je laçais mes bottes. C'était peut-être la dernière fois que je le faisais. Ce que nous étions sur le point d'accomplir était lourd de sens. Nous avions fait de gros efforts pour ne pas penser à la dimension historique de l'opération. Nous accomplissions notre boulot, et cette mission était comme les autres. Il fallait donner l'assaut à une maison et capturer ou tuer la cible. Peu m'importait de qui il s'agissait, mais tout en laçant mes bottes, je me rendis soudain compte que ce n'était peut-être pas vrai. Il n'y avait pas moyen d'échapper au sens très particulier de cette mission et il n'était pas question que mes lacets se défassent.

J'ai consacré la dernière heure à passer en revue les plus petits détails. Tout devait être parfait. Après avoir fait une double boucle à mes lacets, je les avais passés sous le haut de mes bottes. Au milieu de la chambre, j'ai passé mon gilet de vingt-cinq kilos par la tête et l'ai laissé reposer sur mes épaules. J'ai resserré les sangles, me retrouvant en quelque sorte scellé par les plaques de protection. J'ai pris une seconde pour vérifier que j'avais accès à tout. Passant une main par-dessus mon épaule, j'ai senti les poignées de ma pince coupe-boulons. J'ai touché la charge explosive fixée à mon épaule gauche.

J'ai connecté les antennes aux radios et mis mes écouteurs sur mes pommettes. Cela me permettrait de suivre toutes les communications radio, échangées grâce à la technologie de conductivité par les os. Si je voulais, je pouvais aussi mettre des oreillettes pour me couper de mon environnement sonore et avoir le son directement dans le conduit auditif.

Dans mon oreille droite, je serais branché sur le réseau du commando. Là, j'entendrais mes coéquipiers communiquer entre eux. Mon oreille gauche serait branchée sur le réseau de commandement, ce qui me permettrait de communiquer avec les autres chefs d'unité et le commandement au camp.

En tant que chef d'une équipe, j'avais besoin des deux réseaux, mais, en réalité, il n'y aurait pratiquement pas de communications sur celui du commandement, dans cette mission. Seuls les officiers interviendraient sur le réseau satellite, et l'essentiel du trafic radio, une fois sur cible, serait sur le réseau du commando.

J'avais terminé toutes mes vérifications. Franchi toutes les étapes de la préparation. J'ai donné un dernier coup d'œil à la chambre pour voir si je n'oubliais rien et suis sorti.

Le soleil se couchait. Autour de moi, les autres se préparaient. Il y avait peu d'échanges, seulement des déplacements et des gestes, vérification de l'équipement, sacs qu'on finissait de remplir. La porte claquait contre le chambranle au rythme régulier des allers et venues.

Nous avions prévu de nous retrouver au foyer dans quelques minutes. En me rapprochant, j'ai entendu les pulsations assourdissantes d'un groupe de heavy metal sortir des haut-parleurs. Mon équipe rassemblée, nous avons choisi un coin où attendre McRaven qui voulait nous parler avant la mission.

« Prêt ? » ai-je demandé à Will.

Il a hoché la tête.

Autour de moi, Walt, Charlie et les autres attendaient au sein de leur propre équipe. Quelques heures auparavant, nous plaisantions encore sur qui jouerait qui dans le film. À présent, tout le monde était sérieux.

McRaven fit une arrivée plutôt discrète. Nous nous sommes massés autour de lui.

Son petit discours resta au niveau des questions stratégiques, domaine dans lequel il se sentait le plus à l'aise. Rien de ce qu'il dit ne s'imprima vraiment dans mon esprit ; j'étais trop concentré sur la suite des événements. Quand il nous quitta, le signal du départ fut donné.

« Tous ceux des *Black Hawk* prennent les bus 1 et 2 », cria un type des équipes de soutien. Les bus 3 et 4 sont pour les *Chinook*. »

Nos véhicules attendaient, moteur au ralenti. Je suis monté et j'ai pris un siège vers le milieu. Will s'est installé à côté de moi. Ces bus étaient vieux et poussiéreux. Les sièges en vinyle étaient usés jusqu'à la corde à

force de transporter, depuis des années, des commandos chargés de tout leur barda.

Le bus cahotait plus qu'il ne roulait. Ses amortisseurs étaient morts, si bien que chaque bosse se traduisait par un à-coup brutal dans les jambes et le dos. Le transfert ne prenait que quelques minutes, mais parut beaucoup plus long.

De puissants projecteurs éclairaient l'extérieur du hangar où les *Black Hawk* devaient nous attendre. On aurait dit une supernova, et il était impossible de voir au milieu de cette boule de lumière. Un générateur bourdonnait quelque part. Nous sommes descendus et nous sommes passés derrière la barrière qui entourait le hangar.

À l'intérieur, les équipages des hélicoptères procédaient aux ultimes vérifications. Le bruit des rotors rendait toute conversation impossible. Je suis allé pisser une dernière fois contre la palissade. Les hélicoptères prêts, on a ouvert le portail et les appareils ont roulé vers l'extérieur.

J'ai salué d'un signe de tête plusieurs des gars de *Chalk Two*, leur tendant mon majeur avec un sourire. Nous nous sommes séparés en silence. Tout ce qu'on aurait pu dire aurait été perdu dans le vacarme des rotors, mais les gestes convoyaient le même message.

On se revoit sur place.

Il n'y avait rien d'autre à dire.

Nous nous sommes rangés le long des hélicoptères. J'ai consulté ma montre. Nous avions encore dix minutes. Je suis allé m'allonger un peu plus loin sur le tarmac. La tête posée sur le casque, j'ai regardé les étoiles. Pendant une seconde, je me suis détendu. Finalement, le chef de bord nous a donné le signal de monter.

J'étais l'un des derniers à monter à bord, étant donné que je serais le premier à descendre à la corde. Une fois tous les autres installés, il ne restait plus qu'un petit emplacement près de la porte, entre Walt et le sniper qui nous couvrirait pendant la descente à la corde. J'ai calé mes fesses comme j'ai pu dans l'espace déjà trop encombré. J'ai vérifié une fois encore que la sécurité était mise sur mon fusil. Lorsqu'on s'entasse dans un hélicoptère, la dernière chose qu'on souhaite est que la sécurité de son arme soit désactivée par inadvertance.

J'ai gardé mon casque sur mes genoux pour ne pas risquer d'endommager mes lunettes de vision nocturne. Relevées, elles faisaient

penser à des andouillers.

La portière a claqué. L'hélicoptère est monté, est resté en vol stationnaire quelques secondes et s'est reposé. Puis, exactement à l'heure dite, il a décollé du tarmac. J'ai senti le nez plonger quand il a pris de la vitesse. Une fois hors de l'aéroport, le *Black Hawk* a viré à droite et a pris la direction de la frontière.

Il faisait sombre dans la cabine encombrée. Les genoux de Walt s'enfonçaient dans mon dos dès qu'il bougeait. Dans mon oreille, la radio était silencieuse. Une faible lueur provenait du tableau de bord du cockpit, mais on ne voyait rien par les fenêtres. Dehors, il faisait un noir d'encre.

Au bout d'un quart d'heure de vol, le premier message grésilla sur le réseau du commando :

« Franchissons la frontière. »

Ça y est, cette fois on y est, ai-je pensé.

Bientôt, je me suis mis à dodeliner de la tête, envahi par la somnolence. Tandis que nous approchions d'Abbottabad, j'entendais égrener les sigles des différents check points sur le réseau du commando. Mais, chaque fois, je retombais dans la somnolence.

« Dix minutes. »

Cela me tira de mon sommeil. Je me frottai les yeux et agitai les orteils pour faire circuler le sang. J'avais sans doute dormi plus que ce que je croyais, puisque j'avais l'impression que l'appel de dix minutes était venu très rapidement. Je crois que la plupart de hommes avaient piqué du nez aussi, car nous manquions tous de sommeil.

« Six minutes. »

Ce que la mission avait de si particulier était complètement oublié, et l'opération n'était plus qu'une nuit de travail de plus. J'ai enfilé mon casque et attaché la jugulaire. J'ai abaissé les NVG sur mes yeux pour vérifier qu'elles étaient bien réglées. J'ai serré au maximum mon fusil contre moi pour qu'il ne reste pas accroché pendant la descente et j'ai contrôlé une dernière fois la sécurité. Il faisait encore sombre dans la cabine, mais je savais que tout le monde procédait aux mêmes vérifications.

« Une minute. »

Le chef de bord a fait glisser la portière. J'ai mis en place la barre du système insertion/extraction (FRIES, *fast rope insertion/extraction system*),

qui permet une descente rapide et impeccable jusqu'au sol. Cette barre était maintenue en place par une goupille placée à sa base. J'ai passé la main le long de la barre pour m'assurer que la goupille tenait bien. Le chef de bord l'a vérifiée également. J'ai tiré un bon coup sur la corde pour m'assurer qu'elle tenait, et j'ai glissé les jambes dans le vent, à l'extérieur de l'hélicoptère.

J'ai attrapé la corde et me suis penché le plus possible en avant pour voir devant nous. Plusieurs des maisons que nous survolions avaient des piscines éclairées et des pelouses impeccables derrière de hauts murs. J'étais plutôt habitué à voir des montagnes et des villages faits de huttes en terre. Vu du ciel, Abbottabad donnait l'impression de survoler une banlieue américaine.

En me penchant, j'ai aperçu la résidence cible. Le vol, depuis Jalalabad, nous avait pris une heure et demie et nous allions arriver bien après minuit. Il faisait un noir complet en dessous, aucune des maisons des alentours n'était éclairée. Apparemment, tout le quartier était privé d'électricité. Ces pannes de courant étaient fréquentes dans la région.

Le régime du moteur a changé et l'hélicoptère a ralenti pour passer en vol stationnaire. Au-dessus du point de largage, je pourrais faire descendre la corde. L'appareil tanguait pas mal et les pilotes avaient apparemment du mal à le maintenir en position. On avait l'impression qu'ils se bagarraient avec leur machine, qu'ils l'obligeaient à coopérer. Mon regard allait du sol au chef de bord, attendant que l'appareil se stabilise pour lancer la corde.

Vas-y, vas-y, vas-y tournait en rond dans ma tête.

Jamais les pilotes n'avaient eu de problème à se maintenir en vol stationnaire pendant les répétitions. Quelque chose clochait. Nous voulions tous furieusement quitter l'appareil et rejoindre le sol.

« On vire », entendis-je sur le réseau du commando.

Et merde, pensai-je. Nous ne sommes même pas encore au sol et c'est déjà le plan B.

Soudain, l'hélicoptère a basculé de quatre-vingt-dix degrés à droite et j'ai senti mon estomac faire du yo-yo comme sur des montagnes russes. Les rotors se sont mis à hurler tandis que le *Black Hawk* tentait de s'agripper à l'air pour remonter. À chaque seconde, l'appareil se rapprochait du sol. D'où j'étais, je voyais la résidence de Ben Laden se précipiter vers moi à travers la portière ouverte.

J’ai eu du mal à trouver une prise pour rentrer dans la cabine. Il y avait d’autant moins de place derrière moi que mes camarades s’étaient tous rapprochés pour descendre à la corde. Puis j’ai senti la main de Walt empoigner mon barda et me tirer à lui. De son autre main, il tirait aussi le sniper. Je me suis repoussé en arrière de toutes mes forces. Mes jambes battaient l’air. Je savais que si elles dépassaient encore au moment du choc, elles seraient écrasées ou coupées.

Plus nous approchions du sol, plus j’étais en colère. Tant de sacrifices et accepté d’en baver autant pour en arriver là ? Nous avions eu beaucoup de chance d’avoir été choisis pour cette mission, et on allait mourir sans même avoir la possibilité de se battre.

Merde, merde, merde. Ça va faire mal.

1. Boisson énergétique.
2. La tenue de camouflage spécifique aux Navy SEAL dite « éclats de cailloux ».

13

Infiltration

Mon corps est tendu, mes abdominaux souffrent, j'essaie de tenir mes jambes plaquées contre ma poitrine.

Par la portière de l'hélico, tout ce que je vois, c'est le sol qui fonce vers moi. Les hélicoptères ne peuvent pas planer comme les avions lors d'un atterrissage d'urgence. En cas de panne, ils tombent comme des pierres. Lors de l'impact, les rotors se brisent et envoient des éclats et des débris dans tous les sens. De là où je suis, je crains que la cabine fasse un tonneau et m'écrase sous elle.

Je sens que Walt tire toujours sur mon barda pour me faire rentrer dans la cabine. J'ai beau replier mes jambes au maximum, elles dépassent. Le sniper, à côté, a encore une jambe coincée dehors.

Il est difficile de décrire ce que l'on ressent quand on est dans un hélicoptère qui va s'écraser. Je crois que mon esprit ne saisit pas complètement ce qui se passe. J'ai dû penser qu'en restant dans l'encadrement de la porte je m'en sortirais peut-être, comme dans les dessins animés *Looney Tunes*, quand la maison tombe d'une falaise et que le personnage s'échappe en ouvrant la porte d'entrée. Une fraction de seconde, j'imagine que lorsque l'appareil s'écrasera je m'en sortirai aussi sain et sauf.

Le mur qui entoure la résidence défile en dessous à toute vitesse.

Quand il a viré à quatre-vingt-dix degrés, le rotor de queue a frôlé le mur sud de la résidence. La peur m'écrase la poitrine à voir le sol se

précipiter vers moi. Je ne contrôle rien, et je crois que c'est ce qui m'effraie le plus. J'ai toujours pensé que je mourrais dans une fusillade, mais pas dans un crash d'hélicoptère. On sait tous évaluer nos chances. On connaît le danger. Sur le champ de bataille, on calcule les risques et on a confiance dans les techniques qu'on maîtrise. Mais, cramponné à un hélicoptère, je ne peux rien faire.

Quelques secondes avant l'impact, l'appareil plonge en avant. Je retiens ma respiration et attends le choc. Une grande secousse parcourt le *Black Hawk* quand le nez s'enfonce comme un piquet de tente dans la terre meuble. La seconde d'avant, le sol se précipitait vers moi, la seconde d'après, je suis à l'arrêt complet. Tout est arrivé si vite que je n'ai pas senti l'impact.

Les pales n'ont pas cassé. Au contraire, elles balaient la cour en terre battue, chassent la poussière et les débris, créant un maelström autour de nous.

Je respire un grand coup et cligne des yeux à cause des cailloux et de la poussière, et je me rends compte que nous sommes à deux mètres du sol, quasi à la verticale.

« Saute, bordel ! » me crie Walt, qui me pousse dehors.

Je tombe accroupi dans la cour. Malgré les vingt-cinq kilos de matériel, je ne sens pas la secousse quand j'atterris. Je cours comme un champion olympique pour m'éloigner de l'épave de l'hélico. Quand je m'arrête net trente mètres plus loin, je me retourne et je découvre la scène de l'accident.

Quand l'hélicoptère s'est écrasé, la queue de l'appareil s'est retrouvée coincée en haut d'un mur de quatre mètres de haut. L'effet de contrepoids de l'arrière de l'appareil a redressé le *Black Hawk*, et empêché les rotors de heurter le sol. Si toute autre partie de l'hélicoptère avait touché le mur, ou s'il avait basculé, les pales auraient heurté le sol, et on était tous morts. Je ne sais comment, Teddy et son copilote ont réussi l'impossible.

Mes coéquipiers sautent les uns derrière les autres et filent sous l'hélicoptère qui reste en équilibre sur le mur.

Comme mes camarades, je suis devenu expert dans l'art d'évacuer les situations stressantes. Là, je dois faire abstraction du crash. Deux minutes avant, j'étais furieux à l'idée qu'on allait se poser à l'extérieur de la maison.

Maintenant, on est en vie, et à l'intérieur de la cible. Malgré le quasi-désastre, l'opération continue.

Mes coéquipiers se dirigent déjà vers le portail qui conduit dans la partie principale. J'ai intérêt à me bouger les fesses, car si Charlie ou Walt me voient planté là, alors qu'ils courent déjà prendre position, je vais subir leurs sales blagues jusqu'à la fin des temps.

Nous avons estimé la durée de la mission à trente minutes en tenant compte de la consommation de carburant des hélicoptères et d'une éventuelle réaction des Pakistanais. Nous avons aussi prévu une marge de dix minutes, au cas où. En me tournant vers l'hélicoptère, je me dis que nous en aurons besoin.

À cause de l'angle que fait le *Black Hawk* avec le mur, je ne peux pas passer sous les pales du rotor avant. Il fait sombre et, même avec mes lunettes de vision nocturne, je ne vois pas à quelle hauteur les pales continuent de tourner. La seule possibilité de rejoindre mon objectif est de passer sous l'épave.

« Utilisation explosifs », dit Charlie sur le réseau du commando. Il est au portail qui donne sur la partie principale de la résidence en train de placer une charge explosive.

La tête dans les épaules, je cours vers l'épave. J'essaie de passer le plus près possible du mur quand j'arrive sous l'appareil. Des gaz brûlants sortent des échappements des moteurs. Impression de passer quelques secondes à l'intérieur d'un sèche-cheveux géant.

De l'autre côté, Charlie pose une charge sur le portail en fer verrouillé. Tout autour de lui, les types épaulent leur arme pour assurer sa sécurité.

Je me dirige vers une salle de prière, près du portail, pour m'assurer qu'elle est sécurisée. Grande, la pièce dispose d'un large espace recouvert de tapis épais et de coussins alignés le long des murs. Je sais, grâce aux analystes de nos services de renseignements, que c'est ici qu'on reçoit les visiteurs, même s'ils sont rares. L'inspection faite, je jette une lumière chimique à infrarouge devant la porte pour signaler que la salle a été vérifiée.

En ressortant, je vois Charlie qui contrôle sa charge afin que personne ne soit touché par des éclats quand elle explosera. Il y a le petit éclair de la mise à feu du détonateur et Charlie s'esquive en souplesse, comme il l'a fait des milliers de fois.

Nous baissons tous la tête pour protéger nos yeux. Personne ne panique, personne n'est nerveux. Nous sommes finalement dans la place, et c'est à nous de faire le job.

L'explosion s'accompagne d'une onde de choc qui laisse un trou dans le portail. Charlie est le premier à le franchir, il donne des coups de pied dans la ferraille tordue et tire dessus pour nous dégager le passage. Les types passent rapidement pour foncer vers leurs objectifs. En dépit des instants où nous avons été pris de court, retour au plan de départ.

Le portail franchi, j'ai le temps de voir l'autre *Black Hawk*, *Chalk Two*. Je comprends à la façon dont l'appareil fait du surplace qu'il a largué l'équipe chargée du périmètre extérieur hors des murs d'enceinte. Après les douzaines de répétitions dans la maquette de la résidence, j'étais habitué à me faire fouetter le visage par le vent des hélicoptères, en particulier quand l'équipe descendait à la corde sur un toit.

Mais au lieu de se mettre en vol stationnaire au-dessus de la maison, le *Black Hawk* disparaît de l'autre côté du mur. Les pilotes ont dû nous voir nous écraser, et ils ont sûrement préféré larguer *Chalk Two* à l'extérieur.

« Ne prenez pas le risque de mettre vos hélicoptères en danger, arrangez-vous simplement pour que les types puissent descendre, avait répété l'amiral McRaven pendant l'un des derniers briefings. Peu importe où, le plus important c'est qu'ils soient au sol. De là, ils sauront quoi faire. »

Je suppose que *Chalk Two* n'a pas voulu prendre le risque d'une descente à la corde sur le bâtiment, après ce qui s'était passé pour nous. Le pilote a fait ce qu'il fallait.

J'entends les premiers appels radio. Pour *Chalk Two*, le plan B prévoit que si l'équipe ne peut pas descendre à la corde sur le toit elle doit rejoindre le portail nord du périmètre.

Will et moi courons jusqu'à la porte d'entrée du C1, la maison annexe. Le seul bruit qui nous trahit est le crissement de nos bottes sur le gravier.

Nous savons que Ahmed al-Kuwaiti, le messager de Ben Laden en qui il a le plus confiance, habite cette maison avec sa famille. Nous pensons y trouver au moins une femme et des enfants. La présence des enfants exclut la possibilité que le bâtiment soit piégé.

Exactement comme dans la maquette et sur les photos, il y a une porte à deux battants, avec un vitrage sur les parties hautes. À droite de la porte,

on trouve une fenêtre protégée par des barreaux. Aucune lumière ne filtre. Des draps cachent toutes les ouvertures, on ne voit rien à l'intérieur.

Will prend position à gauche de la porte pendant que j'essaie la poignée en forme de L. Je l'abaisse deux fois, mais la porte est verrouillée.

Will recule, tire la masse qu'il a dans son kit et en déplie le manche. Je le couvre.

Il porte un coup puissant sur la serrure. La masse frappe le bouton de porte mais c'est insuffisant. Le loquet pend, il y a une grosse entaille, mais la porte tient bon. On recommence deux fois mais les portes sont en métal plein. On se rend compte qu'on n'y arrivera pas avec la masse.

Will essaie de casser une vitre pour repousser le rideau et voir à l'intérieur. Il glisse la tête de la masse entre les barreaux, mais ils sont trop serrés et empêchent son bras de reculer pour frapper.

Je murmure à Will « Explosif » en attrapant la charge de mon kit.

Nous savons tous que le facteur temps est vital, d'autant que l'élément de surprise a disparu dès l'instant où notre hélicoptère s'est crashé. Will met sa masse de côté et couvre la porte avec son fusil.

De l'autre côté du périmètre, on entend une explosion. C'est *Chalk Two* qui fait sauter le portail nord. J'entends à la radio : « Échec de la tentative. On va au portail Delta du périmètre. » Après avoir fait sauter le portail, ils sont tombés sur un mur de brique. L'équipe aurait dû être en train de donner l'assaut au deuxième étage à ce moment-là, et ils en sont encore à essayer d'entrer.

« *Roger*. Bien reçu. Je vous retrouve là-bas et j'ouvre de l'intérieur », répond Mike.

Le portail Delta est à l'extrémité nord de l'allée qui sépare la zone du crash de l'hélicoptère du reste du périmètre. Mike se trouve à l'extrémité sud de l'allée, à côté de la maison annexe.

L'opération s'accélère. On a dû atterrir il y a cinq minutes, et vingt-quatre hommes assiègent déjà les lieux. Il y a eu deux explosions en plus du crash du *Black Hawk*, ce qui nous prive définitivement de l'élément de surprise. Les occupants de la résidence sont en train d'organiser leur défense, c'est sûr.

Agenouillé à droite de la porte, j'enlève l'adhésif de protection autour de la charge et la fixe au reste de poignée. Je m'agenouille toujours dans ces cas-là, car plusieurs fois en Irak, on m'a tiré dessus à travers la porte. Les

ennemis ont tendance à arroser le milieu de la porte à l'aveugle, là où ils pensent que l'intrus se tient.

Le troisième membre de mon équipe arrive. Il est l'un des derniers à être sorti du *Black Hawk* et n'a pu nous rejoindre avant. Sa mission est de dégager l'escalier qui mène au toit de l'annexe. Au moment où il met le pied sur l'escalier (qui se trouve directement dans l'axe de la porte) des balles d'AK-47 font exploser le vitrage du haut de la porte, et le manquent de peu.

Je roule sur le côté. Les balles passent juste au-dessus de ma tête. La première rafale est toujours un sacré choc. Des débris de verre tombent sur mes épaules.

Je pense : *l'arme n'a pas de silencieux*.

Il est facile de deviner qui tire, étant donné que toutes nos armes sont équipées de silencieux. Des détonations bruyantes veulent dire « tir ennemi ». Ahmed al-Kuwaiti a un fusil d'assaut. Il vise à l'aveugle à hauteur de poitrine. Il est comme un animal en cage. Impossible de se réfugier nulle part et il sait que nous arrivons.

Will, qui couvre la porte depuis la gauche, réplique instantanément. Je me tourne pour faire pareil, et je sens une soudaine brûlure dans mon épaule gauche. Un éclat ou un débris de verre, sans doute. Nos balles transpercent la porte.

Je roule hors de « l'entonnoir mortel » de l'entrée, je me relève et vais jusqu'à la fenêtre, à deux mètres de là.

« Ahmed al-Kuwaiti ! crie Will. Ahmed al-Kuwaiti ! Sors de là ! »

Je parviens à casser la vitre avec la crosse de mon arme et je tire là où je pense qu'il est.

Will continue à crier, sans provoquer de réaction. N'ayant pas une seconde à perdre, je reviens jusqu'à la charge explosive, toujours collée au battant. La seule manière d'entrer est de souffler cette porte. Je me rapproche en me baissant le plus possible.

Une fois que la porte aura sauté, je prévois de lancer une grenade à l'intérieur avant d'entrer pour nettoyer les lieux. Ahmed al-Kuwaiti vient de nous prouver qu'il n'allait pas se rendre sans combattre et je ne veux prendre aucun risque.

Je suis sur le point de fixer le détonateur sur la charge lorsque quelqu'un tire le verrou de la porte. Will l'entend aussi et nous nous

écartons sur-le-champ. Nous ne savons pas qui va sortir ni à quoi nous attendre.

Ahmed al-Kuwaiti va-t-il entrouvrir le battant pour jeter une grenade, ou bien faire passer le canon de son AK-47 et arroser à l'aveugle ?

Je jette un coup d'œil autour de moi. Aucune planque possible. Il n'y a que des ordures et des outils de jardinage éparpillés dans la cour. Notre seule option est de nous éloigner de la porte et de la fenêtre.

La porte s'entrouvre doucement et on entend une voix de femme. Cela ne veut pas dire que nous ne risquons rien. Si elle sort avec une ceinture d'explosifs, nous sommes morts. Nous sommes dans la résidence de Ben Laden. Ces gens forment son entourage proche. Les tirs ont commencé, et on sait qu'ils sont prêts à mourir pour le protéger.

J'ai le visage en sueur et de la poussière dans les yeux à cause de l'air brassé par les rotors, je distingue donc vaguement la silhouette d'une femme dans la lueur verdâtre de mes lunettes de vision nocturne. Elle tient quelque chose dans ses bras et mon doigt commence à presser la détente. Nos lasers dansent autour de sa tête. Il ne me faudrait qu'une infime fraction de seconde pour mettre un terme à sa vie si ce qu'elle porte est une bombe.

Mais comme la porte s'ouvre un peu plus, je vois qu'elle tient un bébé. La femme d'Ahmed al-Kuwaiti, Mariam, sort en serrant l'enfant contre elle. Trois enfants plus grands sortent juste derrière elle.

« Avancez par là », lui dit Will en arabe.

Mon fusil reste braqué sur le groupe pendant qu'ils obéissent.

« Il est mort, dit Mariam à Will en arabe. Vous l'avez tué, vous l'avez tué ! »

Will fouille la femme.

« Hé, elle dit qu'il est mort », traduit Will pour moi.

Accroupi sur la droite de la porte, j'ouvre celle-ci entièrement.

Je repère deux pieds à l'entrée de la chambre. Je n'ai aucun moyen de savoir si leur propriétaire est vivant ou mort. Pas question de courir le risque. Will me serre l'épaule pour me faire comprendre qu'il est prêt, et nous entrons dans le couloir. J'épaule et tire plusieurs fois pour être sûr que l'homme est mort.

La maison sent le fioul. J'enjambe le corps d'Al-Kuwaiti, je vois un pistolet et un AK-47 par terre, juste de l'autre côté de la porte. Je les

repousse du pied et commence à inspecter la pièce. Un grand lit au milieu et des lits plus petits le long des murs pour les enfants. Toute la famille dort là.

De l'autre côté du couloir, la cuisine. Les coups de feu de notre riposte l'ont détruite en partie ; le placard est en lambeaux et des aliments secs ont été projetés dans tous les sens. De l'eau coule du comptoir. La cuisinière est perforée à plusieurs endroits, le carrelage bon marché craquelé et des débris jonchent toute la pièce.

Le sol est rendu glissant à cause de l'eau et du sang d'Al-Kuwaiti. Une flaque s'est formée dans le couloir et nous en avons sur les chaussures. Nous terminons l'inspection rapidement et sortons.

J'annonce sur le réseau du commando : « Échanges de coups de feu en C1. Bâtiment sécurisé. » Je jette une lumière chimique devant la porte d'entrée. Nous courons vers le bâtiment principal pour soutenir les autres équipes.

14

Khalid

Il ne s'est pas écoulé dix minutes depuis le crash du *Black Hawk*.

Will et moi courons par le portail à présent ouvert entre l'annexe et le bâtiment principal. Notre objectif est maintenant la porte nord de A1.

« Explosifs en place, porte nord A1 », dit Charlie sur la radio.

Sa charge est prête et il n'attend que l'ordre de Tom pour la déclencher.

Jusqu'ici, Jen et ses analystes ont vu juste. Ils soupçonnaient la maison d'être disposée en duplex. La famille Ben Laden occuperait le premier et le deuxième étage et aurait sa propre entrée. Le Promeneur utilisait systématiquement la porte nord alors que les frères Kuwaiti passaient toujours par la porte sud.

Ne sachant pas s'il existe un couloir pour relier les entrées nord et sud, nous ne voulons pas courir le risque de déclencher deux explosions en même temps. Tom et son équipe décident de commencer par dégager l'entrée sud de la maison, et Charlie doit attendre le contact radio de Tom avant de dégager la sienne.

L'équipe de trois hommes de Tom est déjà à l'intérieur et nettoie le rez-de-chaussée. L'obscurité est presque totale, mais, grâce aux lunettes de vision nocturne, ils distinguent très bien le couloir et ses quatre portes, deux de chaque côté. À peine ont-ils fait deux pas dans la maison que l'homme de tête aperçoit un individu émerger d'une porte sur la gauche. L'équipe de Tom a entendu les coups de feu parfaitement reconnaissables d'un AK-47

dans l'annexe, et il n'est pas question de courir le moindre risque. Les occupants de A1 ont largement eu le temps de s'organiser.

L'homme de tête tire. La balle touche celui qui se révélera être Abrar al-Kuwaiti. Il s'effondre hors de vue dans la pièce. S'avançant lentement, l'équipe s'arrête à hauteur de la porte. L'homme est blessé et se débat au sol. Au moment où ils ouvrent le feu pour l'achever, sa femme, Bushra, bondit pour le protéger. La seconde rafale les tue tous les deux.

Une autre femme et plusieurs enfants pleurent, réfugiés dans un coin de la pièce. Il y a un AK-47 par terre. Tom ramasse l'arme, enlève le chargeur pendant que ses coéquipiers fouillent les pièces restantes.

Le couloir débouche sur une porte fermée à clef située directement dans l'axe de l'entrée nord. Le côté sud de A1 sécurisé, l'équipe de Tom sort rapidement.

En temps normal, nous aurions désigné quelqu'un pour surveiller la femme et les enfants dans la chambre, mais nous n'avons pas le temps, et pas assez d'hommes. On les laisse donc dans la pièce.

« Hé, Charlie, envoie la sauce », dit Tom sur notre réseau.

Pendant qu'ils sortent par l'entrée sud, l'un des SEAL enlève le chargeur de l'AK-47 d'Abrar al-Kuwaiti et jette l'arme dans la cour. Il fait noir et il y a peu de chances que l'une des femmes ou l'un des enfants aille la chercher.

Quelques secondes après le message de Tom à la radio, nous entendons l'explosion de la charge posée par Charlie. Avec Will, nous contournons le côté ouest du bâtiment pour rejoindre les types qui attendent d'entrer par la porte nord, à présent ouverte.

Pendant ce temps, les SEAL de *Chalk Two* sont entrés dans la résidence. Après l'échec de leur première tentative d'intrusion, ils ont fait le tour par l'entrée principale où Mike les a fait passer.

Charlie est déjà dedans, et une file se forme en attendant d'entrer dans le bâtiment. Grâce à mes lunettes de vision nocturne, je distingue les rayons laser qui, par précaution, balayent les fenêtres et les balcons. Je remonte avec mon laser jusqu'au deuxième étage. Aucun mouvement. Les protections des fenêtres nous empêchent de voir à l'intérieur mais empêchent aussi les occupants de nous voir.

Le rythme de l'opération ralentit. La mission se déroule sans accroc depuis le crash, il y a dix minutes. Nous voulons poursuivre l'assaut par

l'escalier, mais Charlie signale par radio une autre porte métallique qui empêche l'accès au premier étage. Il prépare la troisième charge explosive de la nuit.

La seule chose à faire est d'attendre et d'assurer la sécurité. Je sais que Charlie et ses hommes travaillent aussi vite que possible. Pendant que je patiente, je prends conscience de l'aspect surréaliste de la situation. J'ai l'impression d'attendre le début d'un exercice de combat rapproché à la Green Team.

Des cris de volaille me sortent de mes pensées. Notre itinéraire jusqu'à la porte nord nous a fait emprunter un passage étroit le long de poulaillers grillagés. Notre équipement encombrant s'était accroché au grillage et a bousculé quelques poulaillers.

Patienter et rester sur place me rend dingue. J'entends deux types devant moi :

« Putain de merde, je n'arrive pas à croire qu'on vient juste de se crasher, disait Walt.

— De se crasher ? Mais, bordel, de quoi tu parles ?

— Ouais, notre hélico s'est crashé », dit Walt.

Jay, le patron de l'opération, débarqué avec *Chalk Two*, a entendu la réflexion de Walt et n'en revient pas.

« Quoi ?

— Ouais, nous nous sommes crashés, répète Walt avec un geste vers l'endroit. Regarde dans la cour. »

Même à travers les lunettes de vision nocturne, j'arrive à trouver marrant le changement d'expression sur la figure de Jay, tandis qu'il digère l'information. Il fait demi-tour et remonte la file des SEAL en courant. Apparemment, personne de *Chalk Two* ne sait que nous avons eu un accident. Ça n'est pas encore passé sur le réseau. Quand le pilote de *Chalk Two* a vu *Chalk One* tomber dans la cour, il a tout de suite renoncé à prendre le risque d'une descente à la corde sur le toit et a posé son appareil à l'extérieur des murs.

De retour vers l'hélicoptère accidenté, Teddy et son équipe coupent les moteurs et s'assurent que tous les instruments sont détruits. Un instant, Teddy envisage de redécoller. Aucun dégât important n'est visible sur le *Black Hawk*, et il se dit qu'à vide il peut y arriver. Mais finalement, il préfère jouer la prudence.

Dès qu'il est sur la scène du crash, Jay appelle la QRF (force de réaction rapide) par radio-satellite.

Le premier appareil de la QRF décolle aussitôt de sa position. Avec le deuxième CH-47, ils sont en attente à une courte distance au nord de la cible. Pour gagner du temps, il prend l'itinéraire le plus rapide, qui les fait survoler l'Académie militaire. Quelques minutes plus tard, Jay rappelle pour signaler que l'accident n'a provoqué ni mort ni blessé. Tous les SEAL sont regroupés sur A1 et sur le point de nettoyer l'escalier.

« Gardez votre position », dit-il à la QRF.

À l'intérieur de A1, Charlie a posé sa charge et prend les dernières précautions. L'explosion se fera à l'intérieur du bâtiment, la déflagration sera donc plus violente et fera sauter portes et fenêtres. Deux autres SEAL sont près de lui, mais il n'y a que très peu d'endroits où se protéger du souffle. L'un d'eux veut se cacher derrière une porte.

« Hé, mon vieux, tu ferais mieux de faire gaffe à cette porte », lui dit Charlie.

L'homme s'en éloigne au moment où Charlie déclenche la mise à feu. La bruyante explosion se répercute jusqu'à l'endroit où je me tiens, à côté des poulaillers. La déflagration fait sauter la porte derrière laquelle le SEAL avait voulu s'abriter. Elle valse contre le mur d'en face. L'homme est pétrifié. À quelques secondes près, il aurait pu être gravement blessé s'il n'avait pas bougé.

« Merci », dit-il à Charlie tandis qu'ils déblaient ce qui reste de la porte.

Le passage dégagé, nous commençons le nettoyage de l'escalier. Il me faut quelques secondes pour atteindre l'entrée, passer la deuxième porte métallique et m'engager sur les marches carrelées. La plupart des autres SEAL sont déjà devant moi.

L'escalier tourne sur lui-même à quatre-vingt-dix degrés et il y a des petits paliers à chaque angle. Impossible de savoir ce qui nous attend. Ben Laden, ou n'importe qui à l'étage, a eu tout le temps de s'armer et se préparer. Cet escalier étant le seul accès au premier, il est facile de nous cueillir.

L'obscurité est totale et nous faisons de notre mieux pour rester silencieux. Chaque pas est calculé.

Personne ne parle.

Personne ne crie.

Personne ne court.

Autrefois, on aurait lancé un assaut violent et jeté des grenades aveuglantes ; mais aujourd'hui, on reste aussi silencieux que possible. On a un avantage grâce aux lunettes de vision nocturne. Pas la peine de le perdre en jaillissant dans la pièce avec fracas. Tout est une question de contrôle. Il n'y a aucune raison de courir se faire tuer.

Sur le palier du premier étage, les SEAL devant moi se sont déjà déployés. Le palier ouvre sur un long couloir qui mène à une terrasse sur le côté sud du bâtiment. Il y a quatre portes, deux à droite, proches de l'escalier, et deux plus loin, près de la terrasse. Mes camarades rampent dans le couloir et se massent près des portes avant d'entrer et d'inspecter les pièces en silence.

Un SEAL est posté sur la troisième ou quatrième marche de l'escalier et sécurise le palier entre le premier et le deuxième étage. Un corps est allongé par terre sur le palier. Du sang s'égoutte sur le dallage en marbre.

Le SEAL qui assure la sécurité a vu un homme passer rapidement la tête pour voir le palier. D'après les renseignements, il pouvait y avoir jusqu'à quatre hommes dans cette partie de la résidence. Khalid, le fils de Ben Laden, occupait probablement le premier étage, et Ben Laden le second.

La tête qui est apparue furtivement avait les cheveux courts et les joues glabres. Ce devait être le fils de Ben Laden.

« Khalid, avait murmuré le SEAL. Khalid ? »

Impossible d'échapper au bruit des moteurs d'hélicoptères, aux coups de feu et aux explosions des portes.

Mais tout était redevenu silencieux. À part le bruit de nos pas.

L'homme a entendu son nom.

Ils connaissent mon nom ? a-t-il dû se demander.

La curiosité l'a emporté et il a voulu voir qui l'appelait. Dès que sa tête est apparue, le SEAL lui a tiré en plein visage. Son corps a roulé le long des marches et est resté sur le palier.

Plusieurs SEAL sont arrivés et se sont massés derrière moi. Le couloir du premier étage est plein d'assaillants. Ils sont assez nombreux. Il faut gagner l'étage du dessus.

Je me mets derrière l'homme de tête, et lui presse l'épaule pour lui faire comprendre que nous sommes prêts.

« On y va. »

15

Deuxième étage

Khalid gît sur le dos. On l'enjambe pour gagner l'escalier.

Les marches glissantes le sont encore plus à cause du sang. Chaque pas est délicat. Je remarque un AK-47 tombé sur les marches. Celui de Khalid.

Je me dis : *Heureusement qu'il n'a pas trouvé le temps de s'en servir*.

Si l'homme de tête n'avait pas eu l'idée de l'appeler par son nom, on aurait pu rester bloqués dans l'escalier. Khalid n'aurait eu qu'à s'installer sur le palier et lâcher une rafale chaque fois que nous aurions tenté d'escalader les dernières marches. Ç'aurait été un cauchemar et nous aurions certainement subi des pertes.

Nous avions prévu plus de combats. Malgré leurs discours sur les kamikazes et leur volonté de verser leur sang pour Allah, un seul des frères Al-Kuwaiti a tenté de résister. Khalid y a pensé aussi. Il y avait des balles dans son AK-47. Il était prêt à se défendre, mais nous ne lui en avons pas laissé l'occasion.

Il fait totalement noir dans la cage d'escalier, mais avec les NVG, tout est baigné d'une lumière verdâtre. Le SEAL qui assurait la sécurité est maintenant à l'avant. Nous le suivons. Ralentissons. Nous prenons notre temps. L'homme de tête est nos yeux et nos oreilles. C'est lui qui donne le rythme.

On accélère. On ralentit.

Jusqu'ici, tout concorde. La résidence abrite sans doute quatre hommes. Le seul qui reste est donc Ben Laden. Mais je refoule cette

pensée. Peu importe qui occupe le second étage. Nous sommes peut-être sur le point de déclencher une fusillade, et la plupart des fusillades à des distances aussi réduites ne durent que quelques secondes. Aucune marge d'erreur.

Concentre-toi.

Avec l'homme de tête juste devant moi, je ne peux pas faire grand-chose. Je suis là pour l'aider. Une quinzaine de minutes se sont écoulées, et Ben Laden a largement eu le temps de se ceinturer d'explosifs ou simplement de prendre son fusil.

Mes yeux scrutent le palier du dessus. Mes sens sont en alerte maximale. Mes oreilles se tendent dès qu'on fait jouer une culasse, dès qu'il y a un bruit de pas. Rien de neuf. Nous avons accompli des centaines de mission. D'une certaine manière, nous ne faisons que nettoyer des lieux comme on nous l'a appris à la Green Team. Ce qui donne un sens différent à l'opération : la cible et le fait d'opérer au Pakistan.

Le palier ouvre sur un couloir étroit. Au bout, il y a la porte qui donne sur le balcon. À un mètre cinquante de la dernière marche, deux portes, une à gauche, une à droite.

L'escalier est étroit, surtout avec l'équipement. On ne voit rien derrière l'homme de tête, et en plus l'escalier et le palier rétrécissent.

Nous sommes à moins de cinq marches du couloir. J'entends les détonations étouffées d'un silencieux.

PLOP. PLOP.

L'homme de tête a vu une silhouette apparaître à une porte, côté droit du couloir, à trois mètres de lui. De ma position, impossible de dire s'il a atteint sa cible. L'homme a disparu dans la chambre plongée dans le noir.

Le SEAL de tête atteint le palier et bouge lentement vers la porte. Contrairement à ce qu'on voit dans les films, on ne se met pas à courir pour se précipiter en tirant comme des fous. On prend le temps.

L'homme de tête garde son fusil braqué sur la porte. On entre à pas de loup. On reste sur le seuil pour voir ce qui se passe dans la chambre. Deux femmes se tiennent à côté d'un homme allongé au pied d'un lit. Les deux femmes portent de longues chemises de nuit et ont les cheveux en désordre, comme si on les sortait du sommeil. Elles sont agitées de sanglots hystériques et gémissent en arabe. La plus jeune lève les yeux et nous voit à la porte.

Elle hurle et se précipite sur l'homme de tête. Moins de deux mètres nous séparent. Il met son arme de côté, saisit les deux femmes par le bras et les entraîne dans un coin de la pièce. Si elles avaient eu des explosifs sur elles, cette initiative nous aurait sauvé la vie. Au prix de la sienne. Une décision altruiste prise en un quart de seconde.

Les femmes maîtrisées, j'entre dans la chambre avec un troisième SEAL. Tout de suite, nous voyons le corps au pied du lit. Il porte un débardeur blanc, un pantalon large et une tunique couleur fauve. Les balles tirées par l'homme de tête ont touché l'homme au côté droit du visage. Il y a du sang et de la matière cérébrale répandus à côté du crâne. Dans son agonie, il est encore agité de tressaillements et de convulsions. Avec l'autre SEAL, je pointe mon laser sur sa poitrine et tire plusieurs fois. Les balles plaquent le corps au sol et bientôt il ne bouge plus.

Je scrute la pièce pour voir s'il reste un danger. Au moins trois enfants se serrent les uns contre les autres dans l'angle opposé, près de la porte-fenêtre coulissante qui donne sur le balcon. Les enfants – garçons ou filles, je ne saurais dire – restent pétrifiés pendant que je sécurise le reste de la chambre.

Comme l'homme au sol est immobile et que plus rien ne présente de menace, nous nettoyons deux petites pièces contiguës à la chambre. En poussant la porte de la première, je découvre un bureau minuscule, encombré et en désordre. Des masses de papiers traînent sur un bureau. Derrière la seconde porte, je tombe sur une petite douche et des toilettes.

Tout est une question de mémoire et d'entraînement maintenant. Mentalement, nous pensons à la check-list. La menace principale gît au pied du lit, morte. L'homme de tête surveille les femmes et les enfants. L'autre SEAL et moi avons sécurisé le petit bureau et la douche, pendant que le reste de l'équipe fait pareil dans les pièces de l'autre côté du couloir.

De retour dans le couloir, je trouve Walt.

« Tout est nettoyé de mon côté, dit-il.

— Du mien aussi. »

L'homme de tête fait passer les femmes et les enfants sur le balcon pour qu'ils restent tranquilles. Tom est au deuxième étage et constate que les deux chambres sont nettoyées.

« Deuxième étage sécurisé », dit-il sur le réseau.

16

Geronimo

Dans la chambre, la plus jeune femme, allongée sur le lit, hurle comme une hystérique en se tenant le mollet.

Walt se tient près du corps. Il fait encore sombre. On distingue mal les traits de l'homme. La maison est toujours sans électricité. J'allume la lumière fixée à mon casque. La cible est sécurisée, les fenêtres sont masquées, personne ne peut nous voir de l'extérieur, donc je peux utiliser ma lampe sans risque.

Le visage de l'homme est mutilé et couvert de sang. Il a été touché par une balle au moins. Un trou dans le front a défoncé le côté droit de son crâne. Sa poitrine est déchiquetée par les balles. Il gît dans une flaque de sang qui grossit.

Je m'accroupis pour le regarder de plus près. Tom me rejoint.

« Je crois que c'est notre homme », dit-il.

Pas question de dire à la radio que c'est Ben Laden, car l'info serait transmise à Washington à la vitesse de l'éclair. Le président Obama écoute, et on ne veut pas commettre d'impair.

Je passe la check-list en revue dans ma tête.

Il est très grand. À vue d'œil, un bon mètre quatre-vingt-dix.

OK.

Il est le seul adulte de sexe masculin au second étage.

OK.

Les deux messagers se trouvaient exactement là où la CIA avait dit qu'ils seraient.

OK.

Plus j'étudie son visage mutilé, plus je reviens sur le nez. Le nez est intact et paraît familier. Je sors le livret plastifié de mon kit et compare avec les photos. Le nez long et mince correspond. En revanche, sa barbe est noir corbeau, sans trace de fils gris.

« Walt et moi on s'en occupe, dis-je à Tom.

— *Roger* », répond Tom

J'enfile mes gants en latex, je prends des photos pendant que Walt se prépare à relever des échantillons d'ADN. Au premier étage, nous sommes tombés sur deux pièces remplies d'ordinateurs, de cartes mémoire et de clefs USB.

Will, le SEAL arabophone, s'occupe de la blessure de la femme qui crie sur le lit. Nous apprenons plus tard qu'elle est Amal al-Fatah, la cinquième femme de Ben Laden. Je ne sais pas très bien quand elle a été blessée, mais sa blessure est infime ; sûrement une éraflure causée par un éclat de balle ou un ricochet.

« Nous avons une grosse quantité de SSE[1] au premier, crie quelqu'un sur notre réseau. Nous avons besoin de renforts. »

Tom quitte la pièce, mais je l'entends sur le réseau de commandement : « Nous avons peut-être marqué l'essai au deuxième étage, je dis bien, peut-être. »

Walt sort le tuyau CamelBak de son kit et arrose d'eau le visage de l'homme.

Je me sers d'une couverture pour essuyer le sang qui reste. Au fur et à mesure que je nettoie le visage, les traits m'apparaissent plus familiers. Il est plus jeune que dans mon imagination. Sa barbe est noire, comme s'il l'avait teinte. Je n'arrête pas de me dire qu'il ne ressemble pas à ce que j'imaginais.

Cela me fait bizarre de voir d'aussi près un visage aussi infâme. Gisant devant moi : la raison pour laquelle on se bat depuis dix ans. Il y a quelque chose de surréaliste à nettoyer le sang du visage de l'homme le plus recherché au monde, pour faire des photos. Je dois me concentrer : on va avoir besoin de photos de bonne qualité. La photo que je vais prendre va

peut-être être diffusée dans le monde entier et je ne veux pas saboter le travail.

J'écarte la couverture. J'utilise l'appareil photo qui m'a servi à prendre des centaines de clichés ces dernières années, et je commence. À force de prendre ces photos, on est devenus bons. On a joué *Les Experts en Afghanistan* pendant des années.

Je commence par prendre le corps en entier. Puis je m'agenouille pour cadrer le visage tout seul. Je repousse sa barbe à droite et à gauche pour prendre les deux profils. Je tiens à ce que l'on voie bien le nez. À cause de la barbe, très sombre, les clichés de profil sont ceux qui resteront le plus ancrés dans ma mémoire.

Je dis à Walt : « Hé, vieux, tiens son bon œil ouvert. »

Il tire sur la paupière, expose un œil brun sans vie. Je zoome, et réalise une photo serrée. Pendant que nous prenons les photos, Will est avec les femmes et les enfants sur le balcon. À l'étage du dessous, nos camarades récoltent tout ce qui est ordinateurs, cartes mémoire, calepins, vidéos. À l'extérieur de la résidence, Ali, l'interprète de la CIA, et les responsables de la sécurité s'occupent des voisins curieux.

À la radio, j'entends Mike parler du *Black Hawk* accidenté.

« Équipe démolition, préparez-vous à le faire exploser », dit-il.

Je sais, par d'autres appels à la radio, que le SEAL responsable de la démolition et l'artificier se dirigent vers la cour.

« On va le faire sauter, dit le SEAL.

— *Roger* », répond l'artificier. L'homme dispose ses charges au rez-de-chaussée du bâtiment principal.

« Mais qu'est-ce que tu fous ? » dit le SEAL quand il le voit faire.

Tout le monde se regarde. L'artificier n'y comprend plus rien.

« Tu m'as bien dit qu'on allait démolir, non ?

— Pas la maison ! l'hélico !

— Quel hélico ? »

L'artificier a cru qu'il devait faire sauter la maison car il existait un plan B prévoyant cette éventualité.

L'information sur le crash de *Chalk One* n'est pas encore connue de tous. À Washington, les retransmissions des drones ne leur ont même pas permis de s'en assurer. J'ai appris plus tard que sur leurs images granuleuses ils ont cru que l'appareil s'était « garé » dans la cour pour

laisser descendre l'équipe. Le président et ses collaborateurs, troublés, ont même demandé au JSOC ce qui se passait. Un bref message à l'amiral McRaven est revenu avec la réponse : « Nous modifions la mission… un hélicoptère accidenté dans la cour. Mes hommes sont préparés à cette éventualité et ils vont régler le problème. »

À l'extérieur, l'équipage du *Black Hawk* a détruit tout le matériel classé confidentiel. Teddy, le pilote le plus chevronné et le chef de la partie vol, est l'un des derniers à descendre. Il arrive à la portière, et voit que le sol est deux mètres plus bas. Il ne veut pas sauter et risquer de se blesser. D'un coup de pied, il sort la corde de descente. Il sera le seul à descendre à la corde sur le site !

L'artificier et le SEAL arrivent peu après et placent des charges explosives sur le fuselage. Le SEAL grimpe sur la queue, et en pose une aussi près que possible du rotor arrière. Avec son barda et ses lunettes de vision nocturne, ce n'est pas évident de grimper sur cette section étroite et instable de l'appareil. Chaque fois qu'il essaie d'atteindre la partie appuyée sur le mur de quatre mètres de haut, il a l'impression qu'il va basculer sous son poids.

Il progresse le plus loin possible et place les charges d'une seule main. Avec l'autre il rétablit son équilibre précaire au-dessus de la cour. La destruction des appareils de communication et de technologie aérienne est capitale. Une fois les explosifs en place sur la queue, il met ceux qui restent dans la cabine.

Pendant ce temps, le *Black Hawk* intact et le CH-47 *Chinook* avec l'équipe de renfort décrivent des cercles en attendant que nous terminions. Le carburant va devenir un problème. Notre temps sur le site est compté.

« Dix minutes », dit Mike par la radio.

Au deuxième étage, les lumières s'allument brusquement dans la chambre, répandant une vive clarté blanche. On dirait que la coupure de courant est terminée. Bon timing.

Pendant que je continue à prendre des photos, Walt prélève des échantillons d'ADN. Il imbibe un coton-tige du sang de Ben Laden, lui en passe un autre dans la bouche pour récupérer de la salive. Il prend une seringue à ressort fournie par la CIA pour prélever un échantillon de moelle osseuse. On nous a appris à piquer dans la cuisse pour atteindre le fémur. Walt pique la cuisse de Ben Laden plusieurs fois mais l'aiguille ne sort pas.

« Tiens, lui dis-je. Essaie la mienne. »

Il essaie avec la deuxième seringue, ça ne marche pas non plus.

« Putain de conneries », dit Walt en jetant les seringues.

Je finis une deuxième série de photos avec un appareil appartenant à un autre SEAL. On a pris deux jeux de photos et deux jeux de prélèvements. Walt en garde un et confie l'autre à un SEAL du second *Black Hawk*. Il est prévu que si un appareil est abattu lors du vol de retour à Jalalabad, le second jeu sera sauvé. Nous voulons une preuve indiscutable afin que ni le Pakistan ni le reste du monde ne puissent douter que nous avons eu Ben Laden.

Pendant ce temps, sur le balcon, Will essaie d'obtenir confirmation que c'est bien Ben Laden qui est allongé sur le sol. Sa femme, Amal, celle qui a été légèrement blessée à la jambe, est toujours en pleine crise d'hystérie et refuse de parler. Elle ne cesse de geindre sur son lit pendant que je travaille. L'autre femme, les yeux gonflés à cause des larmes, garde un air sévère pendant que Will répète ses questions en arabe.

« Comment s'appelle-t-il ?

— Le cheik.

— Le cheik qui ? » demande Will, prenant soin de ne poser que des questions ouvertes.

Après qu'elle lui a donné plusieurs faux noms, il va voir les enfants sur le balcon. Ils sont assis le long du mur, silencieux. Will s'agenouille devant eux et interroge une fillette de neuf ans. « Qui est cet homme ? »

La fillette n'a pas appris à mentir.

« Oussama Ben Laden. »

Will sourit. « Tu es bien sûre que c'est Oussama Ben Laden ?

— Oui.

— D'accord. Merci. »

De retour dans le couloir, il prend l'une des épouses par le bras et la secoue.

« Arrêtez de me chercher, maintenant. Qui est l'homme dans cette chambre ? »

Elle se met à pleurer. Plus terrifiée qu'autre chose, elle a perdu toute envie de résister.

« Oussama, dit-elle.

— Oussama qui ? insista Will sans la lâcher.

— Oussama Ben Laden. »

Will la conduit sur le balcon avec les enfants et revient dans la chambre.

« Double confirmation, dit-il. Confirmation par la petite, confirmation par la femme. Les deux disent la même chose. »

Will s'en va et Jay arrive avec Tom. Il voit le corps et se met à côté.

« Will a reçu la confirmation par une femme et une gosse que c'est bien OBL », explique Tom.

Agenouillé près de la tête, j'écarte sa barbe à droite et à gauche pour que Jay voie bien les deux profils. Je place ma fiche SSE à côté du visage pour que Jay puisse comparer le vrai Ben Laden avec les photos de la CIA.

« Ouais, on dirait bien que c'est lui », dit Jay.

Il quitte aussitôt la pièce pour transmettre l'information. Nous retournons à notre job. Dehors, Jay entre en contact radio par satellite avec l'amiral McRaven, resté à Jalalabad. C'est l'amiral qui relate la progression de la mission au président Obama et à ceux qui sont près de lui dans la *situation room* de la Maison-Blanche.

« Pour Dieu et le pays, Geronimo EKIA[2] ! »

Sur le réseau du commando, j'entends les types du premier étage. Ils ont besoin de renforts pour rassembler tous les documents. C'est à cet étage que Ben Laden a improvisé ses bureaux. Il y a ses ordinateurs et c'est de là qu'il diffusait ses vidéos.

Les pièces sont dans un état impeccable, parfaitement bien rangées. Tout est à sa place. Les CD, DVD et cartes mémoire sont soigneusement organisés. Les SEAL s'intéressent avant tout au matériel électronique : enregistreurs, cartes mémoire, clefs USB et ordinateurs. Pendant la préparation de la mission, la CIA nous avait dit quel genre d'appareil d'enregistrement Ben Laden devait utiliser et nous en avait montré un. Les SEAL qui fouillent cet étage en ont trouvé un exactement du même modèle. Je m'émerveille encore du travail fait par le service de renseignements. Quand Jen avait déclaré être certaine à cent pour cent de son analyse, j'aurais dû la croire.

Une fois les prélèvements d'ADN réalisés et les photos prises, Walt et un autre SEAL saisissent Ben Laden par les jambes pour le tirer hors de la

pièce. Malgré l'agitation autour de moi, je me rappelle très bien les avoir regardés descendre l'escalier en tirant le corps.

Je suis resté dans la chambre pour rassembler tout ce qui serait utile aux renseignements. Rien de très intéressant dans le bureau. Je ramasse des papiers, peut-être des écrits religieux, et des cassettes audio que je jette dans un filet. Nous avons tous avec nous ces sacs en maille ultralégers qui ne prennent pratiquement pas de place. Une fouille rapide dans la minuscule salle de bains carrelée de vert me montre qu'elle n'a aucun intérêt. Je trouve de la teinture à cheveux, sans doute utilisée pour sa barbe. Pas étonnant qu'il ait eu l'air si jeune quand nous l'avons trouvé.

Sur le mur entre le bureau et la salle de bains, il y a une armoire en bois à deux portes, d'environ un mètre quatre-vingt de haut. Elle renferme des vêtements, notamment les tuniques longues, les pantalons larges et les gilets typiques de la région.

À ma stupéfaction, tout est minutieusement rangé. Comparée au reste de la maison, qui donne l'impression d'avoir été squattée par des pilleurs, son armoire aurait pu passer avec succès une inspection par un adjudant des marines. Tous les T-shirts sont pliés au carré et empilés dans un coin. Les cintres sont disposés à intervalles réguliers.

Ça pourrait être mon placard, pensai-je.

Je saisis quelques chemises et un gilet que je fourre dans le sac. Je sais qu'on cherche des appareils électroniques, mais comme il n'y a rien de tel dans la chambre et les pièces attenantes, je me rabats sur ce que je trouve. J'ouvre le tiroir du bas de l'armoire, fouille parmi les affaires sans rien découvrir d'utile. La pièce est de toute évidence une chambre à coucher.

Avant de la quitter, je remarque une étagère placée juste au-dessus de la porte. C'est-à-dire juste au-dessus de l'endroit où il se tenait quand nous avons atteint le deuxième étage. Je glisse la main dessus et tombe sur deux armes : un AK-47 et un pistolet Makarov dans son étui. Je les attrape, examine les chargeurs et les chambres.

Vides.

Il ne s'était même pas préparé à se défendre. Il n'avait aucune intention de se battre. Pendant des dizaines d'années, il a exigé de ses partisans qu'ils endossent des vestes bourrées d'explosifs ou qu'ils jettent des avions sur des gratte-ciel, mais lui n'avait même pas pris son arme. Dans nos missions, nous avons rencontré ce phénomène fréquemment. Plus

ils étaient haut placés dans la chaîne, plus ils étaient lâches. Les chefs sont ceux qui ont le moins envie de se battre. Ce sont toujours des jeunes influençables qui se font exploser.

Ben Laden a forcément compris que nous arrivions quand il a entendu les hélicoptères. J'éprouve davantage de respect pour Ahmed al-Kuwaiti : au moins dans l'annexe, il a essayé de se défendre, lui et sa famille. Ben Laden a eu plus de temps que les autres pour se préparer, et pourtant il n'a rien fait. Croyait-il seulement à son propre message ? Était-il prêt à se battre dans la guerre qu'il avait lui-même déclarée ? Je ne le crois pas. Sinon, il aurait pris son arme, au moins par fidélité à ses convictions. Je trouve déshonorant d'envoyer des gens à la mort pour une cause que vous ne défendriez pas vous-même jusqu'au bout.

La radio donne régulièrement les mises à jour de l'équipe de sécurité du périmètre.

Ali et les quatre SEAL n'ont cessé d'assurer la sécurité le long de la route qui passe au nord-est de la résidence. Aussitôt en place, deux SEAL et Cairo, le chien de combat, ont inspecté l'extérieur du périmètre rapidement.

Après avoir patrouillé, ils attendent l'arrivée des curieux qui ne vont pas manquer d'être attirés par l'agitation. Les voisins ont entendu les hélicoptères, les explosions, les coups de feu. Quelques petits groupes se sont approchés de l'équipe de sécurité, se demandant ce qui se passe.

« Retournez chez vous, leur avait dit Ali en pachtoun. Il y a une opération de sécurité en cours. »

Par chance pour nous, les Pakistanais obéissent et rentrent chez eux. Quelques-uns postent des messages sur Twitter et parlent de bruit et d'hélicoptères.

Notre marge de temps se réduit sérieusement.

Mike, à la radio, donne le décompte des minutes qui restent. On est dans la résidence depuis presque trente minutes. Chaque fois, mes camarades du premier étage demandent une rallonge.

« Nous avons encore besoin de dix minutes, dit un des SEAL du premier étage. On n'en a même pas fait la moitié. »

Mike répète calmement son décompte. La mission est un exercice d'équilibre. Nous voulons rester pour nous assurer que nous ne laissons rien d'intéressant derrière nous, mais les hélicoptères vont manquer de carburant. Impossible de disposer de plus de temps.

« Après assaut, cinq minutes », dit Mike. Ce qui veut dire abandonner ce qu'on fait sur-le-champ pour être au point d'embarquement dans les cinq minutes.

Je sors avec l'impression de travail inachevé. On se flatte de toujours ramener la moindre bribe qui peut constituer une information intéressante. Il reste tant à faire ! On renonce à fouiller des secteurs entiers, et on oublie qu'il faut y renoncer. Nous avons tous conscience du risque de nous retrouver à court de carburant, ou de rester sur la cible trop longtemps, ce qui donnerait à la police et aux militaires le temps de réagir. Nous avons Ben Laden. C'est pour ça que nous sommes venus. Il est temps de filer tant que c'est encore possible.

« Sécurisez les femmes et les enfants et sortez-les du périmètre », dit Mike à la radio.

Will essaie de convaincre les femmes de sortir. Nous ne voulons pas qu'elles s'aventurent jusqu'à l'hélicoptère avant son explosion. Mais autant vouloir rassembler des chats et Will n'obtient rien. Les femmes sanglotent et crient, les enfants pleurent, sous le choc. Aucun ne veut bouger.

Je n'ai pas le temps de l'aider. Je dois aller en C1. Je suis la trace sanglante laissée par le corps de Ben Laden jusqu'au rez-de-chaussée, où Walt l'a mis dans un sac spécial. Ils ont fait passer le cadavre sur celui de Khalid, et le fils a du sang de son père sur sa chemise blanche.

J'arrive en C1, où d'autres SEAL ont pris des photos d'Ahmed al-Kuwaiti. Sa femme et ses enfants sont accroupis dans un coin de la cour. J'essaie de les faire se relever lorsqu'il y a un appel urgent de Mike à la radio.

« Hé les gars, laissez tout tomber et rappliquez pour exfiltration HLZ [*Helicopter Landing Zone*]. »

Leurs réservoirs déjà bien entamés, le *Black Hawk* et le *Chinook* arrivent pour nous récupérer. M'aidant de gestes, je finis par convaincre la famille d'Ahmed al-Kuwaiti de se lever et je la fais entrer dans l'annexe. L'explosion de l'hélicoptère est imminente. Elle va être très violente, mais l'annexe en est suffisamment éloignée. La famille sera en sécurité si elle reste où elle est.

Une fois à l'intérieur, j'essaie de leur faire comprendre qu'il va y avoir une violente explosion, je mets les mains devant la bouche, je les écarte et je fais « Boum ! ».

J’ajoute en anglais « Restez ici ».

J’ignore s’ils ont compris. Je quitte la pièce et ferme la porte derrière moi.

Courant dans l’allée creusée d’ornières, je vois Teddy et son copilote près de Mike. Ils sont presque comiques avec leur gros casque d’aviateur et leur uniforme de combat de l’armée. Ils ont l’air perdus hors de leur élément, mal à l’aise au sol.

J’avertis Mike en passant : « Les femmes et les enfants sont en C1. Impossible de les amener ailleurs. »

Les SEAL du premier étage évacuent le bâtiment. On dirait un camp de bohémiens, ou des pères Noël à la veille de Noël : les types se dandinent avec des filets remplis à l’épaule. Un des SEAL tient un disque dur dans une main, un gros sac de gym en cuir qui déborde de l’autre. Ils ont recueilli tellement de choses qu’ils se sont retrouvés à court de filets et ont utilisé les sacs trouvés sur place. Certains ont des serviettes en cuir des années cinquante, comme s’ils allaient au bureau, d’autres ont pris des sacs de sport Adidas, on dirait qu’ils sortent de la salle de sport.

Je tourne à droite après le portail et cours rejoindre les types qui se mettent en file et se préparent à embarquer. Les snipers ont déjà délimité la zone d’atterrissage. Mon unité – *Chalk One* – sera exfiltrée sur le *Black Hawk* car nous avons le corps. Plus petit et plus maniable, le *Black Hawk* a moins de risque de se faire descendre. Le CH-47 *Chinook* prendra tous les SEAL de *Chalk Two* avec Teddy et l’équipage du *Black Hawk* accidenté.

Les lumières sont allumées partout dans les maisons des environs. Les gens nous observent depuis leurs fenêtres. Ali leur crie en pachtoun de rester chez eux. Nous comptons les hommes. Il en manque un : Will.

« Où est Will ? je demande en remontant la file.

— Il s’occupait des femmes et des enfants quand nous sommes partis », me répond Walt, à côté du sac où repose le corps.

Je suis sur le point d’appeler Will par radio pour savoir où il est lorsqu’il sort en courant du portail. Il est le dernier à quitter les lieux.

Je reprends ma place à côté de Walt et du sac mortuaire. Le *Black Hawk* arrive, droit sur les signaux infrarouges de la zone d’atterrissage. Je baisse la tête pour me protéger du nuage de poussière et de débris quand l’appareil est sur le point de se poser. Le nuage passé, nous prenons le corps

et nous courons à l'hélicoptère comme des dératés. C'est notre passeport pour la liberté. Pas question de le manquer.

Le champ vient d'être labouré et nous ne cessons de trébucher et de tomber sur des mottes qui mesurent bien quarante centimètres de haut. Nous avons une centaine de mètres à parcourir en courant, tout en portant le corps d'un mètre quatre-vingt-dix. À force de trébucher et de tomber, on ressemble à des ivrognes.

Un poids mort n'est facile à porter pour personne, mais c'est encore pire pour Walt qui a du mal à rester debout : avec son mètre soixante-cinq, sa foulée est beaucoup plus courte que la nôtre.

Tous les deux ou trois pas, il trébuche sur une motte. Il lance des torrents d'injures, se relève et reprend la course.

On passe en courant sous le rotor, on jette le corps sur le plancher et on se hisse à bord à toute vitesse. Je trouve une place derrière les sièges des pilotes. La course nous a achevés. Je halète, avalant de grandes goulées d'air.

Putain de merde, on va enfin boucler ce dossier, me dis-je.

Mais le *Black Hawk* ne décolle pas tout de suite dans le ciel nocturne. Ce n'est pas normal. Je commence à angoisser. En Afghanistan, les hélicoptères décollent alors qu'il y a encore une botte sur le sol. Plus nous attendons, plus nous nous exposons à recevoir une roquette.

Je n'arrête pas de me dire : *Vas-y, vas-y, vas-y*. *Vas-y, mon vieux, fonce !*

Mais le *Black Hawk* attend. Il ralentit même la vitesse du rotor. Les pilotes ne veulent pas décoller avant l'arrivée du *Chinook*. Ils aiment bien voler en binôme. Les explosifs placés dans l'épave de l'autre *Black Hawk* vont sauter d'un instant à l'autre. L'artificier a réglé le détonateur à cinq minutes. Ce qui aurait largement suffi si nous n'attendions pas l'autre hélico.

On est en retard. On a dépassé le temps limite de huit minutes. Nous avions prévu un battement de dix minutes supplémentaires, mais on va les dépasser aussi.

On suppose que la police et l'armée pakistanaises sont en route pour comprendre ce qui se passe. Nous sommes une force militaire étrangère, qui vient de violer la frontière d'un pays souverain. L'expression, sur le visage

de Tom, trahit son anxiété. Par la radio de l'hélico, il essaie de savoir ce qui se passe. Il veut que les pilotes dégagent le plus vite possible.

« On y va. On décolle sur-le-champ », dit-il.

Il reste moins d'une minute avant l'explosion de l'épave du *Black Hawk*. Le SEAL qui a posé les charges avec l'artificier court jusqu'à Jay et lui attrape le bras. Tous deux attendent l'arrivée du *Chinook* sur la zone d'atterrissage. Jay est tellement obnubilé par la nécessité d'assurer la sécurité des hélicoptères qu'il n'a même pas entendu qu'on l'appelle.

« Dis au *Chinook* de ne pas se poser ! Il faut que tous les appareils dégagent tout de suite ! Ça explose dans trente secondes ! »

Jay parle dans sa radio. Il sait que l'explosion va déstabiliser l'assiette du *Chinook* en approche et que la projection des débris va détruire le *Black Hawk*.

Enfin, les rotors montent en régime et le *Black Hawk* décolle rapidement, vire au nord-est, et prend de la vitesse. Quelques secondes après le décollage, on voit un grand éclair de lumière. La cabine est violemment éclairée pendant un instant, et l'obscurité retombe.

Le *Chinook* décrit une courbe par le sud et atterrit tout de suite après l'explosion. Le reste des SEAL et les pilotes s'entassent dans la cabine. Avec tout le carburant gaspillé à attendre, le gros hélicoptère n'a pas une seconde à perdre. Et avec le poids supplémentaire des SEAL qu'il vient d'embarquer, il en a juste assez pour revenir tout droit à Jalalabad.

Je ferme les yeux et prends une profonde inspiration. Il fait noir dans la cabine. Les seules lumières sont celles du tableau de bord ; d'où je suis, je vois quelques-uns des appareils de contrôle, dont la jauge de carburant.

Au moment même où je pense pouvoir me détendre, je remarque que cette jauge clignote. Je ne suis pas pilote, mais j'en sais assez pour comprendre qu'un voyant rouge qui clignote dans un cockpit n'est jamais très bon signe.

1. *Site Sensitive Exploitation* : exploitation d'un site sensible, autrement dit relever tout ce qui pourrait avoir un intérêt et récupérer d'éventuels documents et traces.
2. *Ennemy Killed In Action* : ennemi tué au combat.

17

Exfiltration

Je ne peux pas détacher les yeux du voyant rouge dans le cockpit.

On nous a dit aux briefings qu'il fallait dix minutes pour rejoindre le site de ravitaillement. Le *Black Hawk* s'incline fortement et décrit des grands cercles – comme l'eau quand elle s'évacue dans un évier. On tourne autour d'un point précis. Les chefs de bord sont près des portières et surveillent le sol. Le voyant rouge a l'air de s'affaiblir.

On est encore serrés comme des sardines. Tom est assis à côté de moi. Walt a été obligé de s'asseoir sur le corps de Ben Laden qui se trouve à mes pieds, au centre de la cabine.

Peu après le décollage, j'ai des fourmis dans les jambes et j'essaie d'agiter mes orteils pour rétablir la circulation. On a fait notre part, le travail est accompli. Mais personne ne relâche la tension. Il nous faut de l'essence. On sera en sécurité quand on aura franchi la frontière.

Je tourne le dos au cockpit et j'essaie d'oublier la jauge d'essence. Nous sommes tous du genre mâle Alpha dominant, nous aimons garder le contrôle sur les événements. Trente-huit minutes en arrière, je ne voulais qu'une chose : lancer la corde de l'hélico, me laisser glisser au sol et donner l'assaut à la résidence. Maintenant que cette partie de la mission est accomplie, je me retrouve encore coincé dans un hélicoptère sans pouvoir rien faire.

Qu'est-ce que ça change de me morfondre pour l'essence ? Je ne suis pas pilote. Le voyant rouge pourrait aussi bien être une lumière de Noël

pour ce que j'en sais.

Le *Black Hawk* décrit une autre grande boucle, s'incline fortement et descend très vite pour s'immobiliser en vol stationnaire. Le chef d'équipage ouvre la portière et j'aperçois la silhouette d'un *Chinook* CH-47 à cinquante mètres.

Des SEAL de l'autre escadron sécurisent le site, au milieu de l'herbe qui leur monte jusqu'à la taille. Au moment où nous atterrissons, ils ont un genou à terre, dos à l'hélico, et surveillent l'horizon au cas où la police ou l'armée pakistanaises se manifesteraient. Les rotors aplatissent l'herbe autour d'eux.

Deux techniciens de l'armée, portant des lunettes fermées pour se protéger des débris soulevés par les rotors, déroulent un tuyau jusqu'au *Black Hawk* dont le moteur tourne toujours, et branchent l'ajutage sur le réservoir.

« On doit s'alléger. Quatre ou cinq d'entre nous doivent descendre et rentrer avec le 47 », crie Tom pour couvrir le vacarme de l'hélicoptère.

On est trop lourds à cause du poids additionnel du cadavre et du réservoir plein. Les pilotes voleraient aux limites de la sécurité. Des types descendent, dont Charlie.

À Abbottabad, l'explosion à la résidence a fini par attirer l'attention des militaires pakistanais. Nous avons appris par la suite qu'ils avaient commencé par rappeler leurs appareils. Puis les avaient comptés. Ils avaient fait décoller deux F-16[1] armés de canons de 30 mm et de missiles air-air. En raison de leur conflit latent avec l'Inde, les Pakistanais sont sans cesse en alerte élevée. Mais, de ce fait, l'essentiel de leurs défenses aériennes se trouve à l'est, tournées vers la menace. Maintenant les jets foncent dans le ciel, direction l'ouest et Abbottabad.

Assis dans l'hélico, je regarde ma montre. J'ai hâte d'être à Jalalabad. Je meurs d'envie de descendre et de donner un coup de main. On en meurt tous d'envie, mais je sais que les techniciens de l'armée connaissent leur boulot, comme nous le nôtre. En essayant de les aider, je les gênerais et les retarderais. Et là, le succès de la mission repose directement sur le plein d'essence.

Le *Chinook* resté récupérer les types de *Chalk Two* est reparti depuis longtemps quand les F-16 arrivent au-dessus de la résidence.

Les techniciens détachent les tuyaux et les tirent vers le CH-47. Les rotors de leur hélicoptère tournent déjà quand les deux hommes renroulent les tuyaux vers la rampe. Les SEAL qui assurent la sécurité embarquent.

L'un après l'autre, les deux hélicoptères décollent et filent à l'ouest, vers l'Afghanistan. Le voyant rouge est éteint. Il nous reste à franchir la frontière.

Je regarde encore ma montre. Il nous a fallu vingt minutes pour refaire le plein. J'imagine déjà les chasseurs pakistanais à nos trousses. Je ne le savais pas à cet instant, mais, pour le moment, les F-16 décrivent des cercles autour d'Abbottabad et n'élargiront leurs recherches que plus tard.

Je repense à mon petit livre sur la défense aérienne du Pakistan. Les Pakistanais ne peuvent pas ignorer que nous étions là. J'espère seulement que nous avons assez d'avance sur nos poursuivants.

Pour la première fois depuis l'appel « Dix minutes ! » avant l'assaut, j'enlève mon casque. Je passe la main dans mes cheveux humides, collés par la sueur, et je m'efforce d'évacuer les idées de jets et de missiles. Il faut trois quarts d'heure pour retourner à Jalalabad, et je ne vais pas passer ce temps à me morfondre. Je suis reconnaissant lorsque Tom nous donne quelque chose à faire.

« On fouille le corps une dernière fois pour être sûr qu'on n'a rien loupé. »

Walt quitte la poitrine de Ben Laden et enfile des gants en latex. Je descends la fermeture Éclair et nous ouvrons le sac mortuaire. Walt palpe le corps, d'abord devant, il passe les mains le long des flancs du cadavre, et enfin le dos. Nous explorons les poches de son pantalon. Nous cherchons des choses comme des bouts de papier avec un numéro de téléphone ou d'autres renseignements de ce genre.

Pendant que nous cherchons, je remarque que l'équipage du *Black Hawk* essaie de voir le cadavre. Ils surveillent l'extérieur, mais jettent des regards par-dessus leur épaule dès qu'ils le peuvent. Je leur dis de s'approcher et j'éclaire le visage de Ben Laden avec une lampe-torche à verre rouge.

Le regard des deux hommes s'éclaire. Un grand sourire s'affiche sur leur visage. Ils sont visiblement fiers de faire partie de cette mission. Nous nous sommes entraînés avec eux depuis le premier jour, en Caroline du Nord. Sans ces types, il n'y aurait pas eu d'opération possible. Ils ont su

déjouer les défenses aériennes pakistanaises et nous sommes à quelques minutes de la sécurité de notre base. À voir leur excitation, je réalise pour la première fois que cela va être encore plus énorme que ce que j'avais envisagé.

Walt ne trouve rien. Il referme le sac et reprend sa place, assis sur la poitrine de Ben Laden.

Je ferme les yeux. J'intègre ce qui vient de se passer. Il y a une heure, je croyais mourir dans un accident d'hélicoptère. Chose amusante, l'accident m'a obsédé plus longtemps que le moment où je me suis fait tirer dessus à travers la porte. J'ai déjà essuyé des tirs, jamais un crash d'hélicoptère. L'accident se déroulait au ralenti. J'ai eu le temps d'y penser. Ma poitrine se serrait à l'idée que nous allions nous écraser. J'ai vu le sol arriver sur nous.

Je ne contrôlais rien, et c'était ce qui m'avait le plus effrayé.

Mais malgré le cadavre qui gît à mes pieds, une part de moi pense qu'on a échoué. Nous n'avons pas pu récupérer tous les renseignements que nous aurions pu. Nous n'avons pas ouvert tous les tiroirs. Dans le couloir du premier étage, il reste des piles de cartons intactes. D'habitude, nous faisons un meilleur boulot, mais là, nous avons manqué de temps. Nous sommes des perfectionnistes et si le reste de l'opération s'est déroulé sans accroc après le crash, la partie SSE est bâclée.

Nous sommes toujours nos critiques les plus sévères.

La radio grésille dans mon oreille, me faisant sursauter.

« Nous sommes dans l'espace aérien afghan », dit la voix de Tom.

J'ai appris par la suite que nous avions une solide avance et que les F-16 pakistanais n'ont jamais été en mesure de nous approcher.

Un quart d'heure plus tard, j'ai vu l'éclat des lumières de Jalalabad. Scène que j'ai déjà vécue souvent et qui n'est pas spécialement différente aujourd'hui. Nous avons réussi à rentrer et, dans quelques minutes, nous serons au sol et en sécurité.

Le *Black Hawk* se pose juste à l'extérieur du hangar. Le cercle protecteur de lumière est branché, et un pick-up Toyota Hilux blanc nous attend sur le tarmac.

Lorsque nous descendons, trois rangers de l'armée quittent le pick-up et viennent prendre livraison du corps. Ils ont la responsabilité de le convoyer de Jalalabad à Bagram.

Les soldats sont dirigés par un sergent avec lequel j'ai travaillé au cours de ma précédente mission. Il était resté en Afghanistan. Nous nous sommes croisés à la cafétéria, avant la mission. C'est quelqu'un de carré. Nous nous respectons.

Mais lorsqu'il veut enlever le corps avec son équipe, nous l'en empêchons. C'est notre mission.

« Putain non, grommela Walt. C'est nous qui l'avons chopé. »

Nous avons été jusqu'au Pakistan pour le chercher, nous menons la mission jusqu'au bout.

Je prends l'une des poignées du sac mortuaire et c'est nous qui le transportons jusqu'à l'arrière du pick-up. Je saute sur le hayon et je m'assieds à l'envers. Les autres descendent du *Chinook* qui vient de se poser, et un poids énorme disparaît de mes épaules. Tout le monde est rentré sain et sauf.

Tandis que nous roulons, le sergent m'attrape par l'épaule. Il tient une médaille du 75e régiment des rangers.

« Tu seras le héros de mon fils pour le reste de sa vie, dit-il. Félicitations. »

J'acquiesce sans rien dire. Ce qui me rend heureux, c'est que tout le monde soit en vie. Le temps n'est pas encore venu de penser à l'héritage que nous laisserons.

1. Avion de combat américain qui équipe l'armée de l'air du Pakistan.

18

Confirmation

L'amiral McRaven nous attend dans le hangar.

Il est seul près de l'entrée, les mains dans les poches. Il a sans doute quitté le commandement des opérations spéciales pour venir ici dès qu'il a appris que nous avions traversé la frontière.

Le pick-up s'arrête à hauteur des portes du hangar et l'amiral vient tout de suite au hayon, l'air impatient de découvrir le corps.

« Montre-le-moi, dit-il.

— OK, monsieur », je réponds en glissant du hayon.

Je prends le sac mortuaire par les pieds et je le tire du camion. Il rebondit sur le sol en béton comme un poisson mort. Je m'agenouille à côté et j'ouvre le sac. Le visage a perdu presque toutes ses couleurs et la peau a pris une teinte terreuse, comme de la cendre. Le corps est mou, et du sang coagulé s'est accumulé dans le fond du sac.

« Voilà votre homme », dis-je.

McRaven, dans sa tenue de camouflage couleur sable, se penche sur Ben Laden tandis que je lui montre ses deux profils en dégageant bien la barbe.

Je dis : « Il se teignait la barbe. Il n'a pas l'air aussi âgé que ce qu'on pensait. »

Je me relève et recule de quelques pas pour laisser les autres s'approcher. Dans l'équipe de l'autre hélicoptère, beaucoup n'ont pas

encore vu le corps. Il y a bientôt une petite foule autour de McRaven, qui s'est agenouillé pour mieux voir.

« Il mesure un mètre quatre-vingt-dix, en principe », dit l'amiral en parcourant le groupe des yeux.

Je comprends où il veut en venir.

« Combien mesurez-vous ? »

Un des SEAL répond qu'il mesure un mètre quatre- vingt-dix.

« Vous voulez bien vous allonger à côté de lui ? » demande l'amiral.

Après un rapide coup d'œil pour s'assurer que McRaven ne se fiche pas de lui, le SEAL s'exécute et McRaven compare les deux à vue de nez.

« Très bien, très bien, vous pouvez vous relever. »

Cette façon de mesurer n'est pas très sérieuse. Mais Ben Laden n'a pas du tout l'aspect que nous avions imaginé. Je suis sûr qu'un instant McRaven a éprouvé les mêmes doutes que moi quand j'étais au deuxième étage.

J'aperçois Jen en retrait. Elle paraît pâle et stressée, sous les lumières puissantes du hangar. Des types continuent à arriver. Jen voit Ali. Il lui sourit et elle se met à pleurer. Deux SEAL la prennent par les épaules et la conduisent jusqu'au bord de l'attroupement pour qu'elle voie le corps, ce qui m'étonne.

Quelques jours avant, dans le réfectoire, Jen m'a avoué qu'elle ne voulait pas voir le corps de Ben Laden.

« Ça ne m'intéresse pas. Il n'est écrit nulle part dans mon contrat que je suis obligée de regarder des cadavres. »

J'étais sûr qu'elle disait ça par bravade. Son boulot ne lui impose pas de se salir les mains. Elle porte des talons hauts très chics et n'a pas à transporter des corps dans des hélicoptères. Mais elle a battu Ben Laden sur un plan intellectuel.

« Si on réussit notre coup, lui ai-je répondu, il faut que vous voyiez le corps. »

Jen, cependant, reste en lisière de l'attroupement. Elle ne dit rien, mais à son attitude je comprends qu'elle voit le corps de là où elle est. Elle pleure. Je réalise qu'elle a du mal à digérer l'information. Elle a passé cinq ans à traquer cet homme. Et maintenant, son cadavre est à ses pieds.

C'est plus facile pour nous.

Nous avons l'habitude des cadavres. Cette horreur est notre quotidien et nous arrêtons d'y penser quand c'est terminé. Nous ne sommes pas des tueurs blasés pour autant, mais quand on a vu un cadavre, on les a tous vus.

Les gens qui travaillent au niveau de Jen n'ont jamais affaire au sang. Voir le corps de Ben Laden par terre devait être très violent pour elle.

Je m'éloigne de l'attroupement. Adossé au pick-up, je pose mon fusil sur le hayon et fourre mes gants dans une des poches de mon pantalon cargo. La plupart des gars du commando sont rentrés. On échange beaucoup de sourires.

Teddy, le pilote du *Black Hawk*, est l'un des derniers à arriver. À la tête qu'il fait, je vois qu'il est furieux, voire un peu embarrassé, à cause du crash qu'il n'a pu éviter. Je l'intercepte à son entrée dans le hangar et le serre vigoureusement dans mes bras.

« Teddy, lui dis-je, t'as été sensationnel. »

Il a un sourire penaud et essaie de se dégager.

« Non, je parle sérieusement, vieux. »

Il est indéniable qu'en crashant l'hélico comme il l'a fait, il a permis à l'opération de se poursuivre. Tout le monde n'en avait que pour celui qui a appuyé sur la détente, mais il est beaucoup plus difficile d'exécuter un atterrissage forcé en hélicoptère sans trop de casse, que pour un SEAL entraîné d'appuyer sur la détente. Une fausse manœuvre, et on aurait terminé sous la tôle tordue dans la cour. Teddy nous a sauvé la vie.

« Super-boulot », dit Walt, qui commence par me serrer la main pour finir par m'étreindre.

Pendant les quelques minutes suivantes, nous nous félicitons les uns les autres. Des gens arrivent encore dans le hangar. Je ne me rappelle plus très bien avec qui j'ai parlé, mais l'impression vivace d'être de retour sain et sauf m'est restée.

Et il n'a pas fallu longtemps pour que les plaisanteries et boutades fusent.

« Tu voulais faire sauter la baraque ? Vraiment ? » dit Charlie à l'artificier.

Finalement, nous posons en groupe pour la photo souvenir. Nous sommes une grande équipe. La séance de photos terminée, nous retombons vite en mode boulot. La fin de la récréation est sifflée et il est temps de se rendre à Bagram pour exploiter la documentation ramenée.

Les rangers ont emballé le corps et sont déjà en route. Nous les suivons de peu dans un deuxième avion. Pour ce vol, nous chargeons tout notre matériel dans le C-130, fixé au pont par des sangles. Nous montons à bord avec notre barda et nos armes. Il y a peu de sièges et je m'installe comme je peux vers l'avant.

Jen pleure encore, assise sur le plancher, en position quasi fœtale. Je distingue à peine ses yeux dans la lumière rouge de la carlingue. Ils sont gonflés et son regard perdu au loin. Je me lève et lui tapote l'épaule.

« Hé, tu avais raison, c'était bien cent pour cent ! » lui dis-je, approchant ma bouche de son oreille pour couvrir le rugissement des moteurs.

Elle me regarde, l'air hébété.

« Non, sérieusement, sans déconner. C'était vraiment cent pour cent. »

Elle hoche la tête, et se remet à pleurer. Je retourne à ma place alors que l'équipage coupe la lumière de la cabine. Quelques minutes plus tard, nous volons vers Bagram. Je somnole pendant les quarante-cinq minutes du vol. Je ne dors pas vraiment, mais je me repose. Je sais qu'il nous reste encore des heures de travail.

Le C-130 nous laisse dans un hangar proche du dépôt des appareils. À l'intérieur, un petit groupe de spécialistes du FBI et de la CIA nous attend pour nous aider à trier tous les papiers, analyser les clefs USB et les ordinateurs rapportés de la résidence de Ben Laden. Quand nous nous avançons dans le hangar, j'ai la surprise de voir tous ces gens debout derrière leur table (chacun a la sienne), mains croisées dans le dos, dans la position « repos » des militaires lors des parades.

Disposé sur des plats en plastique vert, un buffet nous attend, avec des nuggets de poulet et des frites. Une grosse machine à café débite des tasses du jus infect habituel. Notre petit déjeuner remonte à plus de sept heures, mais personne ne touche à la nourriture. Nous avons autre chose à faire avant.

Dès la porte franchie, nous nous sommes débarrassés de notre matériel. En retirant mon sac à dos, j'ai mal à l'épaule. La douleur n'est pas

très forte, mais sourde et constante. J'essaie de regarder par-dessus mon épaule, mais je ne vois pas de sang.

« Walt ? J'ai quelque chose à l'épaule ? » Il se débarrasse de son matos lui aussi. Il regarde.

« Rien de bien méchant, apparemment. On dirait que tu t'es pris un fragment. Il ne devrait même pas y avoir besoin de te faire des points. »

J'inspecte mon équipement. Quand j'attrape le coupe-boulons, je sens une écharde de métal s'enfoncer dans mon doigt. Je découvre qu'un fragment métallique assez gros est resté dans le manche.

Provient sans doute d'une balle, me dis-je.

Quand Ahmed al-Kuwaiti a tiré, des fragments ont dû me toucher avant que je riposte. Le coupe-boulons était placé à la hauteur de mon cou, et l'éclat est donc passé à quelques centimètres de ma tête. C'est le coupe-boulons qui a pris l'éclat. J'ai eu une sacrée chance.

Après un court débriefing sur le déroulement de l'opération, nous déballons tous les trucs que nous avons pris dans la maison. La routine apprise au BUD/S est restée imprimée en nous : un, on s'occupe du matériel de l'équipe, deux, du matériel du département, trois, du nôtre.

Chaque pièce de la résidence de Ben Laden a ses tables propres. Je porte tous mes sacs vers la table attribuée au bâtiment principal, deuxième étage, pièce A. De mon filet, je retire ma collecte, à savoir les enregistrements pris dans l'armoire, le pistolet et le fusil.

Sur le tableau blanc, nous avons dessiné un plan de l'intérieur du périmètre, puis un de chaque étage de la maison principale et de l'annexe. J'ai ensuite porté mon appareil photo à une table où un SEAL aidait un analyste de la CIA à télécharger toutes les photos numériques.

« Qu'est-ce que ça donne, les autres clichés ? je demande en lui tendant mon appareil.

— Jusqu'ici, impec », répond-il.

Lorsque les photos du cadavre de Ben Laden apparaissent à l'écran, je suis soulagé. Comme nous détenons le corps, ces photos n'ont plus l'importance vitale qu'elles auraient pu avoir. Mais rien de plus facile que d'imaginer Charlie et Walt me chambrer pendant des siècles si je les avais ratées.

« Ça vous va ?

— C'est parfait, me répond l'analyste. C'est tout ce que nous demandions. »

J'ignore si ces photos seront un jour rendues publiques et franchement, je m'en moque. Cette décision appartient à bien plus haut placé que moi.

J'entends les commentaires de mes camarades sur le matériel rapporté. Ils parlent aux analystes de la CIA :

« On est vraiment désolé, vieux, dit l'un de ceux qui ont fouillé le premier étage. Il y avait tellement de trucs ! Nous n'avons pas eu assez de temps. On aurait pu faire mieux. »

C'est tout juste si le type de la CIA n'éclate pas de rire en entendant ça.

« Vous avez été bons, lui répond-il. Arrêtez de vous faire du mouron pour ça. Regardez-moi ce bazar. Il va nous falloir des mois pour tout passer en revue. Il y en a plus que ce que nous avons recueilli en dix ans. »

Remettre toute la doc aux gars des renseignements a pris deux bonnes heures. À dix mètres des tables, devant le hangar, le spécialiste en analyse ADN du FBI prélève des échantillons sur le corps de Ben Laden. Dès qu'il a terminé, les rangers emportent le corps à bord de l'USS *Carl Vinson* pour l'immerger en haute mer.

En ayant fini avec la corvée du SSE, je rassemble mes affaires. J'ai déchargé mon arme, coupé les appareils d'optique et tout rangé dans les étuis. Je pose mon harnachement sur la table, j'en enlève les grenades et les charges explosives. Pas la peine de les rapporter à la maison.

Je viens juste de terminer quand Jen et Ali arrivent. Ils vont embarquer dans quelques minutes sur un vol pour les États-Unis. L'Air Force avait un C-17 vide qui devait rentrer.

Jen me serre dans ses bras.

« Je ne sais pas quand nous nous reverrons, dit-elle en s'éloignant avec Ali. Prenez soin de vous. »

Elle a des mois de travail pour éplucher ce que nous avons ramené ; elle va être bien occupée. Contrairement à nous, cette traque avait été l'affaire de sa vie. Elle paraissait à la fois soulagée et épuisée. Elle avait passé l'essentiel des cinq dernières années à traquer Ben Laden, il est évident qu'elle ne pourra pas aussi facilement que nous passer à autre chose.

Maintenant que le matériel est rangé et empaqueté, quelques-uns des types sont allés manger les plats froids. Nous nous massons devant l'écran de télé géant monté au fond du hangar. Le président Obama va faire une déclaration. Tout le monde veut l'entendre.

D'après la rumeur, le JSOC a revu son discours pour s'assurer que les détails de la mission restent secrets. Personne ne doute que ces détails finiront par être rendus publics, mais nous espérons que le président ne sera pas le premier à les trahir, au moins pendant un certain temps.

« Je donne pas une semaine avant qu'on révèle que les SEAL étaient sur le coup, dis-je à Walt.

— Une semaine, tu parles ! Un jour, oui. »

À vingt et une heures quarante-cinq (heure de Washington) la Maison-Blanche annonce que le président Obama va s'adresser à la nation. À vingt-deux heures trente, les premières fuites circulent. Keith Urbahn, officier de réserve du renseignement de la marine, aurait posté un tweet. Puis, très vite, tous les grands médias rapportent que Ben Laden est mort.

À vingt-trois heures quarante-cinq, le président Obama apparaît à la télévision. Il remonte un long couloir et s'installe derrière les micros. Regardant droit dans la caméra, il révèle au monde ce que nous avons accompli.

« Bonsoir. Je dois faire savoir au peuple américain et au reste du monde que, cette nuit, les États-Unis ont conduit une opération qui a tué Oussama Ben Laden, le chef d'Al-Qaïda, le terroriste responsable de la mort de plusieurs milliers d'innocents, hommes, femmes et enfants. »

Nous écoutons en silence.

Obama continue en remerciant les militaires pour avoir traqué Al-Qaïda et protégé les citoyens américains.

« Nous avons déjoué des attaques terroristes et renforcé la défense de notre territoire. En Afghanistan, nous avons chassé le gouvernement des talibans qui avait accueilli et soutenu Ben Laden et Al-Qaïda. Et, dans le monde entier, nous avons collaboré avec nos amis et nos alliés pour capturer ou tuer des dizaines de terroristes d'Al-Qaïda, dont certains ont fait partie du complot du 11 septembre », poursuit Obama.

Le président rappelle ensuite que, peu après son élection, il a demandé à Leon Panetta[1] de faire de la mort ou de la capture de Ben Laden une priorité ; puis il explique dans les grandes lignes comment nous l'avons trouvé. Cette partie du discours a été habilement rédigée et ne révèle aucun détail compromettant.

« Aujourd'hui, sous ma responsabilité, les États-Unis ont lancé une opération ciblée sur la résidence d'Abbottabad, au Pakistan. Une petite équipe d'Américains a mené cette opération avec un courage et une efficacité exceptionnels. Aucun des nôtres n'a été blessé. Ils ont pris soin d'éviter les victimes civiles. Après un échange de coups de feu, ils ont tué Oussama Ben Laden et ont emporté son corps. »

Aucun de nous n'est un grand fan d'Obama. Nous le respectons en tant que commandant en chef des armées et parce qu'il a donné le feu vert pour la mission.

« Nous venons d'apporter sur un plateau ses étoiles de général à Jay, me dit Walt à un moment donné, pendant le discours. Et nous venons de faire réélire ce type.

— Tu aurais préféré qu'on ne le fasse pas ? »

Nous mesurions parfaitement les enjeux.

Nous, nous n'étions que des outils, et quand tout se passait bien, ils s'en vantaient. Ils amplifiaient leur rôle. N'empêche, nous avions bien fait. C'était la chose juste à accomplir. Indépendamment des récupérations politiques qui ne pouvaient manquer de se produire, le résultat final était ce que nous avions tous voulu.

« McRaven va probablement entrer au SOCOM[2] dans un an et se retrouver chef des opérations navales un de ces jours », dis-je.

Obama qualifie ensuite ainsi l'opération : « L'une des plus grandes réussites à ce jour des efforts de notre nation pour vaincre Al-Qaïda », et il nous remercie pour notre sacrifice.

« Le peuple américain ne voit pas leur travail ni ne connaît leurs noms », ajoute le président.

Nous avions craint qu'il ne divulgue des détails. Dans ce cas, les conséquences auraient pu être désagréables pour nous. Mais ce discours n'était pas mal du tout, à mon avis. Avant tout, il était particulièrement sobre.

« OK, j'en ai assez, dis-je à Walt. Allons trouver quelque chose à manger ou au moins prendre une bonne douche. »

Nous avions appris qu'un vol nous ramènerait au pays dans quelques heures.

Je reprends mon équipement et mes vêtements civils et je monte à bord d'un bus qui nous conduit jusqu'au périmètre réservé au JSOC. Nous nous débrouillons pour prendre une douche avant de repartir pour Virginia Beach.

Il n'y a, au JSOC, que quelques baraquements à douches. Sous l'eau brûlante, je sens mon corps qui commence à se détendre.

Et je suis affamé.

Le DEVGRU tient ses quartiers dans une petite partie du JSOC. On y trouve, entre autres, notre atelier mobile. C'est là que sont remisés et entretenus nos véhicules terrestres, camions, quatre-quatre, motos, Humvees. Le garage est dirigé par un SEAL et compte une équipe du génie et des mécaniciens.

Le vol du retour est retardé de quelques heures et nous en profitons pour nous installer un peu. Le garage lui-même est jonché de pièces détachées, d'outils et de véhicules à tous les stades de réparation. Mais il y a aussi une salle d'attente et de repos. Le SEAL qui dirige la boutique nous accueille à bras ouverts.

« Qu'est-ce qu'il vous faut ? » nous demande-t-il.

Au milieu de leurs bâtiments modulaires et de leur garage couvert, ils s'étaient aménagé un petit patio avec un four à pizza en brique et un grand gril à gaz. Walt fait le tour du patio en offrant à la ronde les cigares que le NRA[3] lui avait envoyés des semaines auparavant, pour l'accueillir après son dernier déploiement. Ils ne pouvaient se douter que nous les fumerions pour célébrer l'opération qui s'est soldée par la mort de Ben Laden.

Tout le monde est là sauf Jay, Mike et Tom. Les responsables de la mission sont toujours de l'autre côté de l'aéroport pour briefer l'amiral McRaven.

Nous avons passé le plus clair du temps dans le patio, à profiter du doux soleil du printemps. Les Seabees[4] qui logent sur place ont lancé le gril et nous ont préparé des steaks et des homards chouravés dans les frigos du

réfectoire. Des odeurs de pop-corn et de pizzas qui sortent du four me chatouillent les narines.

Je somnole lorsque quelqu'un s'écrie : « Les mecs, vous n'allez jamais croire cette connerie ! L'info est sortie ! »

Le responsable du service de sécurité du périmètre avait eu la curiosité de regarder les chaînes d'infos sur son ordinateur. Il a fallu moins de quatre heures avant que la nouvelle se répande : ce sont les SEAL qui ont accompli la mission. Puis les SEAL du DEVGRU, basé à Virginia Beach.

La mission était restée secrète pendant presque un mois et maintenant l'info circulait partout. La foule se rassemblait spontanément devant la Maison-Blanche, à Ground Zero, devant le Pentagone. Pendant un match de baseball à Philadelphie, le public a scandé « U-S-A ! ». Les commentateurs remarquaient à quel point tous ces gens étaient jeunes. Des jeunes qui ne savaient même pas comment étaient les États-Unis avant le 11 septembre 2001.

En voyant ce déferlement de folie à la télé, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous demander ce que pensent nos familles et nos amis, à la maison. Personne ne sait que je suis en Afghanistan. J'ai dit à mes parents que je partais pour un entraînement, et qu'ils ne pourraient pas me contacter par téléphone. Je suis sûr que tout le monde essaie de me joindre sur le portable pour savoir où je suis.

Le soleil est bon pendant que nous dévorons, confortablement assis. Rassasié, je ne pense plus qu'à une chose : dormir. Le bus revient quelques heures plus tard pour nous transporter à l'avion. L'adrénaline s'est dissipée et nous montons à bord en nous traînant.

Il n'y avait que nous et l'équipage du C-17.

On commence par charger nos conteneurs et nous suivons, installant tout de suite nos matelas en mousse sur le pont de l'appareil. Les chefs d'équipe discutent avec les pilotes. Les vols sur les C-17 de l'Air Force sont soit géniaux, soit nuls. On tombe parfois sur un équipage cool qui nous laisse dormir où on veut, tandis que d'autres suivent les instructions à la lettre et nous obligent à rester assis.

Alors que les moteurs tournent déjà, le chef de bord parle dans l'interphone.

« Hé les gars, pas d'escale en Allemagne. Nous serons ravitaillés en vol pendant le trajet qui nous ramène au pays. Vous pouvez dormir. »

Ils ont évidemment compris qui sont leurs passagers et l'équipage a estimé que nous avions bien mérité de nous reposer. D'ordinaire, on s'arrête en Allemagne pour refaire le plein. Tout le monde avait bien mangé, l'équipage était cool et nous allions faire un vol sans escale. À ce stade, nous étions debout depuis presque vingt-quatre heures. Le C-17 décolle en douceur et prend la direction de l'ouest.

Nous sommes fourbus.

La tempête médiatique que nous venons de voir se déclencher à la télé et sur Internet prend des proportions homériques. Personne, apparemment, ne s'y était préparé. Mais alors que je m'allonge sur le pont du C-17, je n'ai pas assez d'énergie pour m'en préoccuper. Mon esprit a besoin d'une coupure.

Je prends deux somnifères, et je dors déjà profondément lorsque nous quittons l'espace aérien afghan.

1. Actuel secrétaire à la Défense du gouvernement américain.
2. *Special Operations Command* ou commandement des opérations spéciales ; un jeu vidéo porte ce sigle.
3. *National Rifle Association*.
4. Nom familier donné aux hommes du génie.

19

Toucher la magie du doigt

Mon téléphone vibrait, sonnait, bourdonnait, bipait et croulait sous un flot continu de messages.

À peine le C-17 avait touché le sol à Virginia Beach qu'on avait tous rallumé notre téléphone, déclenchant une cacophonie de sonneries. Mon appareil, posé à côté de moi, sautait comme du pop-corn.

Pendant que nous survolions l'Atlantique, l'opération Ben Laden embrasait les médias. Les reporters arrivaient par dizaines à Virginia Beach, ils cherchaient à interviewer des SEAL en chair et en os. À Washington, au Congrès et au Pentagone, ceux qui détenaient la moindre bribe d'information se faisaient un plaisir de la divulguer.

Lorsque mon téléphone finit par s'arrêter, j'ai commencé à parcourir les messages. Les gens ignoraient complètement si j'avais fait ou non partie du commando. Mais tous ceux qui savaient que j'étais un SEAL cherchaient à me contacter pour m'en parler. J'avais des messages non seulement de ma famille et de mes amis, mais d'anciens camarades de classe que je n'avais pas vus depuis des lustres. Les messages étaient pratiquement tous identiques :

Salut, vieux, qu'est-ce qui se passe ? J'ai regardé les infos et je me demandais si tu étais dans les parages.

La mission avait été tenue tellement secrète que nous n'avions rien dit aux membres de notre propre unité restés sur place. Maintenant, je me retrouvais avec près de cent mails, cinquante messages dans ma boîte

vocale et trois douzaines de textos qui me demandaient si par hasard je n'étais pas allé au Pakistan et si je savais ce qui se passait. Ma famille voulait juste savoir si j'étais là, et sain et sauf.

À peine l'avion s'était immobilisé que la porte s'ouvrait et que le commandant de notre escadron se précipitait à bord. Il allait être le prochain patron du DEVGRU. On avait retardé la passation de pouvoirs jusqu'à la fin de l'opération, si bien qu'il n'avait pas été avec nous en Afghanistan. Il était l'un des meilleurs chefs que j'aie connus. Tous les types l'aimaient parce qu'il nous soutenait toujours.

Tandis que nous rassemblions nos affaires, il remonta l'allée et serra la main de tout le monde et nous donna une accolade. Il tenait à être le premier à nous accueillir. On était tous encore un peu dans le coaltar à cause des somnifères, il y avait quelque chose de surréaliste à voir sa silhouette efflanquée et son crâne chauve aller et venir. Ce fut la première indication que l'accueil qu'on allait nous faire serait plus grand que ce qu'on avait imaginé.

Le gémissement des moteurs rendait les échanges difficiles quand nous sommes descendus de l'appareil. Dehors, il faisait nuit noire. Le fait de sortir d'une cabine bien éclairée rendait le contraste plus saisissant. Mes yeux eurent besoin de quelques secondes pour accommoder et c'est là que j'ai vu les deux cents SEAL alignés, venus nous saluer. Je ne distinguais que leurs silhouettes, tandis que je me dirigeais vers les bus blancs qui nous ramèneraient à la base. Il y avait cinquante mètres à parcourir à pied, et j'ai dû serrer au moins cent mains sur le chemin.

Nous accueillions toujours les avions quand les escadrons rentraient de mission. Je fus frappé par l'idée que chacun de ceux à qui je serrais la main aurait pu être à notre place. Nous avions été au bon endroit au bon moment. Je mesurais toute ma chance.

Je n'avais que quelques secondes pour dire bonjour ou marmonner un remerciement. Nous étions épuisés et dépassés lorsque nous sommes montés dans le bus.

Heureusement, de la bière bien fraîche et des pizzas chaudes nous attendaient. Je me suis installé dans mon siège en silence. Le sac à dos entre les jambes, j'ai gardé mon téléphone en équilibre sur la cuisse pendant que je mangeais et sirotais ma bière. Dans le bus, tout le monde étudiait son

portable pour s'efforcer de trier la masse des messages. Le président Obama s'était adressé à la nation vingt-quatre heures auparavant.

Pour la première fois, l'énormité de la chose commença à m'apparaître. Génial, non ? Je venais d'accomplir le genre de mission raconté dans les livres que je lisais quand j'étais gosse, en Alaska. Nous étions entrés dans l'Histoire. Mais j'ai évacué ces idées aussitôt. Si on se laisse aller à ce genre d'autosatisfaction, on est fichu.

Arrivé au commandement, je ne suis même pas entré. Nous avons rangé matériel et armes sous clef, dans notre dépôt. Il n'y avait aucune urgence à tout déballer et nous avions la chance d'avoir quelques jours de repos. J'ai jeté mon sac d'affaires civiles dans le coffre de la voiture et j'ai pris la route de la maison. Je n'avais aucune envie de faire la tournée des bars pour « fêter ça ». Je ne désirais que du calme. L'accueil avait déjà été assez écrasant comme ça.

En chemin, j'aperçus le néon du Taco Bell. Après une mission, j'avais instauré ce petit rituel : je m'arrêtais toujours au *drive-in*. Je me mis dans la file et commandai deux tacos croustillants, un burrito aux haricots noirs et un Pepsi médium.

J'ai étalé le papier sur mes genoux et fait tomber quelques gouttes de sauce pimentée sur la laitue bien fraîche, et j'ai mangé.

J'avais branché la radio sur la station de musique country. Entre deux bouchées, j'essayais de remettre un peu d'ordre dans mon esprit. Quelques jours avant, j'engloutissais la bouffe de la cafétéria en m'efforçant de ne pas penser à la mission. Et aujourd'hui, alors que je mangeais les tacos sur un parking, au bord de la route qui me ramenait chez moi, j'essayais toujours de ne pas y penser.

J'avais besoin de repos.

À Bagram, nous plaisantions sur ce que nous ferions de nos journées de permission. Je savais que les coéquipiers de mon escadron s'entraînaient aux opérations en mer en Virginie. Le commandement avait loué un bateau de croisière et l'avait rempli de figurants. C'était un entraînement important, onéreux, avec de gros moyens. Le genre d'opération qui paraît marrante sur le papier. Mais, dans les faits, on passe des heures dans l'eau glacée, battu par les vagues, à essayer d'escalader les flancs d'un bateau.

Le burrito expédié, j'ai jeté le papier dans mon sac. Après avoir pris une longue gorgée de Pepsi, j'ai démarré. En route pour la maison. Avant de

me relaxer, j'ai défait mon sac et pris une longue douche.

Je restais assez tendu. Je venais de dormir dix-neuf heures. La télé était branchée et j'ai commencé à zapper sur le câble, d'une chaîne info à l'autre. Partout il était question de l'opération, mais ce n'était que des spéculations.

J'ai ainsi découvert que nous avions été pris dans un échange de coups de feu de quarante minutes.

Puis qu'on nous avait tiré dessus quand nous étions encore à l'extérieur du portail.

Puis que Ben Laden avait tenté de se défendre les armes à la main avant d'être abattu.

Et bien sûr, il a été dit qu'avant de mourir Ben Laden avait eu le temps de nous regarder dans les yeux et de comprendre que c'étaient les Américains qui l'avaient eu.

L'opération était décrite comme un mauvais film d'action. Je trouvais cela comique tant c'était n'importe quoi.

Puis des photos de la résidence de Ben Laden ont commencé à défiler sur les écrans. Elles avaient été « top secret » pendant des semaines, et on les diffusait partout. Je vis l'hélicoptère accidenté. Les explosifs avaient détruit le fuselage mais une section du rotor de queue était encore à peu près intacte. Elle s'était détachée au moment de l'explosion et était retombée de l'autre côté du mur.

L'agence Reuter avait même les photos des cadavres que nous avions abandonnés derrière nous. Les télés montraient notamment des clichés des frères Al-Kuwaiti, dont Abrar, que Will et moi avions abattu à travers la porte de l'annexe. La photo de l'endroit où était tombé Ben Laden est venue ensuite. On voyait le sang séché sur le tapis.

J'avais du mal à surmonter tout ça.

J'avais du mal à accepter de voir ces images défiler en *prime time*. Elles faisaient irruption dans le minuscule emplacement de mon cerveau où j'avais confiné ces événements. Les barrières entre le travail et la maison venaient soudain de sauter. J'avais toujours très bien su reléguer le « travail », les opérations à l'étranger, dans un compartiment étanche.

Quand j'étais à la maison, j'étais à la maison. Voir ces images à la télé, c'était mélanger mes deux univers et cela me donnait mal à la tête.

Je n'ai pas bien dormi la nuit suivante.

J'avais pourtant avalé deux somnifères. Je n'aurais jamais pu m'assoupir sans.

Pendant les deux jours suivants, j'ai évité les appels de ma famille et de mes amis. Mon téléphone n'arrêtait pas de sonner. Ma famille voulait savoir si j'avais fait partie de l'opération. Mes parents savaient que j'étais parti, mais pas où.

Avant de prendre l'avion pour l'Afghanistan, je les avais appelés pour leur dire que je partais m'entraîner et ne pourrais pas être joint par téléphone. J'avais essayé de rester vague. J'avais envoyé à mes sœurs un texto qui ne disait pas grand-chose, sinon que je les aimais toutes les deux. Cela ne les avait pas alertées sur le coup, mais une fois l'information sortie, elles avaient commencé à se dire que j'avais été impliqué.

Le lendemain de mon retour, alors que je sortais la poubelle sur le trottoir, ma voisine d'en face a traversé la rue pour me serrer vigoureusement dans ses bras. Elle savait que j'étais un SEAL et avait bien vu que j'avais disparu pendant quelques jours.

« On ne connaît jamais vraiment nos voisins, pas vrai ? » dit-elle avec un sourire avant de retourner chez elle.

Il en fut de même avec mes camarades du commando. On ne nous laissait pas respirer. L'un d'eux avait à peine franchi le seuil de sa maison qu'il a dû changer les couches de son bébé.

« Figure-toi que je n'étais pas là depuis dix minutes qu'elle me colle mon gosse dans les bras, me dit-il quand nous nous sommes revus un peu plus tard. On venait de descendre OBL. Tu crois qu'elle m'a laissé le temps de m'asseoir et de boire une bière ? Même pas. »

Un autre avait passé la matinée, le lendemain de son retour, à tondre son gazon trop haut. On nous traitait peut-être comme des héros dans les médias, mais, à la maison, nous n'étions que des maris qui s'étaient absentés.

Quand nous sommes retournés travailler officiellement, deux jours plus tard, Jay nous rassembla dans la même salle de conférence où nous avions entendu parler de la mission pour la première fois. Le commandement était inquiet à cause des nombreuses fuites.

« Il est impératif de vous tenir en retrait des médias, nous dit Jay. Il faut que tous, nous gardions profil bas. »

J'étais un peu étonné. Nous étions restés bouche cousue pendant des semaines et maintenant que Washington révélait tout, c'était nous qui avions droit à une réprimande. On avait l'impression que ce n'était qu'une question de temps avant que nos noms ne sortent dans un bulletin d'info. Nous venions de tuer le plus grand terroriste du monde. La dernière chose que nous voulions, c'était que notre nom soit rattaché à l'opération. Nous n'avions qu'un souhait : retourner dans l'ombre et nous remettre au travail.

« Cette question réglée, nous dit Jay, voici votre programme. Vous allez prendre une semaine de congé.

— Mais pas une *vraie* semaine de congé, si ? » lança Walt.

Il y eut quelques rires dans le groupe.

J'ai posé une question : « Quand est-ce que le cirque va commencer ?

— La CIA va rappliquer dans quelques jours, répondit Jay. Et le secrétaire à la Défense a prévu de venir bientôt lui aussi. Nous vous donnerons davantage de précisions dès que nous en aurons. Profitez bien de votre temps libre. »

Ce fut à mon tour de rire, cette fois.

« Ils veulent tous en être, toucher la magie du doigt », dit Tom, tandis que nous quittions la salle de conférence.

L'opération n'avait pourtant pas été particulièrement compliquée ni difficile.

Quelques mois plus tard, de nouveaux détails sur l'opération furent divulgués, centrés sur l'unité qui l'avait menée à bien. On s'inquiétait beaucoup pour notre sécurité. La plupart d'entre nous avaient d'ailleurs investi dans des systèmes de sécurité à leur domicile.

Certains manifestèrent leur inquiétude devant Jay et Mike, au cours de réunions hebdomadaires.

« Et si jamais nos noms apparaissent dans les médias ? » dis-je.

La chaîne ABC avait diffusé un sujet grotesque sur l'art de reconnaître un SEAL. D'après le journaliste Chris Cuomo, le SEAL qui avait abattu

Ben Laden était un homme blanc, en grande forme physique, d'une trentaine d'années, portant barbe et cheveux longs. Puis Cuomo a fait comme les autres journalistes : il a trouvé un SEAL, n'importe lequel, pour qu'il lui parle de nous, et c'était tombé sur Richard Marcinko, le fondateur du DEVGRU.

« Ils ont des jambes de gazelle, pas de taille, un buste surdéveloppé et une sorte de blocage mental qui leur interdit l'échec », avait dit très sérieusement Marcinko à Cuomo.

Nous aurions également présenté d'autres signes distinctifs, comme des mains calleuses à force de tirer au fusil, des cicatrices dues à des éclats de balles datant de missions précédentes, et un ego surdimensionné.

« Fondamentalement, ces types sont de grands égocentriques qui jouent une même partition musicale. Ils apprennent à dépendre les uns des autres. Quand ils s'ennuient, ils jouent entre eux pour s'entretenir. Sinon, ils se créent des ennuis », avait aussi déclaré Marcinko à ABC.

Nous étions morts de rire. Certes, il avait fondé le DEVGRU mais il était déconnecté de ce qu'il était devenu. Je ne connaissais pas un seul SEAL qui correspondait à ce profil. Nous avions largement dépassé le stade de l'égocentrisme. Pas un seul homme de la communauté des forces spéciales ne collait à ce profil. Il n'avait rien à voir avec notre éthique. Nous étions des joueurs dans une équipe qui essayaient de toujours faire la chose juste.

Mais nous n'étions pas réunis pour parler des fuites et des questions de sécurité.

« Gardez ça pour vous car personne n'est encore au courant, nous dit Jay. Vous allez rencontrer le président demain au Kentucky. »

Avec le battage qu'il y avait eu, nous nous y attendions.

« Nous voyagerons en civil mais nous remettrons notre uniforme pour la rencontre. »

Jay nous congédia. Nous étions libres pour le reste de la journée. Alors que je m'approchais de mon véhicule, mon téléphone bipa.

Un texto de ma sœur.

« On dit que tu vas rencontrer le président demain, avait-elle écrit. Ne te mets pas en short pour qu'on ne voie pas tes jambes de gazelle et que tout le monde devine que tu es un SEAL. »

Parlez-moi de sécurité opérationnelle !

Le lendemain, nous avons pris le C-130 le plus vétuste que j'aie jamais vu. On l'avait repeint pour que ça ne se voie pas de l'extérieur. Mais à bord, tout était vieux, décoloré, usé.

Aucun de nous ne fut agréablement impressionné en découvrant la cabine. Nous avions l'habitude de voler sur des C-130 ou des C-17 beaucoup plus récents.

« Tu parles d'un statut de rock star ! » marmonna Charlie tandis qu'il pliait son mètre quatre-vingt-dix dans un siège de saut orange. J'ai bien peur que notre quart d'heure de gloire soit passé. »

Une plaque près de la porte, cependant, nous révéla le fin mot de l'histoire. L'avion était l'un des trois C-130E Combat Talon qui avaient participé à l'opération *Eagle Claw*, la mission ordonnée par le président Jimmy Carter pour tenter de délivrer les cinquante-trois Américains retenus prisonniers dans l'ambassade des États-Unis à Téhéran.

Un chef de bord avait découvert que l'appareil avait été mis en réserve et avait convaincu un général de l'Air Force de le faire rénover et de le remettre en service. Il y avait quelque chose de satisfaisant à prendre cet avion pour aller rencontrer le président au Kentucky. Il appartenait à l'Histoire et y entrait donc pour la seconde fois.

Depuis l'aéroport, nous avons emprunté des routes secondaires jusqu'au quartier général du 160^{e} régiment des opérations aériennes spéciales, là où Teddy et ses coéquipiers étaient basés. Après nous avoir rencontrés, le président devait s'adresser aux quelques milliers de soldats de la 101^{e} division aéroportée.

On nous a fait attendre dans une grande salle de conférence. Des assiettes de sandwichs raffinés, des chips, des cookies et des boissons sans alcool nous attendaient sur une table, contre le mur du fond.

« Nous faisons un bond sur l'échelle sociale, dis-je. C'est sacrément mieux que les nuggets de poulet froids. C'est gratuit, tu crois ? »

Sur l'une des tables proches de la porte, il y avait un cadre avec un drapeau. C'était l'un des drapeaux que nous avions avec nous pendant la mission. Les hommes du commando le signaient au dos, le but étant de l'offrir au président.

« Pourquoi je devrais le signer ? » ai-je demandé à Tom.

Comme d'habitude, c'était lui qui gérait la situation pendant que Jay et Mike rencontraient les huiles.

« Tous ceux qui ont fait partie de l'opération doivent le signer.

— Oui, mais pourquoi ? » Je voulais juste une explication.

« Pour l'offrir au président », répéta Tom que mes questions commençaient à agacer.

J'ai insisté. « Et par combien de mains va-t-il passer avant d'être accroché au mur ? Il n'y a pas des gens qui visitent la Maison-Blanche ? »

La dernière chose qui restait secrète, c'était nos noms.

Je suis allé voir les autres.

« Vous signez ce truc ? »

La plupart des gars l'avaient déjà fait.

« Tu n'as qu'à griffonner n'importe quel nom et ça ira très bien, me suggéra Charlie. C'est ce que j'ai fait. »

Après une longue attente, entrecoupée de moments d'effervescence, on nous a finalement introduits dans l'auditorium où nous devions rencontrer le président. Les services secrets nous ont fait passer par un détecteur de métal. Quand ce fut mon tour, la machine bipa – mon couteau de poche. Il alla rejoindre la pile des autres articles métalliques.

Il y avait une petite estrade et, devant, des rangées de chaises.

Walt s'est assis à côté de moi.

« Je préférerais encore m'entraîner à la plongée sous-marine qu'être ici », me souffla-t-il.

Obama est arrivé. Il portait un costume sombre, une chemise blanche, une cravate bleu clair. À côté de lui se tenait le vice-président Biden, en chemise bleue et cravate rouge. Le président est monté sur l'estrade et nous a parlé pendant quelques minutes. Il a attribué à l'unité une *Presidential Unit Citation*[1], en reconnaissance de ce que nous avions fait. C'est le plus grand honneur qu'on puisse attribuer à une unité.

Je ne me rappelle pas grand-chose du discours. Il était très stéréotypé :

« Vous êtes ce que l'Amérique fait de mieux. »

« Vous êtes les défenseurs des valeurs de l'Amérique. »

« Au nom du peuple américain, je vous remercie. »

« Bon travail. »

Après le discours, nous avons posé pour quelques photos. Biden n'arrêtait pas de lancer des vannes lamentables que personne ne comprenait. Il avait l'air tout à fait sympathique, mais il me faisait penser à l'oncle ivre des repas de Noël. Avant de partir faire son discours aux soldats du 101e, Obama a invité toute notre équipe à sa résidence pour prendre une bière.

« Sa résidence ? Quelle résidence ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas, répondit Walt. Sa maison. La Maison-Blanche, je suppose.

— Ça, ce serait cool. Je n'aurai rien contre l'idée de visiter la résidence. »

Walt avait un petit sourire en coin.

Pendant que le bus nous ramenait à l'aéroport, dans un hangar de la base, Obama prononça son discours devant des soldats enthousiastes.

« Nous leur avons coupé la tête, leur dit-il, et nous finirons par les vaincre… Notre stratégie est efficace, et rien ne le prouve mieux que justice ait été rendue en ce qui concerne Oussama Ben Laden. »

Après ce petit voyage, les choses sont revenues peu à peu à la normale. Nous nous sommes de nouveau coulés dans notre emploi du temps habituel : absents plusieurs semaines, à la maison une semaine. Retour dans le train à grande vitesse.

Nous n'avons jamais été invités à boire une bière à la Maison-Blanche. Je me souviens d'en avoir parlé quelques mois plus tard avec Walt. Nous revenions du champ de tir et venions d'entrer dans la salle commune.

Walt eut de nouveau son sourire en coin.

« Et toi, t'as cru à ces conneries ? Je parie que toi aussi t'as voté pour lui, débile. »

1. Pour recevoir cette distinction, l'unité doit s'être conduite avec « Bravoure, détermination et esprit de corps lors de l'accomplissement d'une mission dans des conditions extrêmement difficiles et dangereuses ».

Épilogue

Moins d'un an après l'opération Ben Laden, je suis descendu du train à grande vitesse.

J'avais passé plus de dix ans de ma vie à me sacrifier pour mon pays. J'avais renoncé à tout pour vivre ce rêve. J'avais passé de longues périodes loin de ma famille et de mes amis ; j'avais manqué fêtes et vacances ; j'allais garder dans ma chair, pour le reste de mes jours, les traces des durs traitements que j'avais infligés à mon corps. J'avais servi mon pays avec les meilleurs et m'étais fait des amis pour la vie, dans un groupe d'hommes qui avaient tous été mes frères. Depuis mon premier déploiement et les attaques du 11 septembre, j'avais rêvé de faire partie du commando qui tuerait ou capturerait Ben Laden. J'ai eu la chance d'y jouer un rôle. Il est temps que d'autres, à présent, prennent ma place.

Très rares sont ceux qui peuvent s'enorgueillir d'être restés en opération pendant toute leur carrière de SEAL. Après avoir réussi le BUD/S, je suis passé par la Team Five et suis arrivé au DEVGRU. Je n'ai ensuite été engagé que pour des opérations sur le terrain. En plus de dix ans chez les SEAL, je n'ai jamais connu autre chose que le rythme régulier d'un déploiement après l'autre. Pas de pause. Après avoir terminé mon temps comme chef d'équipe un peu plus tôt cette année, j'avais le choix entre quitter l'escadron, devenir instructeur à la Green Team, ou encore prendre un poste non opérationnel au commandement. Ces postes sont loin du champ de bataille et, pour être tout à fait honnête, auraient sans doute convenu au changement dont j'avais besoin. Mais je savais que la démangeaison de retourner au combat me prendrait rapidement. Comme tous ceux de notre unité, ma vie personnelle a subi les conséquences de

cette série ininterrompue de déploiements. Il était temps qu'elle reprenne la priorité. J'avais beau détester l'idée de quitter le commandement, il était temps pour moi d'avancer et donc de mettre un terme à ma carrière de SEAL.

Avant de partir, j'ai rencontré l'officier qui nous avait accueillis à Virginia Beach après l'opération. Il était à présent le commandant très respecté du DEVGRU. Je savais qu'il comprenait parfaitement le stress que nous subissions. Nous nous sommes vus dans son bureau quelques jours avant que je donne officiellement ma démission.

Il me demanda ce qu'il pouvait faire pour me convaincre de rester. Je me suis senti honoré qu'il m'ait posé cette question. Mais je l'ai regardé dans les yeux et, humblement, j'ai secoué la tête.

« Il est temps pour moi de passer à autre chose », lui ai-je répondu.

Bien que ressentant une bonne dose de culpabilité, et l'impression de laisser à mes frères d'armes le soin de porter le fardeau, je me sentais en paix avec ma décision. Il y avait des nouveaux, fraîchement sortis de la Green Team, bien formés et prêts à combattre. J'étais simplement fatigué, j'étais prêt à démarrer une nouvelle vie.

Cela me faisait un effet bizarre de quitter Walt, Charlie, Steve et Tom. Nous sommes toujours amis, et ils sont encore tous les quatre au commandement. Pour ne pas mettre leur sécurité en danger, je ne dirai pas grand-chose de ce qu'ils font actuellement. Seulement qu'ils sacrifient toujours leur temps et leur vie pour le bien de ce pays.

Phil n'a pas gardé de séquelle de sa blessure au mollet. Il continue à faire ses blagues et compte toujours parmi mes meilleurs amis. Lui aussi a quitté la Navy. Il a pris sa retraite après sa blessure.

L'un de mes premiers projets, lorsque j'ai quitté les SEAL, a été d'écrire ce livre. Cela n'a pas été une décision facile. Personne, au commandement, ne goûtait la notoriété que nous avait value l'opération Ben Laden. Cela nous avait amusés, au début, pour rapidement nous inspirer les plus grandes craintes au fur et à mesure que les fuites se multipliaient. Nous nous étions toujours flattés d'être des professionnels discrets, mais plus je voyais ce qu'on écrivait sur la mission, plus j'avais envie de remettre les choses à leur place.

Jusqu'à aujourd'hui, les récits que l'on a faits de l'opération qui a tué Ben Laden sont faux. Même les rapports qui prétendent s'appuyer sur des

informations venant des protagonistes sont incorrects. Il me semblait que quelqu'un devait raconter la véritable histoire. De mon point de vue, elle ne se réduit pas à la seule opération et concerne bien davantage les hommes qui ont accepté, en connaissance de cause, d'exposer leur vie, de sacrifier tout ce qu'ils avaient, pour faire le boulot. Leur histoire mérite d'être racontée et de l'être aussi précisément que possible.

Depuis le 1er mai 2011, tout le monde, y compris le président Obama et l'amiral McRaven, a donné des interviews sur l'opération. Si mon commandant en chef accepte de parler, je ne vois pas de raison de ne pas en faire autant.

Bien entendu, l'opération est maintenant utilisée dans l'affrontement politique entre les deux candidats à la Maison-Blanche. Ce n'était certainement pas dans ce but que vingt-quatre hommes sont montés dans les hélicoptères ce soir-là. La politique, c'est une affaire qui concerne Washington et les politiciens qui, en toute sécurité, suivent l'action sur un écran à plusieurs milliers de kilomètres.

Lorsque nous sommes montés à bord des *Black Hawk*, à Jalalabad, la politique était bien la dernière chose que nous avions à l'esprit. Mais qu'on ne se méprenne pas : nous savions qu'elle existait, nous savions ce qui allait se passer après. Est-ce que cela a joué un rôle pour la suite ? Certainement, mais il me semble que peu importe que ce soit un président démocrate ou républicain qui ait donné l'ordre. Ce n'est pas cela qui me fera voter pour un parti plutôt qu'un autre.

Je n'estime pas non plus que cette histoire soit la mienne. Mon but depuis le début a été de raconter la véritable histoire de l'opération et de souligner les sacrifices consentis par les SEAL du DEVGRU. J'ai simplement utilisé ce que j'ai vécu pour décrire le travail d'une unité si spéciale. Quant à moi, je ne suis ni unique ni extraordinaire, et mon espoir est que ce que j'ai vécu soit considéré comme l'expérience que vivent tous les hommes avec lesquels j'ai servi. Ces hommes, que je vois comme des exemples et avec lesquels j'ai collaboré, sont ce qu'il y a de meilleur et ils ont davantage fait pour ce pays que ce qu'en saura jamais le public.

Quant aux SEAL tombés au combat, leur sacrifice n'aura pas été vain. Certains sont morts en Irak ou en Afghanistan. D'autres, pendant l'entraînement au combat. Leur souvenir reste vivant en nous et nous

savons qu'ils sont morts pour quelque chose de bien plus grand qu'eux-mêmes. En dépit des risques encourus et reconnus, ces hommes continuent volontairement à tout sacrifier.

Je souhaiterais que tous ceux qui auront lu ce récit sacrifient aussi un petit quelque chose. On m'a posé cette question :

« Je ne suis pas un SEAL et je n'aurais probablement jamais pu en devenir un si j'avais essayé, mais que puis-je faire pour être utile ? »

Deux réponses me sont venues à l'esprit.

Ne vous contentez pas de vivre, mais vivez pour quelque chose de plus grand que vous. Soyez un atout pour votre famille, pour votre communauté, pour votre pays.

La seconde réponse est que vous pouvez donner du temps et de l'argent à une organisation d'anciens combattants, ou à une association qui vient en aide aux soldats blessés et restés handicapés. Ces hommes et ces femmes ont payé le prix fort et ont besoin de notre aide.

Pour ma part, je fais don de la plus grande partie des droits d'auteur de ce livre à des organisations caritatives. En voici quelques-unes que je recommande :

All In All The Time Foudation
(allinallthetimefoundation. org)

The Navy SEAL Foundation
(Navysealfoundation. org)

Tip of the Spear Foundation
(Tipofthespearfoundation. org)

Ces organismes apportent leur soutien aux familles des Navy SEAL tombés au combat. Je vous propose de faire une fraction de ce que ces hommes et femmes ont fait. Sacrifiez un peu de temps pour m'aider à recueillir des millions pour eux.

J’ai raconté cette histoire et cède la plus grande partie de mes droits d’auteur à la mémoire et en l’honneur de ceux qui sont tombés depuis le 11 septembre. Ce sont les vrais héros.

THOMAS C. FOUKE
Lieutenant

THOMAS RATZLAFF
SOCS

STEPHEN MILLS
SOC

ROBERT REEVES
SOCS

NICHOLAS SPEHAR
SO2
NICHOLAS NULL
EODC

MICHAEL STRANGE
CTR1

MATTHEW MASON

SOC

LOUIS LANGLAIS
SOCM

KRAIG VICKERS
EODCS

KEVIN HOUSTON
SOC

JONAS KELSALL
LCDR (SEAL)

JON TUMILSON
SO1

JOHN FAAS
SOC
JOHN DOUANGDARA
MA1

JESSE PITTMAN
SO1

JASON WORKMAN
SO1

JARED DAY
IT1

HEATH ROBINSON
SOCS

DARRIK BENSON
SO1

CHRISTOPHER CAMPBELL
SO1

CALEB A. NELSON
SO1

BRIAN BILL
SOC
AARON VAUGHN
SO1

TYLER STIMSON
SO1

RONALD WOODLE
SO2

DENIS CHRISTOPHER MIRANDA
SO3

DAVID BLAKE MCLENDON
CTRCS

COLLIN THOMAS
SOC

BRENDAN JOHN LOONEY
LT

ADAM OLIN SMITH
SO2

ADAM BROWN
SOC
TYLER J. TRAHAN
EOD2

RYAN JOB
SO2

ERIC F. SHELLENBERGER
SOC

ANDREW J. LIGHTNER
PR1

THOMAS J. VALENTINE
SOCS

SHAPOOR "ALEX" GHANE
SO2

NATHAN HARDY
SOC

MICHAEL KOCH
SOC

LUIS SOUFFRONT
EOD1
LANCE M. VACCARO
SOC

JOSHUA THOMAS HARRIS
SO1

JOHN W. MARCUM
SOCS

JASON R. FREIWALD
SOC (SELECT)

STEVEN P. DAUGHERTY
CTT1

ROBERT R. MCRILL
MC1

MARK T. CARTER
SOC

JOSEPH CLARK SCHWEDLER
SO2

JASON D. LEWIS
SO1
FREDDIE PORTER
SN

MICHAEL A. MONSOOR
MA2 (SEAL)

MARC A LEE
AO2 (SEAL)

SHANE E. PATTON
MM2 (SEAL)

MICHAEL P. MURPHY
LT (SEAL)

MICHAEL M. MCGREEVY, JR.
LT (SEAL)

MATTHEW G. AXELSON
STG2 (SEAL)

JEFFREY S. TAYLOR
HM1 (SEAL)

JEFFREY A. LUCAS
ET1 (SEAL)
JAMES SUH
QM2 (SEAL)

JACQUES J. FONTAN
FCC (SEAL)

ERIK S. KRISTENSEN
LCDR (SEAL)

DANNY P. DIETZ
GM2 (SEAL)

DANIEL R. HEALY
ITCS (SEAL)

THEODORE D. FITZHENRY
HMCS (SEAL)

ROBERT P. VETTER
BM1 (SWCC)

BRIAN OUELLETTE
BM1 (SEAL)

THOMAS E. RETZER
IC1 (SEAL)

Sources

Dan Ackman, « The Cost of Being Osama Bin Laden », *Forbes*, 14 septembre 2001.

Associated Press, « Jimmy Carter : Iran Hostage Rescue Should Have Worked », *USA Today*, 17 septembre 2010.

Mark Bowden, *La Chute du faucon noir*, trad. de l'américain par J. Lefort, Paris, Plon, 2002.

Mike Butcher, « Here's the Guy who Unwittingly Live-tweeted the Raid on Bin Laden », *TechCrunch*, 2 mai 2011.

Dennis Chalker, Kevin Docker, *One Perfect Op : Navy SEAL Special Warfare Teams*, New York, Avon Books, 2002.

Dan Eggen, « Bin Laden, Most Wanted For Embassy Bombings ? » *The Washington Post*, 28 août 2006.

Encyclopædia Britannica Online, 11e édition. « Abbottabad », http://en.wikisource.org/wiki/1911_Encyclop % C3 % A6dia_Britannica/Abbottabad.

Archives du FBI, « FBI Ten Most Wanted Fugitives », 3 janvier 2008.

Dalton Fury, *Mission « Kill Ben Laden »*, trad. de l'américain par A. Jacquesson, Levallois-Perret, Altipresse, 2012.

Adam Goldman, Matt Apuzzo, « Phone call by Kuwaiti courier led to bin Laden », *Pilot Online*, 3 mai 2011.

Maureen Graham, Troy Graham, « Navy SEAL Killed In Afghanistan Was Part of Lynch Rescue », *Philadelphia Inquirer*, 22 août 2003.

Bart Hagerman, *USA Airborne : 50 th Anniversary*, Paducah, KY, Turner Publishing Company, 1990.

Richard Marcinko, *Rogue Warrior*, New York, Pocket Books, 1992.

Jane Mayer, *The Dark Side : The Inside Story of How the War on Terror Turned Into a War on American Ideals*, New York, Random House, 2008.

Greg Miller, « CIA Flew Stealth Drones into Pakistan to Monitor Bin Laden House », *The Washington Post*, 17 mai 2011.

« "Most Wanted Terrorists List" Released », *CNN.com*, 10 octobre 2001.

Suzanne J. Murdico, *Osama Bin Laden*, New York, Rosen Publishing Group, 2007.

Nicholas Schmidle, « A Reporter At Large : Getting Bin Laden. What happened that night in Abbottabad », *The New Yorker*, 8 août 2011.

Michael Smith, *Killer Elite : The Inside Story of America's Most Secret Special Operations Team*, New York, St Martin's Press, 2007.

Archives de la United States Army, 160 th Special Operations Aviation Regiment, *160 th SOAR (A) Green Platoon Train- up Program*, 31 mai 2008.

Les auteurs

MARK OWEN est un ancien membre du *United States Naval Special Warfare Development Group*, plus couramment appelé Team Six. Au cours des années qu'il a passées comme Navy SEAL, il a participé à des centaines de missions dont le sauvetage du capitaine Richard Phillips dans l'océan Indien, en 2009. Owen a été chef d'équipe lors de l'opération *Neptune Spear* à Abbottabad, au Pakistan, le 1er mai 2011, qui s'est terminée par la mort d'Oussama Ben Laden. Owen a été l'un des premiers hommes à franchir la porte du deuxième étage, dans la résidence où se terrait ce cerveau du terrorisme, et il a été le témoin de la mort de Ben Laden. Pour des raisons de sécurité, les noms de Mark Owen et des autres SEAL cités dans *Ce jour-là* sont des pseudonymes.

KEVIN MAURER a couvert en tant que journaliste les opérations des forces spéciales américaines pendant neuf ans. Il a été intégré à six reprises à des unités en Afghanistan, a passé un mois avec des unités des opérations spéciales en Afrique de l'Est et a été intégré à des forces américaine en Irak et à Haïti. Il est l'auteur de quatre ouvrages, dont plusieurs sur les opérations spéciales.